3 1761 04655207 1

P
587
V63
1888
c. 1
ROBA

UNIVERSITY
OF
TORONTO
LIBRARY

PROGRAMME

DU

COLLÈGE ROYAL FRANÇAIS

---

1. SUR LE CHANGEMENT DE L' *L* EN *U*. PAR **PAUL VOELKEL.**
2. TABLEAU HISTORIQUE DU COLLÈGE PENDANT L'ANÉE SCOLAIRE 1887—1888.

H 2511
9/9/98

BERLIN.
IMPRIMERIE J.-F. STARCKE.

1888. PROGR. No. 54.

SUR LE CHANGEMENT DE L' *L* EN *U*.

Schleicher a. un des premiers, insisté sur ce fait que, dans les limites de chaque articulation, il y avait une infinité de transitions et de nuances. Dans aucune langue toutes les variétés possibles de tel son ne se trouvent réunies, mais à côté de la prononciation reconnue par le gros de la nation, des particularités se rencontrent dans la bouche de certains individus, ou chez les habitants de certaines provinces, et souvent ce sont ces écarts qui jettent un jour nouveau sur les faits phonétiques de la langue conventionnelle en complétant la série des sons. Dans la foule des *l* — leur aire s'étend depuis les dents jusque bien avant dans la gorge — nous distinguerons ici trois groupes, caractérisés par l' *l* ordinaire (*lit, lot, loup*). l' *l* plus on moins *mouillée*, et l' *l dure* enfin, qui, pour être aujourdhui éteinte dans le français, n'y en a pas moins laissé pour cela des traces innombrables témoignant de l'importance du rôle qu'a joué cette articulation dans le développement phonétique de la langue. C'est le groupe des *l* dures (*ł*) qui nous occupera: il sert de base à la vocalisation en *u*. Ce phénomène, en dehors des langues romanes, se retrouve dans les langues germaniques, mais surtout dans les langues slaves, qui, sous tant de rapports, rappellent l'évolution des langues romanes et surtout celle du français. La première apparition de l' *ł* comme tout ce qui tient à la nature et au nombre des liquides de l'époque aryenne, est une question entourée de difficultés. M. Boehtlingk a cru trouver l' *ł* dans l' *l* cérébrale particulière aux Vèdes, que Wilkins prenait pour l' *l* soufflée galloise (*ll*), tandis que M. Max Müller y voit une *l* mouillée! Dans les premiers temps, du reste, l' *l* et l' *r* semblent à peine distinctes dans le sanscrit, et plus tard, les *l* sont aux *r* dans la proportion de huit à dix, toute racine à *l* offrant en outre aussi des formes à *r*.

Si, dans le sanscrit, il y a une disproportion toute en faveur de l' *r*, celle-ci domine dans l'ancien iranien à l'exclusion de l' *l*, qui n'y paraît que dans les mots étrangers [1]).

Les langues celtiques, et notamment l'ancien irlandais, offrent le trait phonétique appelé *infectio* par Zeuss, et qui, d'après les uns, ne regarde que le timbre des con-

[1]) K. Brugmann, Grundriss der vergl. Grammatik der indogermanischen Sprachen I, 1886, p. 209. 210.

sonnes — ce qui pourrait bien toucher la question de l' *ł* — tandis que, d'après les autres, il s'agirait d'une diphtongaison des voyelles précédentes. Nous devons laisser la décision à qui de droit[1]).

M. Sievers regarde l' *l* soufflée des Gallois ainsi que l' *r* de la luette et du larynx comme des variétés comparativement modernes[2]). En serait-il de même de l' ł? Faut-il y voir une variété européenne? Serait-il né spontanément sur plusieurs points différents? Quelle est son aire? Voilà des questions sur lesquelles non seulement le dernier mot n'a pas encore été dit, mais qui jusqu'ici ont à peine été soulevées. Le présent, dans ces recherches, devra éclairer le passé. Comme, pour comprendre les couches carbonifères avec leurs restes d'une flore évanonie, il faut se familiariser avec la végétation qui y a succédé et qui permet d'étudier sur le fait les lois de la vie, de même il est indispensable pour voir clair dans la phonétique des langues mortes, d'observer les langues qui sont encore en train de se transformer. Les résultats ainsi obtenus rendront, jusqu'à un certain point, la vie aux restes fossiles et toujours plus ou moins frustes que nous ont conservés les documents écrits. Or, pour étudier les phénomènes auxquels en première ligne sont dus la plupart des *u* résidus, s'il nous est permis d'employer ce terme, c'est aux langues slaves qu'il faut s'adresser comme à celles où toutes les évolutions de l' *l* dure (*ł*) se sont accomplies sur la plus vaste échelle.

1.

Les langues letto-slaves comprennent le groupe lituanien et les langues slaves proprement dites. Quant au premier, il est formé par l'ancien prussien, les différents dialectes lituaniens et le lette. Plus primitif que la forme la plus ancienne que nous connaissions du slave, le lituanien proprement dit offre bien l' *ł*, mais il est douteux si ce son y est ancien ou s'il est dû à l'influence des voisins slaves. Schleicher a constaté dans le lituanien parlé l' *ł*, l' *l* ordinaire et l' *l* douce ou mouillée. M. Kurschat[3]) a introduit pour l' *l* dure le signe *ł* suivant l'usage polonais. Il décrit l' *ł* lituanien comme plus dur que l' *l* dure allemande sans qu'elle atteigne toutefois l' *ł* slave. Dans le lituanien de Prusse, *ł* ne peut se trouver que devant *a*, *o*, *u*, restriction qui n'existe point pour le dialecte du nord-est de la Samogitie[4]). Voici ce que M. Brugmann[5]) ajoute à ces renseignements. „Dans les contrées du sud-est du domaine lituanien voisines du domaine slave, la différence entre l' *ł* et l' *l* est beaucoup plus marquée qu'ailleurs. Sur quelques points de cette étendue, *ał*, devant une consonne, a presque le son de *au*,

[1]) ib. p. 480. 1. — cp. Ascoli, Sprachwissenschaftliche Briefe. Berlin, 1887.
[2]) Grundzüge der Phonetik. 3. Aufl. Leipzig, 1885. 8°. p. 105.
[3]) Grammatik der littauischen Sprache. Halle, 1876. gr. in 8°. p. 26.
[4]) ib. p. 37.
[5]) Grundriss I, p. 225. — cf. aussi p. 31.

comme à Godlewa (gouv. Suwalki) . . . . . Devant les voyelles palatales, la liquide se mouille quand même elle en est séparée par une ou plusieurs consonnes (ce qui prouve que celles-ci se mouillent également); on prononce p. ex. au nom. sg. *tìltas* pont, mais au locatif *tilte.*"

Dans les langues slaves[1]), on peut, en ce qui regarde l'évolution de l' *ł*, distinguer trois groupes: l'un, où l'évolution entière s'est accomplie depuis longtemps; un autre, où, après avoir pris un libre essor, le développement de l' *ł*, contrecarré et refoulé par l'influence du milieu ambiant, s'est arrêté d'abord, puis reporté en arrière pour abandonner la place à l' *l* ordinaire; un troisième groupe enfin, où la vocalisation est en train de s'accomplir. Le mouvement a abouti à la vocalisation complète dans le serbe et le slovène; dans le tchèque, et peut-être aussi dans le polabe, il a avorté; il s'accomplit avec vigueur dans les différents rameaux du russe, du polonais, du sorbe (lusacien). En prenant l'ancien slovène comme point de départ, nous allons donc jeter un rapide coup d'oeil sur le phénomène de la vocalisation de l' *ł* dans les langues suivantes, abstraction faite de leurs rapports de parenté: 1. l'ancien slovène avec le slovène moderne et le serbe; 2. le tchèque avec le slovaque et le morave; 3. le petit-russien et le russe; le polonais avec le kassoube; le haut-lusacien et le bas-lusatien. Nous laissons de côté le bulgare, sur la phonétique duquel nous n'osons porter un jugement, ainsi que le polabe, vu le caractère douteux des minces matériaux[2]) qui en ont été sauvés; le morave, le slovaque et le kassoube ne seront mentionnés que tout à fait en passant.

Parmi ces langues, l'ancien slovène est celle qui, somme toute, a de beaucoup la phonétique et les formes les plus anciennes et les plus intactes; il forme la base naturelle pour l'étude des langues slaves modernes. L'ancien slovène ne se parlant plus, il nous manque le contrôle direct dans l'appréciation des sons. Il faut donc inférer leur nature des effets qu'ils ont produits. Etant donné ce qu'un son est devenu, il s'agit de se faire une idée de ce qu'il a été. Malheureusement c'est le cas de l' *l*, et la tâche n'est pas facile. „C'est[3]) ici l'endroit de répondre encore à la question de savoir si l'ancien slovène a connu l' *l* dure (*ł*). C'est que dans les langues slaves on distingue trois espèces d' *l*: l' *l* dure (*ł*), l' *l* moyenne, et l' *l* mouillée, sur la prononciation desquelles il y aurait à consulter Bindseil, 313[4]). Il résulte de ce qui a été dit que l'ancien

---

[1]) Nous puisons pour ce qui suit dans la grammaire comparée des langues slaves de M. de Miklosich.

[2]) Voici ce que dit Schleicher (Laut- und Formenlehre der Polabischen Sprache. St. Petersburg, 1871. 8°. p. 155: „Il est impossible d'apporter des preuves de la prononciation comme *ł* de l' *l* polabe . . . probablement elle avait le son de l' *l* allemande ou tchèque". Cependent vånk (vånk), pun (pun), tust, dång, måuczĕi! Comparez Brugmann, Grundriss p. 266 et 280.

[3]) de Miklosich, Gram. I, (1ère éd.), p. 177.

[4]) Nous verrons ce que Bindseil dit de l' *ł* quand nous parlerons de la physiologie de cette articulation.

slovène a eu l' *l* mouillée; en dehors de ce cas il faut cependant toujours prononcer *l* moyenne: pour prouver cette thèse, je n'invoque pas tant le fait que les langues slaves qui sont les plus proches parentes de l'ancienne langue slovène ne connaissent pas l' *l* dure, que plutôt cette autre circonstance qu'en admettant l'avis contraire, il faudrait nécessairement prétendre, ou que l'ancien slovène ait eu toutes les trois espèces d' *l*, ou bien qu'il ait également prononcé comme *ti*, *te* les combinaisons *li*, *le*. Quant à la première supposition, il ne paraît pas qu'il y ait une seule langue slave offrant à la fois les trois espèces d' *l*, car, si elles se trouvent dans le petit-russien, ce qui a encore bien besoin d'être confirmé, c'est que c'est pour sûr une dégénérescence de date comparativement récente; quant à la prononciation de *ti*, *te*, on ne voudra guère l'admettre non plus. Si contre ma manière de voir on allègue que la vocalisation de l' *l* en *o* ou en *u* (*ou* français), si fréquente dans les langues slaves du sud, s'explique plus facilement en supposant dans ces cas un *ł* antérieur, cette lettre produisant de fait à une oreille moins exercée l'effet d'un *u* (*ou*), on n'a pas fait attention à ce que, dans le slovène moderne, aussi l' *l* mouillée passe çà et là à *u* (*prijatu* de l'asl. *prijatelĭ*), et que le changement de *l* en *u* se présente aussi dans le moyen néerlandais (*out* pour *olt* vetus), où certes il ne saurait être question de *ł*."

Nous reviendrons sur l' *ł* dans le néerlandais. Quant à l'existence de ce son dans l'ancien slovène, l'argumentation de Mr. de Miklosich, toute négative, n'avance rien en vue d'une explication phonétique des faits. D'autre part, ne suffirait-il pas d'une hésitation entre *ł* et *l* dans l'ancien slovène ou dans le slovène moderne pour invalider l'argument tiré du prétendu changement de *lĭ* en *u*? Le vieux-français a *fiz* à côte de *fiuz*, et, pour rester dans le domaine slave, le petit-russien a *łev* et *łen* là où le russe et le polonais ont *lew* et *len* (*lěnŭ*),[1]) sans parler de ce que *ł* prend en petit-russien la place de l' *l* moyenne de l'ancien slovène: *łehkyj ligŭkŭ, mołyty śa moliti sę*, voire même celle de *j*: *łedvo jedva!* Et souvent il y a eu hésitation dans le petit-russien même: *łenyško* à côté de *lionyšče*. Il est évident que, l' *l* mouillée tendant à dégénérer en *i*, et l' *i* consonne n'étant presque pas à distinguer de l' *l* mouillée, le *j*, vu la fluctuation possible entre *ł* et *l*, peut par degrés être remplacé par *l* mouillée, *l* et même *ł*. Ces faits n'ont absolument rien d'étonnant. Là où il y a ressemblance, il peut y avoir confusion. L'*u* ressemblant à l' *ł* peut être pris pour ce dernier, comme cela est arrivé dans *słoboda* à côté de *svoboda*, que demande l'étymologie.[2]) La langue balance en ce cas, bien qu'ayant joui du secours de l'écriture. L'hésitation est infiniment plus fréquente là où l'influence de l'écriture a été moindre, comme p. ex. dans le bas-lusacien, qui, grâce à une double méprise dans le même mot, offre *vałka* pour le polonais *łavka*. Mais en admettant même

---

[1]) La semi-voyelle *ŭ* de l'ancien slovène est absolument nulle en russe.

[2]) En faut-il voir un exemple plus ancien dans *słodki, sładkij*, à côté de *svādu*?

que l'ancien slovène n'ait pas connu d' *ł*, toutes les difficultés ne sont pas vaincues. Bien au contraire. M. de Miklosich dit, à propos du tchèque.[1]) que l' *l* moyenne était autrefois étrangère aux langues slaves: l'ancien slovène n'aurait donc eu que l' *l* mouillée? Mieux voudraient les trois espèces d' *l* à la fois.

M. de Miklosich publiait la première édition de sa grammaire en 1852. Dans la seconde édition de cette œuvre capitale, il donna une foule de faits nouveaux, propres à jeter du jour sur le point qui nous occupe.

Est-il absolument impossible que l'ancien slovène ait connu l' *ł*? Cette articulation est-elle vraiment étrangère au slovène actuel et au serbe? Voici ce que, dans la deuxième édition de sa grammaire[2]), M. de Miklosich dit au sujet de l'ancien slovène: „La plupart des langues slaves ne possèdent que deux espèces d' *l*: *ł* et *l̆* (*l* mouillée, figurée ainsi d'après l'ancien slovène), comme p. ex. le russe, ou bien *l* et *l̆*, comme le slovène actuel. Dans le petit-russien, on distingue *ł*, *l̆* et *l*, cette dernière cependant est assez rare. Il se peut que l'ancien slovène ait appartenu aux langues possédant *ł*, *l̆* et *l*: ce qui est indubitable, c'est que dans *ljudje* l' *lj* initial se prononçait comme *l̆*; tout aussi certaine est la prononciation de l' *l* dans *letêti*, qui ne se trouve jamais écrit *l̆etêti*; d'autre part, on ne peut pas constater si *лани* se prononçait *łani* ou *lani*.“[3])

Une fois la possibilité de l'existence de l' *ł* admise pour l'ancien slovène, n'y a-t-il pas une forte présomption que, dans la plupart des cas, l'ancien slovène aura eu *ł* là où le slovène moderne et le serbe concordent pour l' *ł* (*o* et *u* pour *l*) entre eux et avec les autres langues slaves? D'un autre côté s'imposerait l'étude des cas irrationnels (*l̆*, *l*, *ł*, *u*, *o*), le détail de cette question offrant des obscurités malgré la théorie si claire d'ailleurs des sons mouillés des langues slaves. Depuis l'ancien slovène, le mouillement est toujours allé gagnant du terrain et dans bien des cas est arrivé au terme de *i* pour *l*, tandis qu'il a abandonné d'autres points, envahis d'abord; c'est l'étendue et les vicissitudes de ces positions disputées qu'il conviendrait en même temps d'examiner.

Passons au slovène actuel. D'après M. de Miklosich[4]), le type *telt* se transforma en *tlt*, dont l' *l* syllabique se change en *ol* (*oŭ*) et en *u*: *doug* et *dug* de *dlg*, *moučati* et *mučati* de *mlčati*, *vouk* et *vuk* de *vlk*. Le passage de *doug* par *duug* à *dug* est tout à fait régulier, il n'y a entre les extrêmes qu'une différence de degré. L'est et l'ouest offrent déjà *u*, partout ailleurs c'est *ou* (*o* - *ou* français en une syllabe, ce que nous appellerons *ou* diphtongue, cp. l'anglais *about*); cet *ou* s'écrit encore *ol*. C'est un *oł* en

---

[1]) Gram. I, 407. [2]) I², 202.

[3]) Schleicher paraît admettre l' *ł* dans l'ancien slovène: à la page 195 de ses Ling. Unt. II, il indique l' *l* de *slyšą* comme gutturale, „l' *l* barrée des Polonais“. Nous regrettons profondément que nos efforts pour avoir la grammaire de Schleicher aient été vains.

[4]) Miklosich, Gram. I², 304.

règle. En effet, l' *l* moyenne, tenant le milieu autre l' *l* mouillée et *ł*, n'incline pas plus vers l' *u* (*ou* voyelle) que vers l' *i*, tandis que l'affinité entre l' *ł* et l' *u* (*ou*) est aussi manifeste que celle qu'il y a entre l' *l* mouillée et l' *i*. Cependant M. de Miklosich, faisant absolument abstraction de l' *ł*, interprète aussi les graphies *čelu, čalu, čulu* du XVI^{e} siècle dans le sens de l' *l* syllabique[1]). Mais celle-ci devait bien être *ł*. C'est que, dominant par son timbre la voyelle, l' *ł* ne la laisse pas distinguer nettement. Les voyelles intercalées ne seraient donc qu'autant de tâtonnements pour indiquer la nature particulière de l' *ł*. L' *ł* syllabique s'étant développé en *oł*, certaines contrées retournèrent à l' *l* moyenne, tandis que d'autres suivirent le développement de l' *ł* jusqu'au bout. Dans la vallée de la Résia p. ex., sauf deux points, on dit *bral, dal, b'il* (blanc), par *l* ordinaire, pour *braŭ, daŭ, b'iŭ* (*brał*, etc.). C'est la marche que suit la vocalisation de l' *ł* dans les autres langues slaves. Mais l'existence de l' *ł* dans le slovène est positivement rapportée, tant pour de certaines époques du passé, que pour quelques localités particulières dans le slovène d'aujourd'hui. Il faut distinguer entre l' *ł* final et l' *ł* initial, le premier se trouvant dans bien des langues qui ne connaissent point le second. Il paraît qu'il se rencontre dans le slovène moderne. „Dans le cas de *lani*. M. Baudouin de Courtenay[2]) assure qu'on entend l' *ł* polonais et russe dans la Carniole moyenne et inférieure, ce qui est contesté par d'autres: „l'ancien son *ł* est complètement éteint[3]) chez nous; il n'est plus connu du tout aujourd'hui", dit St. Škrabec, tandis que d'après B. Kopitar on rencontre *ł* autour de Zirknitz. D'après un témoignage digne de foi, les personnes âgées prononçaient *ł* encore au commencement de ce siècle à Niederdorf près de Reifniz. D'après Truber[4]), l' *ł* se prononçait encore au seizième siècle dans la Carniole inférieure. Pour *ł* paraît *w* ou un son intermédiaire entre *ł* et *w* dans la Carniole supérieure et en Carinthie, moins dans la Carniole inférieure." Ainsi *w* pour *ł* (Carniole sup.): *bwato* (il faut lire *bŭato*) en polonais *błoto, bŭčéŭa* pol. *pszczoła, čŭoŭk* (pour *človek*) pol. *człek*, à côté de *człowiek, gŭava* pol. *głowa*. A la fin et devant une consonne: *bjeŭ* pol. *biały, čeŭdar*, l'allemand *kelter* (*pressoir*). Quelquefois ce changement à même empiété sur le domaine de l' *l* mouillée, comme dans *boŭn* pour *bolĭn*, ou celui de l' *l* ordinaire: *ŭohka* de *lehko*. Après un *v*, l' *u* de la vocalisation tombe: *vaga* pour *vłaga, vah* pour *vłah*.

Aussi la vocalisation correspondente de l' *l* mouillée en *i* se rencontre aujourd'hui dans le slovène, surtout dans la vallée de la Résia : *kraj* pol. *król*, et dans la Vénétie : *jubu* pol. *lubił, med judmi inter homines, hvajen* de *hvaljen*. L'hésitation entre *l mouillée* et *i* consonne à une époque reculée donna naissance aux formes inverses *ostabljati, zemlja,*

[1]) ib. p. 306.

[2]) ib. p. 338.

[3]) C'est un témoignage direct qu'il a existé autrefois.

[4]) Réfugié protestant, né près de Laibach en 1508, mort pasteur à Derendingen, près de Tübingen, en 1586.

stavljati, caractéristiques pour le groupe des langues slaves de l'est et auxquelles dans le groupe occidental répondent *osłabiać, ziemia, stawiać.* Au terme de *j* (*i*) aboutit du reste quelquefois aussi le mouillement du *d* (*dj*) et du *n* (*ň*) (Comp. la prononciation actuelle du suédois *ljud* etc.).

Quant au serbe, des faits analogues y sont à signaler: *oł* devient *ou* et enfin *u*. Ainsi *dug* (*dołg*) répond au polonais *długi, pun* à *pełny.* Le chorvate seul conserve çà et là, dans les îles, des formes comme *plk, plu* avec l' *l* syllabique[1]). Devant une consonne et à la fin des mots, l' *l* consonne devient en serbe invariablement *ł*, qu'on écrit *o*. L'emploi de cette voyelle préférablement à *u* (*ou* français) n'a rien d'étonnant, la différence entre ces voyelles étant d'autant moins appréciable en ce cas qu'elles sont atones: *dao* pol. *dał, pleo* pour *pleł, pisao* pol. *pisał, vidio* pol. *widział, sô* sel pour *sòo, soł* (en polonais *sól!*); *vô* (*vòo, voł*) boeuf; *sokô* faucon; devant une consonne: *selo* village, diminutif *seoce; pôdne* de *poldine* (pol. *południe*); *joha* (pol. *olsza*) alnus. Quelquefois l' *l* s'est conservé à côté de la forme vocalisée: *angjel* et *angjeo* (pol. *anioł*); dans plusieurs mots moins usités il a y *l*[2]), comme en général dans le chorvate. La contraction de *ou* et de *uu* en *u* revient constamment dans les langues slaves, et cela dès l'ancien slovène.

Il arrive aussi que l' *l* finale tombe tout à fait.

Dans le groupe du tchèque, l' *ł* ne s'est conservé que dans les dialectes, surtout le slovaque, et sur quelques points de la Moravie. Voici le jugement que portait Schleicher sur la valeur relative du tchèque littéraire, du morave et du slovaque[3]). „Rendu littéraire par un écrivain habile et compétent, le slovaque, dans sa meilleure variété (car il yen a beaucoup), ferait une langue qui, tenant pour ainsi dire le milieu entre les différentes langues slaves, l'emporterait probablement sur elles toutes, grâce à sa richesse et au caractère antique de ses formes grammaticales. Dans le domaine du tchèque, il se montre donc ce fait que la corruption du langage diminue graduellement à mesure qu'on avance de l'ouest vers l'est. Le dialecte le plus bas, c'est celui de l'ouest; malheureusment c'est ce dialecte précisément que le concours des événements historiques a élevé au rang de langue littéraire de tout ce domaine."

Le slovaque distingue *ł* et *l* mouillée, bien que moins rigoureusement que le russe et le polonais; le tchèque ne connaît actuellement plus que l' *l* moyenne et des traces de l' *l* mouillée. Il paraît que du temps de Dobrowsky (commencement de ce siècle) la différence entre *l* et *ł* n'était encore entièrement abolie que dans l'écriture[4]), tandis que dans le tchèque parlé elle subsistait toujours, quoique plus faible et moins exactement

---

[1]) Nous ignorons si, dans la pronociation, cette *l* syllabique est une *l* ordinaire ou bien un *t*.
[2]) comp. l'*l* des terminaisons *-el, -al* des mots savants français.
[3]) Linguistische Untersuchungen II: Die Sprachen Europas, p. 217.
[4]) Dombrowsky, Lehrgebäude der Böhmischen Sprache, p. 6., cité par Bindseil, v. ci-après.

observée que dans les langues sœurs. Aujourd'hui, le tchèque dit et écrit exclusivement ces *lyko* et *tobolka* (au lieu de *łyko* et *tobołka*), que Huss reprochait aux habitants de Prague. La corruption partait de la capitale et des villes en général, où le tchèque subissait l'influence de l'allemand tant pour le dictionnaire que pour la prononciation. Les campagnards employaient encore l' *ł*, pour lequel la langue écrite s'était servie du signe ꝛ, en usage aussi dans les anciens manuscrits polonais antérieurs à l'imprimerie[1]). „Déjà la Bible de Prague (1488) ne distingue plus *l* et *ł*. Plus tard qu'en Bohême, cette différence disparut en Moravie, où, dans certaines localités, elle s'observe encore de nos jours. C'est ce qui explique ce fait que la Bible de Kralice (1579—1593) ne se trompe jamais dans l'emploi de l' *l* et de l' *ł*. . . . . Si plus tard l' *ł* reparaît, même dans des livres imprimés en Bohême, c'est qu'on prenait, avec raison, la Bible de Kralice pour modèle en fait de langue.“[2])

Refoulé, étouffé dans le tchèque par les circonstances, le phénomène de l' *ł* y a été, à de certains cas près, sans influence sur l'orthographe, tandis qu'en slovène, l'évolution de l' *ł*, accomplie avant la fixation de l'orthographe, a fourni la base à celle-ci. Souvent un *u* ajouté à l' *l* en tchèque rappelle l'époque où l' *l* s'y prononçait encore comme dans les autres langues slaves: *tlusty* (dial. *tłsty*) pol. *tłusty*, russe *tolstyj*[3]); *dlouhý* (dial. *dłhý*) p. *długi*, r. *dolgij*[4]). A la fin, *u* est quelquefois ajouté pour conserver l' *ł* (maintenant *l*) après une consonne: *padlu* pour *padł*, *táhlu* p. *tahł*. Dans certains dialectes, l' *l*, ou plutôt *ł*, syllabique a été remplacée par *u*: *kupko* à côté de *kłubko* pour *klubko* (*pelote*), forme littéraire, *chum* pour *chlum* c. *culmen; užice, vžice* pour *lžice*, pol. *łyżka*, russe *ložka*. Dans le slovaque, on trouve même *čeľo* (russe *čeło*, pol. *czoło*) pour *čelo front*, *mohľa* (pol. *mogła*), et, dans le comitat de Gömör: *dau*, *robiu*, *prišou* (*dał*, *robił*, *prišoł*) pour les formes tchèques *dal*, *robil*, *prišol* (pol. *przyszedł*).

En entrant sur le domaine du petit-russien nous rencontrons un grand avantage dans un détail graphique. Tandis que dans l'ancien slovène, le slovène actuel et le serbe, l' *l* dure n'était pas marquée, ce qui nécessairement donnait lieu à bien des doutes, le petit-russien peut se servir du signe *ł* pour l' *l* dure, facilitant ainsi l'étude des transformations de cette consonne, comme aussi celle des nombreuses hésitations de la langue entre les trois espèces d' *l*.

L' *l* syllabique n'existe pas en petit-russien. D'après M. de Miklosich, l' *ł* à la fin des mots (excepté les substantifs) et devant une consonne, a le son du *w* anglais,

---

[1]) Anton Małecki, Gramatyka historyczno-porównawcza języka polskiego, Lemberg, 1879. 8°. I, 73, note.

[2]) de Miklosich, Gram. I, 432.

[3]) Transcrit à la polonaise.

[4]) ib. I², 496.

mais l'anteur ne dit pas si c'est *w* final qu'il entend par là, ou *w* initial. Le premier cependant n'étant qu'une variété graphique de l' *u* final et faisant corps avec la voyelle précédente, il est probable que M. de Miklosich pense au *w* initial (comparez l' *u* voyelle de *bow* (*ow* diphtongue) s'incliner, *dew* (*dĭu*), avec l' *u* consonne dans *water, well, will* etc.). Ainsi les participes *chodył, pysał, robył* (p. *chodził, pisał, robił*) sont figurés *chodyw* etc.). Or, il est difficile de concevoir dans ces mots la prononciation du *w* initial anglais, et l'on se voit conduit à y soupçonner le son d'un *u* plutôt. Le même doute se présente quant au *v* final comparé au *w* anglais; *horčakow*, du reste, est figuré *horčakoŭ*, de même que *vdova* (le premier *v* = *w* anglais!) a pour variante *udova*[1]). D'après ce qui précède, nous voyons dans *stoły, vołk, żołtyj, sto-up, vo-uk, żo-utyj* (*u* = *ou* français). L'*ł* garde au contraire sa prononciation propre, au lieu de se vocaliser, à la fin des substantifs.

Entre deux voyelles le *w* anglais pour *ł* n'a, d'autre part, rien qui étonne, comme dans *čowen* pour *čołen* (pol. *członek*). *powen* pour *połen* (serbe *pun*, pol. *pełny*).

Dans les participes, l' *ł* final précédé d'une consonne est retranché comme souvent en russe, en polonais, en tchèque (Comp. la chute de l' *n* finale après une consonne en vieux-français).

Dans quelques cas, au contraire, la langue paraît tenir à différencier en distinguant *ł* et *v*. On dit *kazav* (*kazał*) et *kazała*, au féminin. l' *ł* se maintenant entre deux voyelles. Cette forme fait à la première personne *kazałam* (pour *kazała—m*), tandis qu'en ce cas il y a *v* entre deux voyelles au masculin, parce que *kazavem* se décompose en *kazav—em* (c. du reste à *kazav* (*kazaŭ*) — *kazała* le serbe *pisao—pisala*).

Les lois qui régissent le changement de *v* en *u* et *vice versa* ainsi que la prothèse d'un *u* ne sont pas encore suffisamment éclaircies. Au reste, le petit-russien paraît avoir subi, dans certains cas, l'influence du russe, dans d'autres celle du polonais.

Le russe ne possède que l' *l* dure et l' *l* mouillée. Le défaut de l' *l* moyenne dans leur langue est ce qui explique l'accent à peu près indélébile qu'ont les Russes en parlant d'autres langues, à moins que ce ne soient de ces voyageurs qui, nés et élevés à l'étranger, n'ont, pour ainsi dire, pas connu leur langue maternelle et dont les gens du peuple disent à leur retour qu'ils parlent comme des „infidèles".

Sans être marquée par aucun signe particulier, l' *l* dure se reconnaît facilement en russe à la lettre qui vient après. L'articulation de l' *ł* est la même, ou peu s'en faut, en petit-russien, en russe et en polonais. Dans le langage courant et abandonné, l' ł ressemble beaucoup à l' *u*, mais sans toujours perdre l'élément consonne qu'elle doit à

---

[1]) C'est à *u* que dans la première édition de sa grammaire M. de Miklosich comparait l' *ł* petit-russien, qu'il assimilait du reste à *l* (= *u*) du slovène moderne, I[1], 348.

l'action particulière de la langue. La vocalisation se borne donc en russe surtout à la langue parlée. L'ancienneté de cette articulation est attestée par la forme inverse *sloboda*, à côté de *svoboda* (*l* devant *o* est *ł*), en polonais *słoboda* et *swoboda*[1]).

La langue polonaise a employé la première le signe *ł*, adopté aujourd'hui par la science, pour marquer l' *l* dure. Le *Psalterz Małgorzaty* (quinzième siècle) ne distingue pas les deux *l* graphiquement, mais il va sans dire qu'il serait inadmissible d'en vouloir inférer que la langue parlée n'ait pas observé la différence entre l' *l* et l' *ł* dès une époque infiniment plus reculée[2]). Les grammairiens polonais (v. Małecki, I. 72), en parlant des liquides, donnent *r* et *ł*, considérant ainsi l' *l* dure comme la forme principale de l' *l*. Exposé à un *i*, dégagé ou latent, l' *ł* s'adoucit et donne naissance à une *l* mouillée. Hâtons-nous d'ajouter que, pour l'articulation, l' *l* mouillée n'est plus en polonais ce qu'elle est en français. De fait, l' *l* douce polonaise n'est le plus souvent que l' *l* du français *elle*, de sorte que l'existence de l' *l* moyenne ne saurait être mise en doute pour le polonais parlé. Il est aussi inexact de dire que le polonais n'a pas d' *l* ordinaire que de prétendre que celle-ci est actuellement la seule *l* du tchèque à l'exclusion complète de l' *l* mouillée. Le mot *pole*, à la manière dont il est prononcé par bien des Tchèques, frappe les Polonais par son *l* particulièrement douce, qui le distingue à ne pas s'y méprendre du même mot en polonais.

Nous avons vu que la nature de l' *ł* est la même en polonais qu'en russe et dans les autres langues slaves. L'affinité qu'il y a entre cette articulation et l' *u* ressort de formes doubles comme *miałczyć* pour *miauczyć*, onomatopée pour *miauler*. Après un *u*, l' *ł* a été résorbé par une contraction fréquente dans l'ancien slovène et sur tous les points du domaine slave: *mółwić* a fait *mówić*. L'assimilation étant en vigueur en polonais, l' *e* de *bielszy* (entre deux sous mouillés) est un *a* dans *biały* (*l* dure). Le rapport est le même entre *leżéć* et *leżał*, *słyszéć* et *słyszał*, *wesele* et *wesoły*, *przyjaciel* et *przyjacioł*, *anielski* et *anioł* etc., formes qui rappellent bien *bel* (*l* latine de *bellus*) et *bial* (*ł* français).

Comme dans d'autres langues slaves, l' *ł* final précédé d'une consonne ne se prononce pas en polonais: *pasł*, *trząsł*, *umarł* — *pas*, *trząs*, *umar*. Il y a chute de même dans *jabłko*, d'après la prononciation ordinaire: *jabko* et même *japko*. Dans *pasłszy*, *trząsłszy*, l' *ł* est un barbarisme d'orthographe, condamné par l'étymologie aussi bien que par la prononciation.

A côté de *pełny*, il y a *połny* (*poŭny*) dans les dialectes (comme dans le haut et le bas lusatien.

Dans le kassoube, le rôle de l' *ł* répond à celui que joue cette articulation en

---

[1]) J. Grimm, Geschichte der Deutschen Sprache I², 225.

[2]) de Miklosich, I, 55.

polonais, non sans des divergences toutefois, comme *vełk, vołk* malgré *wilk*, ce dernier se retrouvant du reste aussi dans les formes *vilk, vjilk*. L'*o* dans *bioły, joł* (p. *jechał*) provient de l'ancienne longue. Pour *południe* le kassoube a *páunie* = *pałnie, pałdnie*[1]), le *d* étant tombé entre les deux consonnes comme si c'eût été un son transitoire pouvant être employé ou négligé à la commodité de celui qui parle, tandis qu'il fait partie du radical de *dzień* (*jour*); il faut se rappeler, du reste, que l' *u* de *południe* n'est que l' *ŭ* de l'ancien slovène, dont il n'est d'ordinaire tenu aucun compte en polonais dans des circonstances analogues.

Le changement de l' *ł* en *u* est général dans les dialectes polonais *trafióua* pour *trafioła*, le polonais *trafiła* avec un *o* intercalé[2]). En Silésie on trouve *przyozdobiou* pour *przyozdobił, chodźuŭ* pour *chodził; wstoŭ* pour *wstał*, de même *poŭ trzecia* (*pół*), *gŭupi* (*głupi*); *człowiek* devient *cziówick, czowiek*, et *pou* et *gŭupi* se réduisent à *pu* et *gupi*.

Les deux lusaciens, si rapprochés du polonais par bien des points, offrent un système d'accentuation à part. Malgre cela, les Bas-Lusaciens devinent à peu près ce qu'on leur dit en polonais. La phonétique des deux dialectes lusaciens a cela de commun qu'elle est beaucoup moins, stable ou moins fixée, que celle du polonais p. ex., cette fluctuation provenant de ce que, devenus littéraires beaucoup plus tard, les deux lusaciens n'ont guère été cultivés en dehors du besoin religieux.

Le haut-lusacien oppose *dołhi, tołsty* au bas-lucasien *dług* et *tłusty* (pol. *długi, tłusty*), tous les deux ont *połny, żołty*. Pour l' *ł* il y a concordance: *łožić : łožyś, płót : płot, stół : stoł, hłod : głod, hłos : głos, hłova : głova, młody :* id. (pol. *młody*), *słodki :* id. (id.), *łoké : łokś* (p. *łokieć*). Le bas-lusacien *połńa* (*poŭnia*) est pour *połdńa* (c. le kassoube).

L' *ł* a été résorbé dans le haut-lusacien *vuha* (humor) pour *vłóha, mha* de *mhła* pol. *mgła*.

Devant *ł*, le haut-lusacien a *o* pour *je: kotoł* (p. *kocieł* ou *kocioł*), *kozoł* (p. *kozieł* ou *kozioł*), *vosoł* (p. *osieł*).

Dans un cas, nous voyons l'évolution de l' *ł* dépasser le terme régulier de manière à envahir le domaine d'un autre organe: *łža* a fait *uža* (*a* tonique), *vža, bža!*

Le bas-lusacien intercale un *d* entre *ł* et *ž* dans *łžyca, łdžyca* pol. *łżyka*, le choix de la media étant déterminé par le *ž*, attendu qu'un *š* eût entraîné un *t*.

Dans *hobr* (pol. *olbrzym*) l' *l* est tombée[3]).

Dans la plupart des localités du domaine haut-lusacien, l' *ł* alterne avec *u*. L' *ł*

---

[1]) V. ci-après le bas-lusacien.

[2]) C. l'*a* dans *beal* et le déplacement analogue de l'accent dans *château (châtô)* de *châtêt*. Dans les deux cas, c'est la voyelle intercalée qui a eu l'accent tonique.

[3]) En passant par *ł*?

bas-lusacien, dans ce cas, peut aller jusqu'à l' *h: ťug, ňug, hug.* Nous avons aussi entendu *dŕoho* pour *dŕovo* (pol. *drzewo*) dans le sens de *bois*, *bôm* étant employé pour *arbre.*

L' *ť* est inorganique dans *mẽťu* et *sćeťu* de l'ancien *meljǫ* et *steljǫ*, le mouillement ayant passé des consonnes initiales de la dernière syllabe à celles de la syllabe précédente.

Une remarque s'offre en face de la phonétique de ces deux dialectes: moins une langue est littéraire, plus elle est curieuse au point de vue matériel; c'est dans les parlers locaux qu'est à faire la meilleure récolte pour le phonéticien.

Malgré la variété des détails de la vocalisation, certains faits se sont constamment reproduits dans cet examen sommaire des langues slaves; nous les résumons dans ces remarques générales.

1. L' *l* mouillée, résultat de la fusion del' *l* ordinaire avec un *ĭ* consonne, peut s'amincir au point de ne plus subsister qu'à l'état d'*i*.

2. L' *l* dure (*ł*), liée à la voyelle *u* (*ou* français) par une affinité d'articulation, a une tendance des plus prononcées à se vocaliser, le terme final étant marqué, selon la langue, par *o, u, w,* ou l' *l* (*ł*) continuant à s'écrire sauf à se prononcer *u*.

3. Les différentes langues slaves ne concordent pas absolument pour le sort del' *l:* dans un même mot il se peut que l'une l'ait dure, tandis que l'autre l'a mouillée, le tchèque à son tour offrant l' *l* moyenne.

4. Il se rencontre des cas où il y a hésitation dans ce sens que la même langue offre deux formes pour un seul mot, une à *ł*, une autre à *l* mouillée.

5. A côté d'un *o* ou d'un *u*, l' *ł* vocalisé peut disparaître par contraction.

6. Il arrive aussi que la voyelle (précédente ou suivante) disparaît dans l' *u* provenant d'un *ł* vocalisé.

7. L' *ł* final après une consonne tombe, soit dans la prononciation seule, soit dans la prononciation et dans l'écriture.

2.

Aucune langue germanique n'a adopté de signe particulier pour marquer l' *ł*. Il paraît qu'il est absolument étranger, de nos jours, à l'islandais, au norvégien, au danois et au suédois, bien qu'il semble y avoir laissé les traces de son passage dans certains *â, ô, ia* anciens au lieu de *a, o, e* ainsi que dans les å et *o* de mots comme *fålla, hålla* en suédois, et *folde, holde* en danois[1]). Dans la partie orientale de la Norvège, ainsi que dans le nord de la Suède, il y a une „*l* épaisse", très difficile à apprendre pour les étrangers et que même les Norvégiens de l'ouest et les habitants des parties méridionales

---

[1]) H. Ebel, Zur Lautgeschichte, Ztschr. für vgl. Sprachf. XIII, 292 (1864) et Joh. Schmidt, Zur Geschichte des Indogermanischen Vocalismus II, (1875), p. 392.

de la Suède ne savent pas articuler. D'après l'analyse qu'en a donnée M. Storm[1]), la langue, pour produire cette *l* particulière, exécute plusieurs mouvements successifs, de sorte qu'il est impossible de faire durer ce son ou de le doubler. La partie finale de cette articulation paraît être une espèce d' *l* cérébrale, sans attouchement obligatoire toutefois, de même que la première partie, formée également sans que la langue touche au palais, ressemble à une *r* cérébrale. Cette „*l* épaisse" est une articulation à part, que Rask et Brücke[2]) ont tort de comparer à l' *l* anglaise. Si les étrangers prennent volontiers ce son pour une *r*, c'est qu'ils n'y trouvent pas cet attouchement qu'on est habitué à identifier avec l' *l*.

En dehors de l' *l* cérébrale dont nous venons de parler, il n'y a donc actuellement dans les langues scandinaves que l' *l* moyenne, sans aucune trace de l' *ł* que nous sachions. Dans le domaine allemand, l' *ł* n'est reconnu ni par la langue écrite ni dans la prononciation normale; il se présente cependant sur une étendue considérable dans les dialectes et dans l'accent de plusieurs provinces. Bien que les relevés méthodiques et complets fassent encore absolument défaut, différents phonéticiens ont signalé l' *ł* dans plusieurs dialectes. Déjà Grimm[3]) disait que, d'après Stalder, le patois d'Argovie offrait *uw* pour *l*, ce qui, pour nous, prouverait l'ancienne existence de l' *ł*. „Dans plusieurs endroits du canton d'Argovie, l' *l* précédée d'une voyelle se change en *uw*, comme: *i has weuwa* (*wella*) wollen, *Wauw* Wahl, *Wauwd* Wald, *i wiu* ich will, *Wuwhnot* (*Wullhut*) Wollhut etc., mais avec un *u* bien doux et à peine perceptible[4])." Cet avertissement se rapporte au *w* plus qu'à l' *u*, puisque autrement le *w* ferait *f*, d'après l'habitude allemande de souffler les finales. Rapp (Versuch einer Physiologie der Sprache) transcrit du reste ces mots ainsi: *wau, waud* etc., et la forme *i wiu*, donnée par Stalder même, est la clé de cette prononciation. Quant à l'explication de ce phénomène phonétique, voici ce que dit Stalder: Cette singulière transformation ne sera probablement qu'une habitude gardée des premières tentatives enfantines de parler, et devenue une particularité, qui, depuis, aura gagné du terrain. L'expérience prouve même que les petits enfants viennent beaucoup plus facilement à bout de bégayer *fouwgen* (l. *foŭgen*) que *folgen* (obéir)." Il faudrait pouvoir constater, pour juger de la valeur de cet argument, si les enfants disent *foŭgen* aussi dans ces parties du canton où les grandes personnes prononcent *folgen*, sans vocalisation de l' *l*. Mais entendons encore Stalder: „La plupart des Suisses roulent l' *r* comme *rr*, mais il y en a aussi qui craignent tellement l' *r*, qu'ils la retranchent; ce sont ceux

---

[1]) Englische Philologie I, Heilbronn 1881, p. 23, 24.

[2]) Grundzüge der Physiologie und Systematik der Sprachlaute. 2. Aufl., Wien 1876, p. 57, et Storm, Engl. Phil. I, 23, 24.

[3]) Deutsche Grammatik I², 444.

[4]) Fr. Jos. Stalder, die Landessprachen der Schweiz, oder Schweizerische Dialectologie. Aarau, 1819. 8°. p. 64.

d'Appenzell-Inner-Rhoden, qui disent *Beg* pour *Berg*, *Bod* für *Brod*, *wödig* für *würdig*, *weth* für *werth* etc. J'ignore la raison de ce fait vraiment curieux. Peut-être n'était-ce d'abord qu'une imitation badine de la prononciation des tout jeunes enfants, imitation qui, pratiquée dans l'origine en riant, aura ensuite passé en habitude, en se répandant au loin: Les tendres organes des petits enfants ne pouvaient pas articuler la rude *r*, tout comme nous croyons que la transformation de l' *l* en *uw* s'est passée de la même manière[1])." Or, le fait analogue à la disparition de l'*r* c'est, non pas la vocalisation, mais l'évanouissement de l' *l*, qui se rencontre dans certains mots de plusieurs patois, comme *as* pour *als* (Appenzell), *seb* p. *selb*, *im seba Land* (ib.); *säba*, *dersäb* (Grisons-Rheinwald); *sebe* (Zurich-ville); *säbe* (Zurich-Ottenbach) etc. La vocalisation doit donc avoir une autre cause. Le patois d'Argovie (Zofingen) offre du reste un troisième expédient pour éviter la rencontre mal vue de l' *l* avec une muette, il dit: *i süllem Land*. Et les enfants, pour alléger et se faciliter les mots incommodes, auraient bien vocalisé l' *l* plutôt que de la supprimer? C'est là ce qu'ils font du moins, d'après les observations de M. Hunziker[2]), dans le canton d'Argovie même pour les groupes *bl*, *pl*, *fl*, *gl* et autres semblables. Le langage enfantin, dit le même auteur, aime du reste à remplacer par des *l* les *r* du commencement et de la fin des mots. Dans ce patois, *as* et *söb*[3]) résultent de la chute de l' *l*, *söb* se trouvant aussi remplacé par *sël*. Voici maintenant ce que dit M. Hunziker de la vocalisation de l' *l* en *u* dans le patois d'Argovie. Ce canton occupant une position intermédiaire entre le vrai foyer de la vocalisation (l'ouest) et les cantons à *l* ordinaire, la vocalisation n'y est jamais que facultative, donnant en général *uw* devant une voyelle, et *u* devant une consonne. L' *l* syllabique s'en mêlant, le même mot peut offrir jusqu'à quatre formes différentes. Ainsi *fortel* (*Vorteil*) fait: *fortel* (*l* consonne), avec vocalisation *forteŭ*, *fortl* (*l* syllabique), vocalisé *fortu*. Nous renvoyons au „Wörterbuch" pour le détail de cette étude[4]). L'on peut se demander qu'elle est la prononciation de l' *l* lorsqu'elle ne subit pas la vocalisation facultative. Si c'est un *ł* plus ou moins énergique, ce ne serait que le stage précédant la vocalisation; si, au contraire, l' *l* de ces formes était une *l* moyenne, nous y verrions la pronociation des patois limitrophes, de sorte que l'existence côte à côte de formes du même mot à *l* moyenne et à *u* n'impliquerait aucunement le changement direct de l' *l* moyenne en *u*. M. Hunziker n'examine pas cette question.

Dans l'hennebergeois des environs de Meiningen, l' *ł* se trouverait d'après Schleicher[5]); il est vrai que M. Spiess n'en parle point et donne les mots *Wald*, *Holz* p. ex.,

[1]) ib. p. 65.

[2]) J. Hunziker, Aargauer Wörterbuch. Aarau, 1877. 8°. p. XCIII.

[3]) ib XCIX et p. 238. — [4]) p. CIII et suiv.

[5]) Zur vergleichenden Sprachengeschichte. Bonn, 1848. 8°. p. 139 et Laut- und Formenlehre der Polabischen Sprache. St. Petersburg, 1871. gr. 8°. p. 155.

sans faire de remarque sur l' *l*[1]). M. Schuchardt dit qu'en Thuringe les mots *Wald, kalt* se prononcent à peu près comme les mots anglais *all, palfrey* (*at patfrey*)[2]). Dans une lettre adressée à M. Storm, M. Sievers dit: „le changement de *l* en *u* est fréquent aussi dans le dialecte bernois notamment dans la vallée de l'Emme; on y dit *waud, houz, weue* pour *wald, holz, welle*."[3]) Ce dernier exemple montre que le patois de Berne va, comme celui d'Argovie, bien au delà de l'anglais, qui ne connaît l' *l* qu'à la fin et devant des consonnes. M. Brandstetter a constaté le changement de *l* en *u* (par *l*) dans l'allemand de Moutier-Berne: *fergaustere* pour *vergalstern*[4]). Dans le patois du Vorarlberg, les formes *spaut* et *houz* pour *spalt* et *holz*, ont été signalées par M. Moritz Trautmann d'après Firmenich, Germaniens Völkerstimmen, II. 666. Les échantillons qui s'y trouvent de ce patois renferment encore *aute* alte, qui se rencontre aussi dans celui d'Aix-la-Chapelle, avec *bau* bald, *kauv* Kalb, *sau* soll (ib. II. 491, dans un proverbe cependant: *Wat sin sal, dat scheckt sich wal*). Le Vorarlberg n'offre du reste point d'uniformité, au moins dans l'orthographe. A côté d'*au* nous trouvons *aul* dans *kauldo* gehalten, *d'Hauldo* die Halde, *amaul* einmal (Bregenzer Wald intérieur), et d'autre part *ungestaltod* et *halb; Ir hauldod, aulde, Schmaulz*, mais *hald* halt adv. (Bezau); *spalta* enfin et *Holzma* dans l'Oberland (III. 327). Il faudrait entendre prononcer pour pouvoir juger de la valeur phonétique de ces notations.

L'affinité qu'il y a entre certaines *l* des patois et l' *l* dure polonaise a été constatée du reste par un exellent observateur. Voici ce qu'en dit M. Winteler[5]): „L' *l* est un son qui varie beaucoup dans les idiomes de la Suisse. Dans celui de Kerenzen, elle est d'un timbre clair se rapprochant de l' *e*. Dans le „Mittelland" bernois et dans l'Argovie, qui y touche, on ne distingue pas l' *l* de l' *u* dans certains cas. Appenzell et la vallée du Rhin de St. Gall (Eichberg) rappellent par leurs *ll* l' *l* polonais."

M. Trautmann, en s'appuyant sur Wolff, Über den Consonantismus im Siebenbürgisch-Sächsichen Dialekt, dit que des *l* se rencontrent dans l'allemand de la Transylvanie. Mais il ajoute que ces *l* sont surtout fréquentes dans toute l'extrémité nord-ouest de l'Allemagne, à savoir la Frise, la Westphalie, la partie septentrionale de la Prusse Rhénane jusqu'au sud de Bonn[6]). Nous avions été frappé, dans le temps, des *l* particulièrement gutturales d'un riverain de la Moselle des environs de Trèves. Quiconque a eu l'occasion de connaître l'accent de la Prusse Orientale, y aura remarqué sans doute

---

[1]) Beiträge zu einem Hennebergischen Idiotikon. Wien, 1881. 8°.

[2]) Der Vocalismus des Vulgärlatein, II, 492.

[3]) J. Storm, Engl. Philo. I, 428, 39.

[4]) Die Zischlaute der Mundart von Bero-Münster, 1883, cité par M. Brugmann, Grundriss I, 225.

[5]) Die Kerenzer Mundart des Kantons Glarus. Leipzig und Heidelberg 1876. 8. p. 33.

[6]) M. Trautmann, Die Sprachlaute. Leipzig, 1886. 8. p. 289; cp. aussi Ulbrich, Ztschr. f. rom. Phil. VI (1878).

une manière toute particulière de tirer les *l* du gosier, habitude qui, selon les circonstances, se fait sentir davantage, surtout cependant dans le langage animé ou emphatique. Il s'agit en cela de mots comme *alt, kalt;* mais M. Kurschat[1]) a constaté aussi l' *l* initial dans l'allemand de la Prusse Orientale. Notre champ d'observation étant restreint, nous ne voudrions point contester la justesse de cette indication; ce qui nous ferait désirer de plus amples renseignements, c'est la nature des exemples donnés par M. Kurschat. D'après lui, l' *l* serait dure devant *a*, dans *lassen, landen*, douce au contraire devant *u* et *au*, dans *Lust* et *lauten*. C'est ce dernier point surtout qui nous embarrasse, comme nous serions porté à assimiler *au*, pour l'influence qu'il peut exercer sur l' *l* précédente, à l' *a*, qui, d'après l'auteur, la rendrait dure. La difficulté de l'observation n'est pas mince lorsqu'il s'agit de simples nuances; elle augmente d'ailleurs souvent en raison même de l'habitude que nous avons de l'objet à observer. Ce qu'il faudrait surtout c'est le concours de tous. M. Alex. J. Ellis[2]) a déjà fait ressortir la nécessité de la coopération en fait de phonétique comparée. Nous tenons, pour notre part, à rappeler ici les vœux exprimés par M. Winteler, dès l'année 1876[3]), de voir des stations et des cours préparatoires créés dans les universités en vue d'observations authentiques. Le fait est que les matériaux ne manqueraient pas, et les étrangers qui suivent les cours des universités, tout en se formant aux méthodes exactes d'observation, prêteraient un concours aussi précieux que peu utilisé jusqu'ici, à de fortuites exceptions près.

La force de l'habitude tendant à émousser notre attention, les étrangers sont quelquefois plus favorisés pour juger de certaines nuances. Ainsi les Scandinaves, qui inclinent si peu à prononcer les *l* gutturalement, nous sembleraient particulièrement propres à s'apercevoir des moindres tendances vers l' *ł* dans une langue donnée. Nous citerons donc ce que dit de l' *l* allemande un habile observateur et en même temps un théoricien des plus compétents. „L' *l* normale se trouve, à mon avis, dit M. Storm[4]), dans le français *elle, belle;* c'est l' *l* norvégienne de *vel* bien, *alle* tous. Cette *l* française (dans *elle*) se distingue nettement de l' *l* mouillée ou palatale de *fille*, telle qu'on la prononce encore dans les provinces, tout comme notre *l* scandinave est bien distincte de l'articulation palatale de certains dialectes norvégiens. L' *l* allemande se rapproche souvent de l' *ł* slave; c'est ainsi, p. e., que j'ai entendu prononcer le nom *Schulze* „. . . ." l' *l* semi-gutturale ne paraît pas bornée aux anciens pays slaves de l'Allemagne; une *l* encore plus fortement gutturale se trouve dans le hollandais et dans l'écossais." Les Slaves y sont-ils pour quelque chose? Les Allemands de la Prusse Orientale se sont trouvés en contact, depuis des siècles, avec des populations soit slaves, soit lettes ou lituaniennes,

[1]) Grammatik der littauischen Sprache. Halle, 1876. gr. 8°. p. 25.
[2]) Transactions of the Philol. Soc. 1873—74. p. 448 et suiv.
[3]) Die Kerenzer Mundart. p. 37.
[4]) J. Storm, Engl. Phil. I, 74.

mais les Alemans et tant d'autres, sans parler des peuples qui, dès l'antiquité, offrent des ememples de cette prononciation gutturale! Il s'agit ici plutôt d'un phénomène général, qui, sans avoir atteint autre part un développement pareil, est loin de se borner aux seules langues slaves. Arrêtons-nous un moment, en passant, aux emprunts mutuels des colons allemands et des Slaves indigènes. L' *l* allemande, dans certains mots complètement assimilés, est devenue *ł* en polonais: *ładować* charger, *łaszt* charge de soixante boisseaux, *łót* demi once etc. Dans d'autres, d'introduction plus récente, ou concernant des métiers exercés de préférence par des Allemands, l' *l* est restée: *luna, larm* Lärm, *larwa, lampa, latarnia, lawcta* affût, *lekcya; lak* cire à cacheter, *lakmus* tournesol, *lut* soudure, *lotować* souder, *lukrecya* réglisse, *lont* mèche etc. Pour une dernière classe enfin il est difficile de décider laquelle des deux langues a emprunté à l'autre, ou s'il s'agit d'un héritage commun, ou bien encore si c'est puisé dans une source commune. Dans la Prusse Occidentale, l' *ł* polonais devient *l* moyenne dans les mots adoptés par les Allemands: *błoto* devient *Blott* dans le sens de *boue, łajdak* devient *Leidak* vaurien; tous les deux sont populaires. Dans ces emprunts à *l* initiale, l'influence slave, s'il y en a, nous paraît insignifiante ou inappréciable. Elle paraît plus grande sur des populations moins compactes. Pour les mots *wcäl* wohl, *Schnobel* Schnabel, *wcälmol* wohlmal, *schcält* schilt, *bail* weil, *beäld* bald, du patois de Deutsch-Praben en Hongrie (Firmenich, III, 635), la prononciation polonaise est indiquée pour l' *l*, qui sera donc *ł*, attendu que l' *l* mouillée polonaise ne diffère pas sensiblement de l' *l* allemande. D'après Holtei[1]), le paysan silésien de la frontière de Pologne aurait adopté l' *ł*. Cette question de l'influence mutuelle de deux langues parlées en contact l'une avec l'autre aurait bien besoin d'être étudiée en détail.

A côté de l' *ł* tendant vers *u*, l' *l* mouillée et se changeant en *i* n'est pas étrangère aux dialectes allemands. M. Sievers, dans une lettre adressée à M. Storm[2]), cite *soich, haim* pour *solch, halm* dans le bavarois. M. Trautmann[3]) attribue en général les „*l* claires" aux dialectes du midi de l'Allemagne[4]). „Ce qui semble le prouver ce sont p. ex. les formes du langage de Munich: *hoib, foisch, kapabi* pour halb, falsch, kapabel, ainsi que les noms si répandus dans beaucoup de patois de l'Autriche et de la Bavière, comme *Seppi, Peppi, Kati* pour *Seppl* etc. Schmeller[5]), à la page 108 de sa Bairische Grammatik, donne *ăid* alt, *băi* bald, *i făi* (falle), *făist, făit, hăis* Hals, *goid, hoiz, woif, guin* Gulden, *schui, schuid, ăpfèi, găbèi, stèin* stehlen, *Kati, Lisi, Nami, wolfi* wolfel. L' *l*

[1]) Rapp, Physiol. der Spr. I, 80.
[2]) Engl. Phil., 428.
[3]) Die Sprachlaute, 289.
[4]) c. cependant Winteler.
[5]) cité par Rapp, I, 75.

mouillée se retrouve dans le patois du Tyrol: *hojz, schujd, gèjd,* puis les diminutifs *bergaj, hüetaj* pour *bergal* Bergel, *hüetal*[1]).

L' *l* gutturale signalée par M. Storm dans le hollandais y est plus ancienne que les premiers monuments de la langue, ceux-ci offrant déjà régulièrement *u* pour *l* dans certaines combinaisons déterminées. En passant par *ol,* le groupe *al* suivi de *d* ou de *t* est remplacé par *ou* dans le moyen-néerlandais[2]). Cette diphtongue se trouve ainsi répondre 1° à un *al* primitif, comme dans *wout* Wald, *scoude* Scalde, *sout* Salz, *ghewout*[3]) Gewalt, *out* alt, *cout* kalt, *bout* (anglais *bold*), *houden* halten, *wouden* walten, de même dans des mots romans: *miroude* fr. *esmeraud;* 2° à un ancien *ol: onghedoude* Ungeduld, *hout* Holz, *bout* Bolzen carreau, *woude* wollte, *soude* sollte, *côbout* Kobold, *sout* Sold, *gout* Gold, *hout* hold. Dans tous ces mots, la qualité de l' *ou* est la même, *woude* (de *wout* Wald) rimant avec *goude* (de *gout* Gold). Dans le moyen-néerlandais, la transformation de *l* en *u* n'a lieu, du moins pour ce qui regarde l'écriture, qu'entre *a, o* et *d, t,* et Grimm en inférait d'abord[4]) qu'elle n'était pas due à l'influence du français, comme dans ce dernier la résolution se trouvait aussi devant d'autres consonnes. Dans la troisième éditition de son histoire de la langue allemande[5]), il est dit, au contraire, qu'il faut tenir compte de l'influence du français dans ce changement, tout comme dans le serbe *pun* etc. il faut voir celle de l'italien. Nous avons vu que la vocalisation en *u* dans le serbe supposait l' *ł*, articulation qui, en italien, excepté dans les dialectes du midi, a joué un rôle tout à fait insignifiant. D'autre part, la vocalisation de l' *l* par *ł* en *u* se présente dans des dialectes allemands qui ne se sont pas trouvés en contact avec le français. Rien n'oblige donc de supposer que ce mouvement ait pris naissance dans le français pour gagner ensuite le néerlandais. Tout ce qu'on pourrait dire, c'est qu'il a peut-être commencé plus tôt dans le premier ou qu'il y a été plus énergique et plus rapide, mais il se peut bien que dans le moyen-néerlandais, les *ł* changés en *u* dans l'écriture fussent côtoyés dans la langue parlée aussi par des *l* plus ou moins gutturales. C'est du moins ce qu'il faut supposer en face des *l* du hollandais actuel qui sont décidément de la catégorie des *ł*. Nous exprimons à ce propos notre regret de n'avoir pu consulter l'ouvrage de Donders intitulé: De physiologie der spraak-klanken, in het bijzonder van die der nederlandsche taal. Utrecht 1870. M. Sweet[6]) dit que l' *l* dans le néerlandais est plutôt gutturale que palatale. „En hollandais comme en écossais l' *l* . . . est gutturale", dit M. Storm[7]).

---

[1]) J. B. Schöpf, Tirolisches Idiotikon, vollendet von A. J. Hofer. Innsbruck, 1866. 8°. p. 355.
[2]) Grimm, Gram. I, 3, 292, 300 et 321 et Geschichte der Deutsch. Spr.
[3]) c. pol. *gwałt.*
[4]) Gram. I, 2, 466.
[5]) p. 224, 225.
[6]) Alex. J. Ellis, On Early English Pronunciation, p. 1292. — [7]) Engl. Phil. p. 39, 40.

Nous avons vu plus haut que M. de Miklosich, dans la première édition de sa grammaire, ne trouvait pas admissible l'hypothèse de l' *ł* dans le moyen-néerlandais. La prononciation gutturale à la slave de l' *l* hollandaise actuelle a également été mise en doute ou plutôt contestée tont net. M. le prince Louis Lucien Bonaparte, dans un travail sur les sons des langues slaves[1]), dit: „Quelque vérité qu'il puisse y avoir à attribuer un caractère guttural à l' *l* hollandaise, je ne peux pas entendre l' *ł* barré polonais dans le hollandais, et j'ai eu l'occasion de voir mon opinion confirmée par des Russes et des Polonais en entendant prononcer l' *ł* par des Hollandais, ou des Anglais, des Allemands, des Suédois, des Danois, des Français, des Italiens, des Espagnols, des Portugais. Ce son ne se retrouve ni dans les langues néo-latines, ni dans les langues germano-scandinaves, et parmi les langues slaves même, il n'existe que chez une petite minorité." L'épreuve ne nous paraît pas concluante. L'on sait quelle peut être la force de l'habitude en fait d'accent lors même qu'il ne s'agit que de nuances, et la difficulté qu'ont la plupart des adultes à imiter soit des particularités individuelles, soit les sons d'une autre langue. Nous ne saurions donc nous résoudre a ajouter dans ce cas une foi absolue aux indications du savant linguiste, d'autant moins que d'autres de ses travaux nous ont paru manquer du degré voulu d'exactitude. Pour ne citer que deux exemples, dans sa liste des voyelles françaises[2]), M. le prince donne celles de *feu* et de *veuf*, omettant le son de l' *eu* dans *veuve* ou *cœur;* de même, en énumérant les voyelles allemandes, il omet l' *a* de *mahuen*, l' *ä* de *Dänen*, l' *i* de *ihn*, l' *ü* de *Brücke*, l' *u* de *muss*. Pour douze sons donnés, on avouera que la proportion des omissions est forte.

D'après M. Storm[3]), l' *l* hollandaise est à peu près la même que l' *l* écossaise, toutes les deux ressemblant fort à l' *ł* des Slaves. En effet, au hollandais *koud, goud* répond en écossais *cowd, gowd* (pron. *co-oud, go-oud*), en anglais *cold, gold* avec une *l* gutturale. Plusieurs dialectes anglais nous montrent également l'évolution de l' *ł* accomplie, *u* ayant déjà pris la place de l' *l* (*ll*)[4]). Ainsi, *call* y fait *ca-u, bold bo-ud, bull bū* (remarquez la contraction de *u—u* en *u* comme dans les langues slaves); mais „ce n'est là, dit M. Ellis, qu'un simple provincialisme!" . . . .

Dans la langue litteraire même, *u* a quelquefois pris la place de l' *l*, bien que, grâce à un zèle étymologique mal inspiré, celle-ci ait été réintégrée aprés, voire même imposée à des mots dont l' *u* ne provenait pas d'une *l*. C'est ainsi que l' *l* de *would* et *should*, sans parler de celle de *could*, marque un mouvement rétrograde sur l'ancienne orthographe *woud, shoud* (*coud*) usitée au dix-septième siècle[5]); d'accord avec le néerlandais

[1]) Transactions of the Philol. Soc. 1880—81. p. 373, 402.
[2]) Ellis, Early Engl. Pron. p. 1304.
[3]) Entre autres, Engl. Phil. I, 25.
[4]) v. Ellis, Early Engl. Pron. IV, la transcription des dialectes.
[5]) Ellis, Early Engl. Pron., p. 574.

woude soude pour *wolde, solde*. Dans d'autres cas, l'orthographe resta la même, mais dans la prononciation, l' *l* (*ł*) se changea en *u*, notamment après un *a*, et la diphtongue parlée partagea le sort de l' *au* étymologique[1]): les deux voyelles constituantes s'assimilant l'une à l'autre, une espèce de résultante finit par s'établir à leur place. *talk* se prononcant *tʏk*[2]). Dans la finale *all*, il y eut le double effet de l' *ł* changé, et repris d'après l'écriture: avec la diphtongue *au*, ou du moins sa résultante *ʏ*, on entend l'articulation de l' *l* gutturale (*ł*). La désinence *alm* offre des hésitations. D'une part, on prononça *ʏm* 16e siècle), d'autre part (pour emprunter l'expression de M. Ellis), „la langue prenant le chemin le plus court ou le plus commode", on esquiva l' *l* en prononçant *âm*; c'est cette dernière prononciation qui a prévalu dans *alms, balm, calm, palm* etc. La terminaison *alf, auf* au 16 siècle, a également abouti à l' *â* long et ouvert.

Au fond, y a-t-il à s'étonner de cette diversité? M. Ellis, il est vrai, dit, dans une indication sommaire, que l' *l*, depuis l'anglo-saxon, a été *l* comme au dix-neuvième siècle[3]). Mais sous cet énoncé n'y a-t-il pas l'illusion que fait la lettre? Ou l'anglo-saxon aurait-il vraiment connu cette *l* anglaise, une à l'œil et pourtant sujette à cette variété d'interprétations? Dans chacun des mots *ball, balk, balm, salmon, lamb*, l' *l* joue un rôle différent, sans compter *colonel* avec son *l* pour *r*. Evidemment ce terme du développement phonétique ne saurait cadrer avec le point de départ. Mais on pourrait se demander si le mouvement qui porta l' *l* successivement vers l' *ł* et l' *u* avait commencé dès l'anglo-saxon. La diphtongaison devant *l, r, h* semblerait l'indiquer. L'effet analogue produit par ces consonnes assimilerait *l* et *r* à la vélaire *h*. Nous avons vu, dans le haut-lusacien *mha*, l' *ł* résorbé ou remplacé par l' *h*, tout comme par le *v* (*u*) dans *vuha* pour *vłóha*. Il n'y aurait donc peut-être pas de témérité à supposer entre l' *l* anglo-saxonne, dans de certaines conditions, et l' *h*, l'affinité du même endroit d'articulation, mais nous n'osons avancer une opinion à cet égard. Si M. Ellis n'a pas soulevé cette question, c'est qu'il ne fait pas assez nettement, dans son ouvrage, la différence entre l' *l* dentale et l' *ł* guttural ou vélaire. Il fait bien observer, il est vrai, que dans des mots comme *double* et *doubling*, il s'agit de deux articulations distinctes, mais pour lui toute la différence est en ce que dans le premier, l' *l* est syllabique, dans l'autre, au contraire, consonne. C'est confondre, ce nous semble, la fonction et la nature du son.

La diversité dans le développement de l' *ł* anglais n'est pas encore expliquée dans le détail. En fait de prononciation, lorsqu'un mouvement pareil se produit spontanément, il ne débute ni partout en même temps ni sur tous les points avec la même intensité. Souvent ce n'est d'abord qu'une tendance vague, sujette aux fluctuations et aux

[1]) ib. 569.

[2]) Nous marquons par l'A renversé (ainsi ʏ) la voyelle de l'anglais *saw*. V. Paul Passy, Les sons du Fransais, p. 29.

[3]) Early Engl. Pron., 574.

péripéties. Or, l'inégalité du mouvement dans les différentes localités produit à la longue des courants différents qui, alternativement, l'emportent l'un sur l'autre, tant qu'un usage général n'a pas prononcé en définitive. Mais le dernier mot est-il jamais dit? C'est ce qui explique tant d'orthographes contradictoires en apparence tout en ayant chacune leur raison d'être. Ajoutons-y la difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité, qu'il doit y avoir souvent à peindre un idiome neuf, dans l'exubérance des sons primitifs, avec l'alphabet de telle langue étrangère et littéraire, aux sons réduits par la convention des siècles. Quand une langue se sert d'un alphabet traditionnel, des difficultés n'en surgissent pas moins de temps à autre, une langue étant comme un organisme vivant, se transformant imperceptiblement mais sans cesse. La prononciation ne saurait rester invariablement la même. Des sons nouveaux finissent par se faire entendre avec autorité; il devient impraticable de les rendre avec les signes transmis par le passé: dans l'orthographe, étymologique jusqu'alors, il faut des innovations phonétiques. Tel fut le cas de l'anglais par suite de la prononciation de plus en plus gutturale de l'ancienne *l*. Les uns, parmi les scribes, indiquèrent ce qu'elle était devenue, en mettant un *u* (*ou* français actuel) à la place. D'autres, articulant encore l' *l*[1]), et tenant a conserver l'ancienne orthographe, se contentèrent d'écrire *l* comme par le passé. D'autres enfin pouvaient imaginer d'intercaler un *u* devant l' *l* de manière à en indiquer la valeur nouvelle sans compromettre l'étymologie.

A propos des différents changements que subit la prononciation de *ol, oll,* M. Ellis regarde l' *u* qui dans ces groupes se fait volontiers sentir entre l' *o* et l' *l*, comme un effet de cette dernière. Nous aurions une remarque à faire à cet égard. D'abord l' *l*, étant la même dans *held, child, field,* ne devrait-elle pas, dans ces mots, se faire également précéder d'un *u*? Et puis, l' *o*, à lui tout seul, et sans le concours d'une *l*, se charge bien de se faire suivre d'un *u*, d'après une habitude phonétique de l'anglais en général. Il est notoire que, dans la prononciation de la grande majorité des anglais, *no*, au lieu de *nô*, fait *nô* [ou] de même que *day* devient *dé* [i]. C'est que les mouvements ne cadrent par: sans donner à la voix le temps de s'éteindre, les mâchoires, se rapprochant l'une de l'autre, modifient le son de la voyelle dans le sens d'une prononciation plus fermée. L'*é* prononcé à l'anglaise peut être irréprochable tant qu'il dure, mais en terminant il tire sur l' *i*, comme l' *ô* sur l' *u* (*ou*). Ceci a lieu en thèse générale, devant une consonne comme à la fin des mots. L' *l* n'y est pour rien si la même chose se produit dans des mots comme *roll* et *toll* d'après la prononciation populaire et plus ou moins vulgaire. Un fait analogue a été signalé par M. Hobbing dans le patois allemand de Greetsiel[2]), (Frise Orientale); „Les mouvements nécessaires pour passer de la position de-

[1]) Nous rappelons à ce propos ce qui s'est passé dans le français: A Paris l' *l* mouillée s'est changée en *i*, côtoyé dans les Provinces par l'ancienne prononciation défendue par Littré.

[2]) Über die Mundart von Greetsiel in Ostfriesland, Programm des Progymnasiums zu Nienburg a./W. (zugleich Inaug. Diss.) 1879, 4., p. 6.

mandée par un certain son à celle demandée par un autre sont quelquefois lents aussi pour ce qui est de l'action de la langue et des lèvres (non seulement pour ce qui regarde l'action des cordes vocales). Après les voyelles traînantes (überlangen), une voyelle est donc souvent intercalée devant la consonne suivante . . . . sans que cette voyelle insérée se trouve toujours sur le passage du son précédent au son suivant." [1])

Relativement à la transformation de *al, all*, M. Ellis avance deux hypothèses: l' *l* aurait pris la prononciation de la dernière *l* dans *little*, ou bien elle se serait „labialisée". C'est par *lw* (*lo* dans le français *loi*) que M. Ellis marque cette *l labialisée*, pour indiquer que les lèvres, pendant qu'on prononce l' *l*, prennent la position propre à l' *u* (*ou* voyelle). On pourrait se demander en quel honneur les lèvres, pour prononcer *al*, dans l'ancien anglais, s'avançaient comme pour faire un *u*, à moins que ce ne fût d'avance pour l'amour de la théorie de la labialisation! Or, rien de plus facile que de produire une *l* dentale (comme la première dans *little*), les lèvres restant ainsi avancées, sans qu'une trace d' *u* soit perceptible dans le son de l' *l* tant que l'arrière-langue ne prend pas la position exigée par l' *u* (*ou*). Cette „labialisation" n'expliquerait donc point le changement de *a* en *au*. Le fait est que ce terme ne répond qu'à une lacune dans l'observation. Il faut bien que l' *l* dans *lw* soit ou la première dans *little* ou la seconde. Dans le premier cas, c'est une *l* dentale, ce qui ne nous avance pas, l' *l* dentale ne pouvant pas devenir *u*. Dans l'autre cas, l' *l* de *lw* étant la seconde dans *little*, l'hypothèse de la „labialisation" revient à la première hypothèse, à savoir que l' *l* dans *al, all* aurait pris le son de la seconde *l* dans *little*. Pour se convaincre que c'est là la prononciation actuelle de ces groupes, il suffit de faire dire à un Anglais des mots comme *malt* ou *salt* à côté de mots comme *feeble, double, idle* etc. Le son de l' *l* est le même dans tous ces mots à cela près que dans ceux de la dernière catégorie il est syllabique.

Pour le changement de *al* devant *k*, comme dans *talk* (*tɒ̈k*), M. Ellis suppose la filiation suivante: *talk*[2]), *talwk*[3]), *taulwk, tauk* etc. Mais la forme *talwk* pour *talk* en anglais est purement hypothétique, et quant au passage de *taulwk* à *tauk* (par *tauwk*), la chute de l' *l* médiale n'est guère dans les habitudes de la langue non plus, toujours en supposant qu'il s'agisse d'une *l* dentale. Cette dernière supposition n'est cependant appuyée par rien. Au contraire, nous avons un témoignage direct que l' *l* était vélaire devant une consonne, au moins au 16e siècle. Salesbury (Ellis, 194) dit que l' *l* du kymri „est l' *l* anglaise[4]) à cela près que pas plus qu'aucune autre lettre elle ne donne à un *a* ou un *o* précédent cette ampleur que leur communique l' *l* anglaise." C'est donc dans la direction de l' *l* vélaire qu'il faudra chercher l'explication d'un *u* intrus écrit ou parlé

[1]) Ce point mérite d'être éclairci.

[2]) M. Ellis ne dit pas si c'est une *l* dentale qu'il prend pour point de départ ou une *l* vélaire.

[3]) *lw* = *lo* dans le français *loi*, donc = *lŭ*.

[4]) C'est-à-dire quelle est différente des *ll* galloises non divisées soufflées, et égale à l' *l* initiale anglaise.

entre l' *a* et l' *l* de la combinaison *al*. Tout en ayant eu le mérite, après de bien anciens prédécesseurs de reconnaître et constater nettement la nature syllabique de la dernière *l* dans *little* et d'autres mots semblables, M. Ellis s'est trompé en attribuant à cette qualité de l' *l* l'origine de l' *u* en question. L' *l* est syllabique dans l'allemand *Bibel* comme dans l'anglais *bible*, mais jamais une *l* de la première espèce n'a produit *u*. c'est que dans Bibel l' *l* est purement dentale. tandis que dans le mot anglais elle est vélaire, ou, comme on dit d'ordinaire, gutturale[1]).

De bonne heure, la nature syllabique de la dernière *l* dans *little* a été reconnue par les phonéticiens anglais, qui ont de même distingué entre la qualité de l' *l* initiale ou suivie d'une voyelle, et la qualité de l' *l* de la fin (*filling* et *fill*), sans préciser toutefois leur opinion quant à la nature de cette dernière. Dès 1567. W. Salesbury[2]) écrivait *abl, sabl, twinkl* pour *able* etc.. et Smith[3]) se prononce. l'année d'après, tout à fait dans le même sens: „La lettre *l* paraît renfermer quelque chose de vocalique, de sorte que jointe à une consonne elle sonne sans le concours d'aucune voyelle, comme *aabl, staabl, faabl*. D'autres écrivent *abil* etc., d'autres encore *abul* etc., mais sans prononcer de la sorte; car si l'on écoute bien. ce n'est ni *e*, ni *i*. ni *u*. mais un bruit vocalique inhérent à ces liquides. A tous ces mots quelques-uns donnent un *e* à la fin, comme *able, stable, fable:* mais dans ces mots, l' *l* ne sonne certes pas tant que l' *l* obscur (*fuscum*) et féminin des Français. attendu qu'il ne se fait pas entendre du tout. En 1569, Hart[4]), confondant la nature gutturale de cette *l* avec sa fonction syllabique. dit: Nous avons aussi l' *l* aspirée . . . mais nous ne l'employons. que je sache, au commencement d'aucun mot. mais seulement à la fin." Il a un signe particulier pour cette *l* ainsi que Bullockar[5]). A ce propos. M. Ellis dit qu'en tchèque, l' *l* syllabique est reconnue, formant le seul élément vocalique dans des syllabes accentuées comme *wlky* loups[6]). *slza* larme, mais M. Ellis ne dit rien de la qualité si différente de l' *l* au moins semi-gutturale anglaise et de l' *l* presque mouillée du tchèque. D'après Sehmeller, bairische Grammatik[7]), le dialecte bavarois offre des *l* syllabiques aussi curieuses que les *l* tchèques. et pas plus vélaires que celles-ci. *Hölle* s'y dit *h'l, Hölzlein h'lzl, Elle 'ln, Bild b'ld, Milch m'lch* etc.

---

[1]) Joh. Storm, Engl. Phil. I, 92.

[2]) A playne and familiar Introduction, teaching how to pronounce the letters in the Brytishe tongue, now commonly called Welsh. London. 4°. 1567 (Ellis, 194).

[3]) Sir Thomas Smith, de recta et emendata linguae anglicae scriptione, dialogus . . . Lutetiae. Ex officina Roberti Stephani Typographi regij. 13 nov. 1568.

[4]) John Hart, An Orthographie, conteyning the due order and reason, howe to write and pointe thimage of mannes voice, most like to the life of nature. Sat cito si sat bene. Anno 1569. London, 12.

[5]) William B., Booke for the amendement of Orthographie . . . London 1580.

[6]) C'est à tort que M. Storm donne l'équivalent polonais de ce mot avec un *l*; c'est bien *wilk* malgré *wołk* (en russe) et *wuk* (en serbe).

[7]) cité par Rapp, Physiologie der Sprache I, 79.

Nous avons déjà dit en passant que souvent les indigènes n'entendaient pas dans leur prononciation ce qui y frappe les étrangers. Nous posons en fait qu'une fois l'attention appelée sur le caractère particulier de l' *ł* slave, il est impossible pour un Français ou un Allemand de ne pas être saisi de la ressemblance qu'il y a entre cette articulation et l' *l* anglaise finale ou suivie d'une consonne. C'est, du reste, l'opinion à peu près unanime des étrangers contrairement à ce que trouvent les Anglais eux-mêmes. Dans son Handbook of Phonetics, p. 45, M. Sweet[1]) dit que l' *l* anglaise (laquelle?) se forme sans modification palatale ni rien de guttural. „Pour ma part, répond à cela M. Storm[1]), je trouve, comme la plupart de ceux qui ne sont pas Anglais, que l' *l* anglaise, surtout lorsqu'elle termine la syllabe après une voyelle comme dans *well*, a une sonorité positivement gutturale bien qu'auprès de l' *ł* polonais et russe dans *stół* (*stoł*) on ne puisse l'appeler que semi-gutturale[2]). En présence d'un Polonais je fis, un jour, prononcer à un Anglais le mot *bill*. Aussitôt le Polonais s'écria: „mais c'est du polonais!"; il avait cru entendre *był* (*il était*)." A cette anecdote caractéristique nous faisons succéder un autre passage pris dans le livre de M. Storm. „Les Russes, écrivait M. Sweet à l'auteur, trouvent que notre *l* ressemble à leur *ł*, mais nous ne pouvons nous-mêmes découvrir la moindre ressemblame. *Tall, hole* prononcés par *ł* sont absolument méconnaissables, je le sais par expérience. La raison de leur jugement est qu'ils entendent l' *l* anglaise différente de l' *l* continentale, qui est identique avec leur *li*." A cela il y a à répondre deux choses. D'abord, *lĭ* russe est très différente non seulement de l' *l* ordinaire romane et germanique, comme dans le français *elle*, mais, qui plus est, même de l' *l* polonaise, bien que cette dernière soit consée mouillée. Puis, le fait allégué par M. Sweet que *tall, hole* prononcés par *ł* sont méconnaissables ne s'explique-t-il pas plutôt par l'altération que devaient essuyer les voyelles dans la bouche d'un Slave? Les Russes auxquels a pu s'adresser M. Sweet n'ont pas dû manquer à prononcer *tòll, hòle* (*o* ouvert bref) ce qui suffit pour dénaturer ces mots même en prononçant les *l* à l'anglaise.

Toute contestée qu'elle est par les phonéticiens anglais, cette nature gutturale de l' *l* dure anglaise explique cependant des faits qui leur paraissent énigmatiques. M. Sweet[3]) dit que dans le mot *milk*, l' *i* a été „gutturalisé" et „labialisé" en *u* par l'influence de l' *l*, et que cet *u* s'est ensuite développé dans la diphtongue *yu*, ce qui a donné *myulc*. „La diphtongue dans *myulc* est assez intrigante." Ce qui nous semble prodigieux c'est l'affublement de l' *i* en *yu* et cela du fait de l' *l*, qui ne bouge pas plus qu'une borne! Il est inutile, du reste, de parler de l'influence d'une *l* sur telle voyelle à moins de préciser de quelle espèce d' *l* on entend parler. Sans aucun doute, cette transcription

[1]) cité par M. Storm, Engl. Phil. I, 74.

[2]) Nous verrons dans notre dernière partie ce qui nous semble constituer la différence entre l' *l* dure anglaise et l' *ł* proposement dit.

[3]) The History of English Sounds, dans Trans. Philol. Soc. 1873—74, p. 534.

mylc serait reniée par M. Sweet lui-même (malgré l' *u*) si elle lui était prononcée avec l' *l* française de *foule*, ou autres pareils. Ce qu'il y a d'essentiel dans la prononciation de *milk*, et ce que M. Sweet n'a pas indiqué, c'est la nature particulière de l' *l*. Mais il faut distinguer deux prononciations de ce mot, celle de la société, *miɫk*, avec une *l* plus ou moins gutturale, et l'autre, populaire ou vulgaire, à laquelle nous reviendrons tout à l'heure. Il suffit de prononcer *milk* à l'allemande, par une *l* moyenne (*l* française non mouillée), pour faire ressortir la véritable nature de l' *l* anglaise, qui cependant ne comporte pas forcément l' *u* du tout. L'autre prononciation de ce mot est celle que lui donne le *milkman* en faisant, le matin, retentir la rue de son cri. L'étranger, réveillé le lendemain de son arrivée par ce son étrange, n'en sait que faire d'abord. C'est *mĭŭ* avec un *u* (*ou* français) quelquefois très prolongé, à côté duquel l'explosion du *k* est absolument insignifiante ou nulle. Voici ce qui s'est passé. La forme habituelle *miɫk* s'est changée en *mĭuk* par suite du laisser aller avec lequel était articulé l' *ɫ*. Or, pour crier et se faire entendre au loin dans la rue, l' *ĭ* est à peu près la voyelle la moins commode qu'il soit possible d'imaginer. En tant que brève elle ne pouvait du reste sonner aussi longtemps qu'il le fallait pour le cri du milkman. Des deux voies ouvertes, ou d'allonger l' *ĭ*, ou de faire à sa place durer l' *u*, qui, dans sa nature, n'avait rien d'essentiellement bref, cette dernière fut prise de fait, puis l' *u*, en s'allongeant, accapara par là même aussi l'accent: *mĭŭ́(k)*. Au fait, on ne croit entendre que *mĭŭ́*. Pour le déplacement de l'accent, on pourrait comparer l'anglais *yew* (*ĭŭ́*) de l'anglo-saxon *ēv*, anc. haut allemand *ūwa*, français *if*. Dans les deux cas, c'est la consonne vocalisée qui a eu l'accent aux dépens de la voyelle tonique du radical, cette dernière reculant dans l'ombre pour devenir consonne à son tour. On peut comparer aussi les diminutifs français en *eau* (*ó*) de *éau* (*éɫ*) comme *châteaux*[1]).

Nous avions écrit ce qui précède lorsque nous avons trouvé une analogie frappante avec la prononciation que nous venons de signaler de l'anglais *milk*, dans celle qu'on donne à ce mot même dans l'allemand de la Haute-Silésie, où, d'après M. Ebel[2]) on dit *myûch* pour *Milch*. Faut-il rappeler que ce patois connaît l' *ɫ*? Un détail à titre de phonétique: Dans la famille de feu M. le Comte de Shrewsbury, un nom revenait constamment qui, aux étrangers faisait l'impression de l'allemand *Taubert* et par eux (Allemands et autres) était répété ainsi, c'était *Talbot* cependant, le nom de l'illustre famille. Si ce fait semble prouver combien l' *r* allemande de certaines atones doit peu frapper, il rappelle d'autre part les notations *dáu* et *dáo* pour *daɫ* en serbe et en polonais etc.

Citons, en terminant, encore un jugement sur l' *ɫ* anglais, celui du dernier phonéticien qui se soit étendu sur cette matière. M. Trautmann de Bonn, dans l'ouvrage que nous avons cité[3]), énumère les différentes *l* de l'anglais en distinguant nettement entre

[1]) cp. les faits analogues dans les dialectes polonais.

[2]) Zeitschr. f. vgl. Sprf. XIII (1864), p. 291.

[3]) Die Sprachlaute, p. 188.

l' *l* ordinaire et l' *l* gutturale, celle-ci considérée devant une consonne douce ou à la fin. Comme de raison, l' *ł* syllabique est rangée dans cette dernière catégorie. M. Trautmann dit qu'à tout prendre, l' *l* dure anglaise est la même que l' *l* gutturale des Slaves[1]).

3.

En parlant de la place que le grec classique occupe dans l'histoire des langues, Schleicher[2]) dit que le grec classique est au grec primitif ce que les langues romanes sont au latin et cite à l'appui la chute et les transformations de la spirante *j*, le traitement du *v*, le changement de l' *u* en *ü*, comme celui de l' ου diphtongue en ου voyelle, en comparant λέουσι, λέγουσι de λέον(τ)σι, λέγονσι au français *coucher* de *colchier* (*collocare*). La ressemblance dont il s'agit pour Schleicher, c'est que, dans les deux cas, l' *ou*, de *diphtongue*, était devenu voyelle. Il y a une autre ressemblance entre le mot français et certains mots grecs, c'est le rôle qu'y a joué l' *ł*. Tandis que pour le latin l'existence de cette articulation est douteuse, elle paraîtrait prouvée pour l'autre langue classique, au moins dans l'un de ses dialectes. „Devant une consonne, λ se prononçait en Crète *ł* (*ł̆* russe), et comme tel se changea en *u*: θεύγω[6]) pour θέλγω (Homère)." Ce passage du Grundriss de M. Brugmann[3]) donne en effet l'interprétation qui s'impose d'elle-même des graphies conservées par Hésychius et citées (d'après Ahrens, dial. II, 111) par Diez, M. Schuchardt, M. Joh. Schmidt et d'autres auteurs. Voici le passage d'Ahrens: „Devant une consonne, les Crétois changeaient λ en *u*, comme le prouvent les gloses crétoises d'Hésychius αὐκάν, ἀλκάν — αὐκύονα, ἀλκύονα — αὔμα (vulg. αὐμα) ἄλμη — αὖσος, ἄλσος —θεύγεσθαι, θέλγεσθαι et, tout à fait pareilles, bien que sans indication du dialecte, les formes αὐγεῖν, ἀλγεῖν et εὐθεῖν, ἐλθεῖν." Il va sans dire que l' υ dans ces formes gardait encore la valeur exprimée depuis par ου, groupe que les Béotiens, les Laconiens et d'autres, fidèles à l'antique son de l' υ, substituèrent même à ce caractère quand les Ioniens et les Attiques, pour sa prononciation primitive (*u*) lui eurent donné celle de *ü*. Les autres changeant de prononciation, les Béotiens changèrent donc de signe, de manière à pouvoir se servir des lettres de l'alphabet commun avec les valeurs généralement reçues, ou celles qu'elles avaient chez les Attiques[4]). Lorsque l' υ faisait partie d'une diphtongue, ce changement n'eut pas lieu[5]), ce dont il faut inférer qu'à

---

[1]) Dans le tableau que M. Trautmann dresse des consonnes telles que les expose M. Brücke, il y a une erreur à rectifier dans ce sens qu'il y faut intervertir les en-têtes des deux dernières colonnes (les *L*), M. Brücke désignant par *λ'* etc., non pas les vocaliques, mais les soufflées. v. Sprachlaute, p. 111, et Grundzüge, p. 55 et suiv.

[2]) Zur vergleichenden Sprachengeschichte. Bonn, 1848. 8°. p. 165, 166.

[3]) I, § 266, p. 217.

[4]) Ahrens, I, 196; — R. Meister, Die griechischen Dialekte I, Göttingen, 1882. 8°. p. 232 et suiv.

[5]) ib. 231, note 2. — [6]) pour θέγω.

l'abri d'une autre voyelle (cp. l' *u* en vieux français!), l' υ garda plus longtemps sa valeur ancienne. Car si, d'après Hérodien, ὀρύω, par l'intercalation d'un *o*, devenait ὀρούω, et κύνες κούνες, κῦμα κοῦμα, comme εἰλήλυθα εἰλήλουθα et au pluriel εἰληλούθαμεν, ou, avec syncope, εἰλήλουθμεν, tandis que εὐνή, αὐλή ne prenaient pas d' *o* devant l' υ, parce que celui-ci y était précédé d'une voyelle, il ne s'ensuit nullement que l' υ de ces diphtongues ait suivi l' υ attique dans son changement d' *u* en *ü*. Bien au contraire. Indirectement, mais d'une manière péremptoire, les Béotiens nous font voir eux-mêmes qu'il n'en pouvait rien être. C'est qu'il y eut deux tendances chez eux lors de l'adoption de l'alphabet ionien. Les uns s'en servirent pour rendre les sons particuliers à leur dialecte par les signes du nouvel alphabet avec la valeur qu'ils y avaient. Les autres, allant plus loin, s'efforcèrent au contraire de se conformer aussi à la prononciation attique. Les uns et les autres écrivaient phonétiquement. Qu'arriva-t-il? Ceux qui cherchaient à imiter la prononciation attique, n'en venant pas à bout, nous ont laissé, grâce à leur principe d'écrire comme ils parlaient, une attestation involontaire de l'inutilité de leurs efforts. De même que les Anglais et les Russes à l'endroit de l' *ü* français, ils ne furent pas au delà d' *i-u* pour *ü*, comme le prouvent les graphies ἀντιτιουνχάνοντες, ὄνιουμα, Πολιουκλείδαο, ἰουιῶ etc.[1]). Les Russes écrivent également *iu* pour l' *ü* français ou allemand. Intéressantes en elles-mêmes, ces graphies prouvent à l'évidence que l' υ des diphtongues αυ et ευ n'était pas l' υ attique. La valeur phonétique d' ευ et αυ est indiquée du reste par les transcriptions Εοπαμονος pour Εὐπάμονος; Εὀελθων, Εὀεργέτης pour Εὐέλθων, Εὐεργέτης, φεογειν et φεογετω, αοτους et ταοτα[2]). Un témoignage direct est rendu aussi par ἐϜεργεσίας[3]), ἀϜτός[4]), ἀϜτόν[3]) et par ἐϜθε[4]), qui vient confirmer la forme hésychienne ἐυθεῖν. La loi de Gortyne a une fois ἀδευπιαί à côté de ἀδελπιός, ἀδελπιῶ; nous en concluons que, dans bien des cas encore, la prononciation devait, en Crète du moins, offrir *ℓ*, c'est-à-dire *u* pour le λ des textes, le divorce de l'écriture phonétique d'avec l'orthographe traditionelle et étymologique ayant toujours été pénible à s'effectuer, si bien que dans des cas innombrables on n'en fut pas même au delà des premières tentatives. En outre, cette forme unique montre suffisamment combien étaient peu fondés les scrupules d'Ahrens à l'égard de ces formes transmises par Hésychius seul. Une des plus anciennes inscriptions à ου pour υ dont nous connaissions la date (environ 300 a. J. Chr.), donne du reste (malgré Hérodien) directement Φαούλλιος[5]). C'est donc d'un véritable *ℓ* qu'il s'est agi dans la prononciation crétoise de ἀλκάν, ἀλκύονα,

[1]) Meister, Dial. I, 233, 234.

[2]) e. Blass, Über die Aussprache des Griechischen. Berlin, 1870. 8°. p. 34; et surtout A. Dietrich, Zum Vocalismus der griechichen Sprache, Zeitsch. f. vgl. Sprf. XIV (1865) p. 48 et suiv.

[3]) E. Herforth, De dialecto cretica, diss. inaug. Halis Saxonum. 1887. p. 30.

[4]) ib. 31.

[5]) Meister, Dial. I, 232, note 2.

ἅλμη etc., sans que nous puissions dire si cette articulation se rencontrait dans d'autres dialectes.

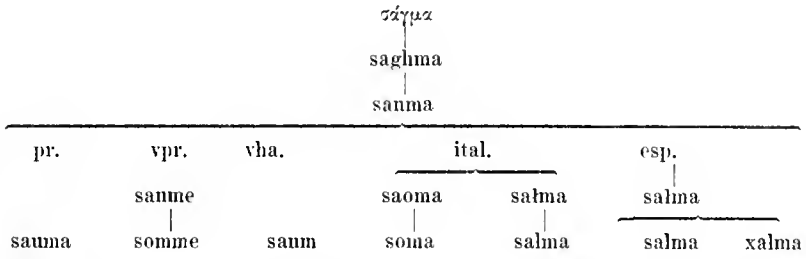
Il est impossible, à l'heure qu'il est, de tirer des grammairieus romains des renseignements positifs quant à l'existence de l' *ł* dans le latin classique. M. Seelmann[1]) a scrupuleusement examiné les témoignages de Térentianus Maurus, de Marius Victorinus etc. etc.; mais les distinctions faites par les phonéticiens latins entre différentes espèces d' *l* sont loin de coïncider avec celles que nous faisons entre l' *l* dentale, l' *l* mouillée et l' *l* vélaire. Aussi des *l* qui dans les langues romanes ont eu des destinées diamétralement opposées, se trouvent-elles dans une même classe de la division de Pline: „l' *l* a un son plus plein lorsqu'elle finit les mots ou syllabes, et lorsqu'elle est précédée d'une autre consonne dans la même syllabe;" nous savons que dans ce dernier cas elle a souvent été mouillée[2]), tandis qu'à la fin, et devant des consonnes, elle s'est, par *ł*, vocalisée en *u*. Malgré cela, M. H. Ebel[3]) croit pouvoir regarder l' *l* „plenum" comme une espèce d' *ł* propre à expliquer *pepuli* de *pello, mulgeo* à côté d' ἀμέλγω etc.

Quant à l' *ł* dans la langue usuelle, „il est douteux, dit M. Seelmann, si sporadiquement l' *l* pouvait, dès le latin vulgaire . . . comme plus tard dans le vieux français, passer à *u* par l'intermédiaire d' *ł*. Nous ne connaissons pas de témoignages des anciens grammairiens le prouvant directement; toujours faudrait-il, en examinant des formes épigraphiques comme *DVCIS* (pour *dulcis*), *DV* (à la fin de la ligne) *CISSIMO, ΔOYKICIMO, SVFVRARIVS* (nom propre), mettre en ligne de compte le changement de *ul* en *u* par la réduction de l' *ł*." En effet, si dans le Mediceus de Virgile[5]) nous trouvons *autis* pour *altis*, et *auta* pour *alta* (Géorg. IV, 125. 467), c'est que le scribe avait éconté sa prononciation mentale. Il en résulte que, devant une consonne, l' *l* pouvait se prononcer comme *u* (*ou* français), ce qui revient à dire qu'à une époque antérieure, l' *l* était, dans ces conditions, devenue *ł*. Cette supposition nous explique immédiatement les formes *cauculus, cauculos* etc. pour *calculus* etc. recueillies par M. Schuchardt. Si l'on mettait *u* en dépit de l'étymologie, c'est qu'on n'entendait pas *ul*, mais bien *u*. M. Schuchardt veut que, phonétiquement au moins, l' *u* ait été précédé par *ul*. Des manuscrits plus anciens viendraient-ils nous offrir le type *caulculus*[6])? Dans les langues slaves aussi, c'est à *u* que l'on compare le son de l' *ł*, non pas à *ul*. Même dans le lituanien, où ce son n'est pas encore exagéré, il n'est nulle part question d' *ul* comme chaînon intermédiaire entre *ł* et *u*[7]). Mais en fin de compte, ce n'est là peut-être qu'une question de formule

[1]) Die Aussprache des Latein. Heilbronn, 1885. 8. p. 308—313, 324—331.
[2]) H. Schuchardt, Aussprache des Vulgairlateins II, 488, tableau synoptique.
[3]) Ztschr. vgl. Spr. XIII, p. 292. — cf. aussi Joh. Schmidt, Vocalismus I, 21.
[4]) Ausspr. d. Latein, p. 327.
[5]) Schuchardt, Vocal. d. Vulgl. II, 494.
[6]) c. Schuchardt, II, 292—93. [7]) c. Brugmann, Grundriss I, p. 31.

différente. Il se peut parfaitement que, dès la voyelle précédant l' *ł*, ce dernier s'annonce par le timbre de l' *u*, l'arrière-langue prenant la position de celui-ci, demandée également par l' *ł* qu'on va prononcer. L'essentiel pour nous, en ce moment, c'est de constater que M. Schuchardt aussi, dans l'explication de ces changements, fait intervenir l' *ł*. Quant au détail de cette question, qui intéresse presque autant la paléographie que la phonétique, il faudra, d'un côté, une étude minutieuse des différentes graphies, surtout des graphies inverses, et de l'autre des observations phonétiques beaucoup plus complètes.

En fait de graphies inverses, M. Schuchardt cite, entre autres, l'italien et espagnol *salma*, le vieux-florentin *aldace* et l'ancien espagnol *recaldar*[1]). Il ne serait point permis de voir un *u* transformé dans l' *l* des ces formes. Ce qu'elles prouvent toutes, c'est qu'à l'époque où furent faits les manuscrits qui les offrent, l' *l* devant une consonne et l' *u* devaient se ressembler comme son au point de pouvoir être pris l'un pour l'autre. Il y a donc eu, à une certaine époque, dans l'espagnol comme dans l'italien, un *ł* à côté de l' *l* ordinaire. La signification phonétique de la forme *salma* ressort de cette filiation:



Le changement de l'explosive γ dans la continue *gh* s'explique par l'influence du μ; c'est une véritable assimilation, l'articulation momentantée devenant durable comme le μ. Quant au passage de *gh* à *u*, il suffit de rappeler, entre autres, le changement régulier du *g* anglo-saxon en *u* (*w*) anglais, ainsi que le type danois *tavs* (prononcez *thaus* ou *thaos*) à côté de l'ancien *thagsi* taciturnus[2]). La forme *salma* suppose un ancien *salma*, attendu que le changement rétrograde de l' *ł* en *l* est un relâchement qu'il est facile de constater partout où l'évolution de l' *ł* s'est trouvée entravée (c. le tchèque!), tandis que la transformation d'un *u* en *l*, ou d'*ao* en *al* serait une impossibilité phonétique. Dans les formes *aldace*, *recaldar*, *calma* (it. esp. pour καῦμα) l' *l* ne s'explique pas, comme dans *cauculus*, par un effet d'audition mentale; elle est une preuve indirecte de la résolution complète de l' *l* en *u* (par *ł*) dans les conditions connues. L' *u*, dans la prononciation de l'époque, pouvant être de provenance diverse, on put se tromper en indiquant cette provenance. Or l' *l* de ces mots (*aldace* et autres pareils), après que, par la résolution complète, la ques-

[1]) Ausspr. II, 494.

[2]) Storm, Engl. Philol. I, 27.

tion de l' *ł* se fut trouvée écartée, reprit la prononciation des *l* non entamées, offrant ainsi un faux air d'*u* changé en *l*. La conclusion que l' *l*, dans de certaines conditions, devait se prononcer *ł* à une certaine époque en italien et en espagnol se trouve étendue au latin vulgaire par le hasard d'une leçon différente. C'est que le passage d'Isidore: *sagma, quod corrupte vulgo salma dicitur* offre la variante *sauma*[1]); l' *ł* existait de fait, mais, sans le marquer, les écrivains laissaient à chacun le soin de le prononcer où besoin était.

Ayant fait son apparition d'aussi bonne heure sur les différents points du domaine roman, l' *ł* ne fut appelé à jouer un rôle important qu'en Gaule et surtout dans la partie nord de ce pays. Si, dans les langues letto-slaves, et dans ceux des dialectes germaniques qui présentent cette articulation, nous avons vu que l' *ł* aime, en général, à paraître entre une voyelle et une consonne, le domaine roman offre le même fait, mais également avec d'importantes exceptions. Pour *houz* le bavarois avait *hoiz;* de même nous trouvons *i* (ou telle résultante) devant une consonne dans les formes espagnoles et portugaises que l'on sait[2]): *huitre* (vultur); *muy, muito, mucho; escuitar, escuchar; cuytelo, cuchillo; puche* (pultem), peut-être grâce à un besoin de différenciation pour échapper à *uu*, bien que ceux-ci eussent pu se contracter comme dans l'autre forme pour *auscultare: escutar* de *escuutar, escultar*. D'autres *i* pour d'anciennes *l* mouillées demanderaient une explication différente, comme le provençal *aitre* Boèce, 10, les formes dialectales italiennes citées par M. Schuchardt[3]): *aicuni, saivatichezzo, aittro, caiddo, coippo*, et le vieux-français *aiber* à côté d'*auber* pour *alber* (*arbor*), forme double rappelant l'hésitation entre *l* mouillée et *ł* dans les langues slaves. La règle est *u* pour *l* devant une consonne; mais quant à l'italien, ce changement n'a guère pénétré dans la langue littéraire, excepté chez les poètes anciens dans des mots comme *autezza, autro, auzure*[4]). Avec la contraction d'*au* en *o*, le latin *talpa* se retrouve dans *topo*. „Dans plusieurs dialectes, la résolution de l' *ł* en *u* est la règle." M. Storm croit même apercevoir encore une pointe de gutturalité dans les *ll* de *bello*, comparé au français *belle*[5]).

En admettant que nos appréciations soient justes, l'importance des faits que nous venons d'examiner est minime pour la constitution phonétique des langues auxquelles ils appartiennent; il en est autrement de la résolution de l' *l* en *u* dans le français. Laissant de côté le provençal, nous allons nous borner à étudier le phénomène de la vocalisation dans la langue du nord de la France.

En 1825, Metelko, sans faire intervenir l' *ł* polonais, il est vrai, compara la vocalisation de l' *l* dans le vieux-français aux faits analogues dans le slovène. Après avoir

---

[1]) Seelmann, Ausspr. d. Lat., p. 327.
[2]) Diez, Gram. p. 192 et 186, note de la trad. franç. [3]) Ausspr., II, 486, note.
[4]) Diez, p. 192 et 76 de la trad. franç., cf. Schuchardt, II, 493, 186 et 162.
[5]) Engl. Philol. I, 40.

exposé[1]) le changement de l' *l* en *v* (*u*) devant une consonne, l'auteur continue: „Dans le français on trouve quelque chose de semblable, à savoir là où *al* et *ol* des mots empruntés aux langues étrangères se sont changés en *au, ou* (= *u* slave): *Aubin* de Albinus, *Saumaise* de Salmasius, *Thibaud* de Theobald; *mou* de mollis, *cou* de *col* (lat. collum)." Malgré tout ce que cette remarque a de gauche et d'inexact, elle fut le point de départ de comparaisons qu'il n'est plus permis de passer sous silence.

Peu de temps après, Lepsius[2]) émit l'idée que, dans le français *sauter*, l' *l* tomba après avoir changé l' *a* en *au, o*, de sorte qu'il n'y aurait pas transformation d' *l* en *u*, conformément à la théorie de l'auteur que les consonnes ne sauraient jamais devenir des voyelles, étant au contraire d'origine vocalique.

Indépendamment de Metelko, K. M. Rapp[3]) fut frappé des rapports qu'il y a entre la vocalisation en français et dans les langues slaves du midi, et ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est qu'il reconnut la part qu'y a l' *ł*, bien qu'apparamment il n'eût aucune idée du mécanisme ni du son de cette articulation même. Il alla du reste infiniment plus loin que Metelko en appliquant ce qu'à juste titre il appelait sa découverte, à expliquer les faits analogues non seulement du français mais encore des dialectes allemands. C'est Rapp qui a dit: „le français peut bien être appelé unique dans ce sens qu'il réunit ces deux abnormités de l' *l* (*ł* et *l* mouillée) . . . . au moins les conséquences en continuent-elles leur rôle dans son organisme jusqu'à ce jour".

Tout en contestant l'opinion de Lepsius qu'une consonne ne peut jamais se changer en une voyelle, Schleicher[4]) dit comme lui que dans les langues romanes la transformation de l' *l* en *u* n'est qu'apparente.

M. de Miklosich, dans la première édition de sa grammaire comparée des langues slaves (1852), revient sur la remarque de Metelko en appelant en outre l'attention sur la vocalisation de l' *l* dans le moyen-néerlandais; nous savons déjà que c'est exprès pour dire qu'il n'y saurait être question d' *ł*.

L'idée du changement de l' *l* en *u* fut attaquée par M. Chevallet[5]). Ne semblant seulement pas se douter de ce qu'il y a plusieurs espèces différentes d' *l*, à timbres, pour ainsi dire, opposés, l'auteur parle de l' *l* génériquement, comme si en réalité il pouvait jamais s'agir d'autre chose que, selon le cas, de telle espèce particulière et déterminée d' *l*. D'après M. Chevallet, qui en cela se trouverait d'accord avec Lepsius, l' *l* dans *malva* p. ex. „assourdit" l' *a* pour disparaître ensuite. Dans l' *a* pur de mots comme *salpêtre*,

---

[1]) Lehrgebäude der slovenischen Sprache. Laibach, 1825. 8°. p. 5 et suiv.

[2]) Paläographie als Mittel für die Sprachforschung. Berlin, 1834. 8°. p. 43, note.

[3]) Versuch einer Physiologie der Sprache. Stuttgart und Tübingen, 1836. 8°. p. 79 et suiv.

[4]) Zur vergleichenden Sprachengeschichte. Bonn, 1848. 8°. p. 37, note.

[5]) Origine et formation de la langue française. Paris, 1857. 3 vol. in 8°. II, p. 164.

calcul, à *l* persistante, il trouve ensuite une confirmation indirecte de sa théorie, méconnaissant ainsi complètement que ce sont là des mots étrangers ou d'origine savante (c. *cauculus!*). Inutile de dire que si, dans ces mots, l' *l* n'a pas assourdi l' *a*, c'est qu'ils ne sont entrés dans la langue qu'à une époque où, la résolution accomplie, l' *ł* était éteint et oublié.

La part de l' *ł* est faite très large dans une étude de phonétique historique de M. H. Ebel[1]). Ayant parlé de cette lettre en polonais et en serbe, l'auteur dit qu'après les langues slaves, l'influence de l' *ł* n'a été nulle part plus évidente qu'en français. Puis, continuant sa revue, il suit l' *ł* dans les langues germaniques, dans le crétois, l'ombrien et le latin. Pour M. Ebel *halt* a passé par *hault* pour arriver à *haut*, un demi-*u* se glissant volontiers, d'après lui, devant l' *ł* polonais.

M. de Miklosich, à propos de la vocalisation de l' *l* en *u* dans les langues slaves du midi, avait cité Grimm, qui à son tour s'occupe de la transformation de l' *l* en *i* et en *u*[2]). Après avoir parlé de l'italien et de l'espagnol, il mentionne la prothèse de l' *l* dans le serbe et cherche à expliquer phonétiquement l' *l* de *lierre*, où l'on voit aujourd'hui l'article incorporé. Grimm ne parle du caractère particulier de l' *ł* slave ni à propos du serbe ni ici. M. Schuchardt[3]) au contraire, invoque l' *ł* „écrasé" des Polonais pour expliquer le changement de l' *l* en *u*, mais en donnant la succession: *chald, chauld, chaud, chôd.* C'est donc Chevallet qui a raison! „D'autres, désignant les formes *hault, chault* etc. simplement comme fautives, ne font que suivre en cela les anciens grammairiens, qui, au lieu d'évolutions phonétiques, ne connaissent que des lettres mises les unes à la place des autres!" Certes, sons et lettres sont deux; ce horion cependant était-il mérité? Si M. Burguy, (c'est lui qui est visé) ne se préoccupait pas autrement de la phonétique, nous n'avons qu'à répéter d'autre part qu'il nous semble au moins douteux si les notations intermédiaires demandées par M. Schuchardt sont vraiment ce qu'il faut pour expliquer le changement de l' *l* en *u*. L'intervention de l' *ł* admise, y a-t-il rien qui force d'introduire un *u*? La seule position d'une *l* devant une consonne ou à la fin la désignait suffisamment comme *ł* et le timbre n'en avait pas besoin d'être indiqué en outre par l'avertissement d'un *u* mis devant. Quoi qu'il en soit, c'est depuis M. Schuchardt que, en Allemagne du moins, l' *ł* figure de plus en plus fréquemment dans les explications données du phénomène de la vocalisation de l' *l* en *u*.

Malgré l'arrêt lancé par M. Chevallet et la condamnation formelle prononcée par M. Schuchardt, M. Burguy, dans la seconde édition de sa grammaire[4]), maintint son dire. Pour lui, point d'assimilation, de l' *a* p. ex., à l' *l* et puis chute de celle-ci, mais

[1]) Zeitschr. f. vgl. Sprf. XIII (1864), p. 289 et suiv.

[2]) Geschichte der deutschen Sprache, 3. Aufl. Leipzig, 1868. 2 vol. in 8°. I, p. 224.

[3]) Vocal. d. Vulglat. II, 493.

[4]) Grammaire de la langue d'oïl, 2e éd. Berlin, 1869. 3 vol. in 8°. I, p. 29.

bien décidément changement de l' *l* en *u* dans des mots comme *faut* de *fallit; soleus* (*solaus, solous*); *aueun*; *ceu* de ecce *illud* etc. Les vraies formes françaises de ces mots étaient *falt, soleilz*[1]) (*solals, sololz*). *alcun, cel.* L' *l* se changeant en *u*, elles devinrent *faut* etc. Plus tard, l' *l* y étant réintroduite malgré l' *u* qui la représentait, on eut les graphies vicieuses *fault, soleulz, aulcun, ceul,* formes de la décadence et qui ne signifient nullement quelque prononciation différente. Jusque-là, rien de mieux. Mais, au lieu de nous faire voir la nature du changement de l' *l* en *u*, M. Burguy trouve que „rien n'est plus naturel que le *fléchissement* de l' *l* en *u*“[2]). C'est là le tort que nous trouverions à M. Burguy.

D'après M. Joh. Schmidt[3]), parlant d'une manière incidente de la vocalisation dans le français, le son vocalique inhérent à l' *l* dégage devant une consonne un *u*, dans lequel périt, soit la voyelle précédente, soit l' *l*. C'est d'une *l* indéterminée, abstraite, que l'auteur parle, tandis que, nous y revenons toujours, la nature ne connaît que des *l* dentales, palatales, vélaires etc. D'accord avec sa théorie, M. Schmidt cite les formes *hault, vault* de préférence à *haut* et *vaut*. Nous aurons à rendre compte, dans la dernière partie de notre travail, de l'explication phonétique donnée par M. Schmidt du phénomène de la vocalisation en *u*.

M.M. Darmesteter et Hatzfeld, dans leur lumineux exposé des changements de la langue[4]), ne mentionnent pas non plus l' *l*: „Du douzième au treizième siècle, la prononciation de *l* après une voyelle et devant une consonne passa à *u*“.

La vocalisation a été, la même année, l'objet d'une étude spéciale de la part de M. O. Ulbrich[5]). C'est celle de l' *l* qui nous regarde ici. L'auteur part de l' *l* finale anglaise, qu'il trouve nettement distincte de l' *l* ordinaire du français. Très répandue dans certaines contrées du nord de l'Allemagne, et surtout le long des côtes, cette *l* particulière aurait, de là, gagné la France et l'Angleterre. Nous avons vu que cette *l*, pour laquelle M. Ulbrich admet entre autres, la désignation de gutturale, est de la famille de l' *ł* polonais. D'après l'auteur, l' *a* de *beal* (*beał*) serait une voyelle de transition expliquant aussi la terminaison *al* pour *el* des adjectifs, dans laquelle il ne faudrait pas vouloir voir simplement la preuve d'une origine savante. De tout temps la vocalisation devait être plus fréquente dans la langue parlée que dans l'écriture. Paraissant dans celle-ci dans la dernière moitié du douzième siècle, elle serait donc beaucoup plus ancienne dans la prononciation. Elle disparut aussi de la langue parlée au quinzième et au

---

[1]) Il nous faudra revenir plus bas à cette forme en particulier pour rendre compte du *z (ts)* ainsi que de la disparition fréquente de l' *i*.

[2]) II, 48, d'ordinaire l'auteur parle d'„aplatissement“!

[3]) Zur Geschichte des Indogermanischen Vocalismus I. Weimar 1871. 8°. p. 21.

[4]) Le seizième Siècle en France. Paris, 1878, in 12.

[5]) Über die vocalisierten Consonanten des Altfr. Ztschr. f. rom. Philol. II (1878).

seizième siècle; la prononciation *moutitude, scouture* pour *multitude, sculpture*, prescrite par Palsgrave, en serait encore un reste. Ce fait ne manque pas d'intérêt et se trouve confirmé par les phonéticiens français du seizième siècle. Sans que l' *ł* polonais soit nommé dans le travail de M. Ulbrich, le rôle qu'a joué ce son dans la constitution phonétique du français moderne s'y trouve perfaitement tracé.

Diez traite avec le détail qu'on sait, la vocalisation dans le français, en rappelant les faits analogues dans les autres langues romanes, dans le crétois, le néerlandais, le serbe et le slovène moderne, mais toujours sans faire entrer en ligne de compte l' *ł* vélaire, et puis il ajoute dans une note: . . . . „*l* (même à l'état pur) contient un accessoire analogue à *u*, comme dans *vinclum* pour *vinculum*. En français cet élément vocalique a tellement pris le dessus sur la consonne primitive, que le son tout entier s'est réduit à *u*“ [1]). Ce qui ne ressort pas de cette remarque, c'est le mécanisme phonétique de la transition de l' *l* à *u*; ce n'est que le problème autrement formulé.

D'après les idées émises et les observations faites par M. Storm sur la nature de l' *ł*, nous devons bien nous attendre à rencontrer ce phonéticien au premier rang de ceux qui tiennent que le changement de l' *l* en *u* en français est dû à une action vélaire. En effet, M. Storm trouve dans l' *o* pour *au* de *al* un indice certain que l' *l* a passé par *ł* dans le français comme dans les dialectes du midi de l'Italie etc.[2])

L'ouvrage de M. Storm est de 1881; l'année d'après vit de nouveau un travail spécial sur la vocalisation[3]). En provençal, l' *l* simple (*l fort* des Leys d'amor) ne produit point de *t* devant l' *s* de la flexion, la dentale transitoire y apparaissant au contraire après l' *l* mouillée et *ll* (*l suau*). D'autre part, c'est cet *l fort* qui se vocalise devant une consonne, tandis que l' *l suau* (*ll* latines) garde sa prononciation, celle de l' *l* française actuelle dans *querelle, bel, cheval* etc. C'est l' *ł*, que les Leys d'amor trouvaient plus *fort* que l' *l* ordinaire, tout comme les Slaves l'appelèrent *dure*, par opposition à l' *l* mouillée, leur *l molle*.

Or, s'appuyant sur ce fait que les Leys d'amor appellent *suau* ou *petit* l' *r* simple, et *fort* l' *r* quand elle répond à *rr* latines, M. Gröber, intervertissant, dans le passage des Leys d'amor qui traite de l' l, les termes *fortmen* et *suau*, arrive à la conclusion que le changement de l' *l* en *u* devant une consonne est un effet de faiblesse. „La cause de la non-apparition du *t* entre l' *l suau* (lisez: *fort*) et l' *s* se trouve dans l'interception lâche que comportent la douceur et le peu de durée de cette espèce d' *l*, de sorte que l'oreille ne saisit plus le bruit dental occasionné par la cessation de l'interruption, surtout pour ce qui est de l' *l* dorsale. C'est du reste la faiblesse d'articulation de cette espèce

---

[1]) I, 192, note 1 de la trad. franç.

[2]) Engl. Philol. I, p. 39.

[3]) Gröber,

d' *l* qui fait comprendre que l' *l* simple provençale (*l* latine) et l' *l* française (*l* ou *ll* latines) se changent en *u* devant des consonnes." L'auteur dit *dorsale*. Est-ce pour éviter l'objection qu'appellerait le mot *palatale?* C'est qu'en tant que *palatale*, l' *l* mouillée, quelque faiblement qu'on l'articule, ne saurait jamais passer qu'en *i*, la voyelle palatale. Le terme *dorsale* ne suffit du reste pas pour échapper à cette objection, comme ce n'est toujours qu'au palais que s'applique le dos de la langue pour articuler une *l* mouillée. Pour que, par affaiblissement ou non, un *u* puisse naître, ne faut-il pas nécessairement que l'on s'adresse à l'aire d'articulation de l' *u*? Or ce n'est pas celle de l' *i* et de l' *l* mouillée. Ainsi, dans les langues slaves c'est *ł* qui devient *u*, et dans les dialectes allemands où l'évolution n'est pas encore achevée, l' *l* qu'on saisit au passage, c'est justement un *ł* en train de s'exagérer et non pas une *l* dentale ou palatale sur le point de s'évanouir; c'est l' *l* appelée *fort* dans les Leys d'amor. Quant au *t* transitoire, s'il n'apparaît pas après l' *l fort*, c'est que l' *ł* se vocalisait. Mais encore, articulé comme vraie consonne, l' *l fort* ne devait-il pas, en sa qualité de vélaire, donner naissance à une consonne transitoire tout autre qu'une dentale?

D'une manière incidente mais non moins nette pour cela M. Seelmann[1]) pose l' *ł* comme intermédiaire entre *l* et *u*, n'hésitant pas à interpréter par *saťma* le *salma* du texte traditionnel.

Nous avons déjà vu que M. Brugmann[2]) n'est pas moins décidé, citant le français *haut*, le polabe *vǎuk*, le slovène *volk*, le néerlandais *woud*, l'aleman *fergaušere* à propos du λ dans ἀλκή, qui „en crétois se prononçait *ł* (*lŭ* russe), et comme tel se changea en *u*."

Dans son Précis de la Phonétique et des Formes Grammaticales de l'ancien français, M. Ad. Horning[3]), en dehors de remarques intéressantes d'un ordre différent, se borne à constater le simple fait de la vocalisation: „Lorsque *l* simple est suivie d'une consonne, elle se transforme en la voyelle *u* qui se combine avec la voyelle précédente."

Dans une question comme la nôtre jamais les débats ne sauraient être clos. Sans parler des omissions forcées ou inconscientes dont il faudrait rendre compte au fur et à mesure qu'on les découvre ou qu'on en a les moyens, ne fût-ce qu'à titre d'inventaire, de nouveaux travaux se présentent continuellement, l'effet devenant cause, et chaque nouvelle contribution en sollicitant d'autres. C'est ainsi que nous avons à mentionner ici un travail postérieur à l'article de M. Gröber et le contredisant en partie. M. Brekke[4]) regarde comme établi 1° que le *z* dans le type *conseilz* a la valeur de *ts*, 2° que dans *conseilz, besoignz* l' *l* et l' *n* sont mouillées. En passant, il faut dire que, autrement cor-

[1]) Ausspr. d. Latein, p. 327.

[2]) Grundriss I, p. 217 et 225.

[3]) Karl Bartsch, La Langue et la Littérature françaises dépnis le IXe siècle jusqu'au XIVe siècle Paris 1887. gr. in 8°, p. 37 de la grammaire.

[4]) Étude sur la flexion dans le Voyage de S. Brandan. Paris, 1885. in 8°. p. 32 et suiv.

recte. l'impression de cet opuscule offre le désavantage de marquer l' *l* mouillée par le signe *ł*, réservé depuis longtemps à l' *l* vélaire. Cet inconvénient nous semble avoir été occasionné par le signe *l̃* employé par M. Gröber pour marquer l' *l* mouillée et que le compositeur aura pris pour *ℓ*, caractère écrit pour *l* dure en polonais, l' *ł* de l'impression. L'auteur n'apporte d'ailleurs rien qui puisse étayer la théorie du mouillement dans *conscilz*. Quant à la vocalisation il dit: „Il faut poser en principe qu'un *l* mouillé ne se vocalise jamais en *u*", ce que nous disons bien aussi; mais, ajoutant quil faut passer par *l*, l'auteur ne fait que remplacer une erreur par une autre tout aussi grave, et dont sa théorie se ressent. L' *u* (*ou* français) est une voyelle élevée quant à la position de l'arrière-langue. M. Brekke cependant veut qu'en vue du changement de l' *l*[1]) en *u*, la langue soit baissée de manière à ce que l'espace compris entre elle et le palais fasse un cône, à la base large, ayant le sommet à l'endroit où la langue touche aux gencives[2]). C'est écarter la langue à dessein de la position qu'il faudrait qu'elle prît pour acheminer la transition graduelle de l' *l* (nous savons qu'il faut dire *ł*) à l' *u*. Il est inutile de dire, ce que faisait présumer ce seul fait de l'emploi fautif du signe *ł* pour l' *l* mouillée, que M. Brekke ne mentionne point l' *l* dure des Polonais, chose étonnante de la part d'un compatriote de M. Storm, M. Brekke étant Norvégien, si nous ne nous trompons. Ajoutous que depuis, en rendant compte de l'Étude de M. Brekke, M. Gröber[3]), loin de défendre le changement de l' *l* mouillée en *u*, a dit lui-même que l' *l* qui devient *u* est généralement regardée comme gutturale, la partie postérieure de la langue s'élevant pour l'articuler. C'est donc *travalz* sans mouillement qu'il faut supposer entre la forme mouillée et *travaŧs*, l' *l* dentale pouvant être gutturalisée, mais jamais l' *l* mouillée.

Nous avons peu de chose à ajouter à ce que nous avons dit en appréciant les opiuions de nos devanciers. Pour nous, l' *l* en devenant *u* est *ł*, en français comme ailleurs. L' *u* qui le remplaça avait le son de l' *ou* dans *nous, vous*, de sorte que *au, eu, ou* sonnaient *á-ou, é-ou, ó-ou*, dans la transcription moderne, les assonances avec *a, e, o* prouvant que c'étaient de véritables diphtongues[4]). Dans le groupe *ou*, c'est l' *u* qui l'a emporté, soit par suite d'un déplacement de l'accent dans la diphtongue primitive: *óu, oú, u*, soit par la succession *óu, úu, u*. Si, comme le veut Diez, le changement de *ou* diphtongue en *ou* voyelle coïncide avec celui de l' *u* roman en *ü* français, il remonte fort loin. En tout cas, il est bien antérieur à la simplification de *au, eu* en *ô, ö*. Quant à la valeur de l' *u* dans les anciennes diphtongues *au, eu, ou* lorsque cet *u* était le résultat de la résolution de l' *l*, nous avons le témoignage direct de l'*Orthographia gallica*[5]),

[1]) L'auteur parle de l' *l* dentale; nous avons dit et répétons que l' *u* ne saurait naître que de l' *ł* vélaire.
[2]) p. 39.
[3]) Ztschr. f. rom. Philol IX (1885), p. 159.
[4]) Diez, Gram. I, 396, 405—410 de la trad. franç.
[5]) T. VIII de la Altfr. Bibl., p. 10.

VII (T. 11): prime aut medie sillabe habentes *l* post *a* vel *e* vel *o* sillabatam, dum tamen alia consonans post *l* sequitur immediate, ipsa *l* debet quasi *u* pronunciari, verbi gracia *altrement, malveis, tresmaltalent,* en supposant que vers le commencement du quatorzième siècle, l' *u* anglo-normand avait encore le son de l' *u* romau (c. *iceo* pour *iceu*). Les rimes prouvent[1]) que, dans la prononciation, le changement de l' *l* en *u* était un fait accompli dès la première moitié du douzième siècle. L'écriture, comme on peut s'y attendre, ne suivit que peu à peu et avec beaucoup d'inégalités selon les lieux. Ce dont il y a sujet de s'étonner, c'est que, l' *u* roman se trouvant, depuis dès siècles, perverti en *ü* français lorsqu'on commença à noter graphiquement la transformation de l' *l* en *u*, l'on choisit cette lettre *u* pour marquer un son qu'elle n'exprimait plus. Le latin ne pouvait suggérer ce choix, attendu que, dès le dixième siècle au moins, on prononçait en France l' *u* latin comme l' *ü* français. Un vrai *u* se trouvait dans l'italien, le provençal, le dialect normand. Ce dernier aurait-il déterminé l'orthographe *au* pour *al?* C'est en Normandie que se maintint la prononciation *aou* (*ao*) pour *au,* tandis qu'à Paris, l' *ô* fermé et long était devenu la règle au seizième siècle. De nos jours même, les Haguais, ne connaissant la prononciation *ô* pour *au* que dans quelques mots nouveaux importés du français, prononcent toujours en diphtongue: *aou.* Il y a cependant un fait sur lequel il faudrait insister. C'est que l' *ł* vocalisé en *u* se trouvait toujours à la suite d'une voyelle et surtout après *a, e, u,* et les combinaisons *au, eu, ou* étaient encore de véritables diphtongues. Sans se préoccuper de la valeur de l' *u* isolé, on put donc, ce nous semble, n'envisager que les diphtongues qui existaient déjà, en leur assimilant, et exprimant de même, celles qui naissaient par la résolution de l' *ł* après *a, e, o;* après *i* et *u* on n'avait qu'à procéder par analogie.

Lorsque, au seizième siècle, eut lieu la réaction phonétique contre les pseudo-étymologistes de la Renaissance, l'ancienne prononciation diphtonguée de *au* comme *aou* n'avait pas encore succombé dans toutes les parties de la France. Non seulement la Normandie résistait à la prononciation simplifiée, nous rencontrons la diphtongue aussi à Lyon, où elle trouvait un appui dans le voisinage du provençal. Le Lyonnais Meigret (1548), champion à outrance de la réforme phonétique, voulut sauver l'ancienne prononciation. Le gronpe *au* dut lui paraître inadmissible, puisque la seconde lettre, prise isolément, se prononçait somme *ü* français, son absolument étranger à la diphtongue *aou.* Meigret, pour remplacer l' *u* devenu impossible, choisit l' *o*, et cela d'autant plus volontiers que, d'après la prononciation de sa province, l' *o* dans beaucoup de mots avait le son d' *ou* voyelle. Il écrivit donc *ao, aotres, aosi, faotc,* il *faot,* rappelant ainsi d'une manière curieuse l'ancien parallèle de ταστα, αὐτους. Ce qu'il y a de curieux aussi, c'est que ce même expédient de *o* pour *u* avait été employé dès le principe dans *iceo* etc., à côté de

[1]) ib. 50, VII.

iceu[1]). Les manifestations, dans le français, des affinités entre l' *u* et l' *o* sont nombreuses; parmi celles que la langue a consacrées il convient de rappeler ici la transformation en *ou* qu'a subie l' *o* de la diphtongue *oi*, au moins dans la prononciation, *oi* étant aujourd'hui *oua*.

L'*a* de *beau* avait été expliqué par Diez par la diphtongaison ordinaire de l' *ĕ* en *ie*, ainsi: *biel, bial, biau, béau, beau*. Abstraction faite de tout le reste, nous trouvons plus naturelle l'explication donnée par M. Ulbrich, qui ne voit dans cet *a* qu'une simple voyelle transitoire pour passer de l' *e* à l' *l* gutturale, ou, comme nous dirions, l' *ł*. Cette explication ne nous paraît pas écartée par la remarque de M. Gröber[2]) que la voyelle précédant l' *l* devant une consonne étant longue en latin, il est probable qu'elle fut allongée devant *l* dans les mêmes conditions en français. D'abord, ce qui décide du sort de la voyelle, ce n'est pas la position suivante, mais la qualité de la voyelle même; et puis, le besoin d'allonger la voyelle n'expliquerait pas le choix de l' *a* en particulier pour marquer cet allongement. L'insertion de cet *a* dans *beltet* (*beltet*) ne devait du reste pas indiquer une prononciation différente, à en juger par la fluctuation entre *bealtet* et *beltet;* en même temps, la rencontre dans le Psautier d'Oxford de *oisels* à côté de *juvenceals* nous semblerait rendre probable que l'accent était encore sur l' *e*.

Le mécanisme de la formation du *z* pour l' *s* de la flexion a été expliqué par M. Gröber[3]) et avant lui par M. Schuchardt[4]), d'accord avec les enseignements de la phonétique (c. Merkel). Nous ne voudrions, en passant, dire qu'un mot à ce sujet, en tant que nous y croirions concerné l' *ł*. Nous sommes de l'avis de ceux qui tiennent que dans *soleilz*[5]) l' *l* n'est pas mouillée. Mais le mot ne pouvait pas avoir *ł* non plus, le *z* (*ts*) supposant phonétiquement une *l* dentale. Si le *z* se développe après une *l* autrement mouillée, c'est que, dans ce cas particulier, elle s'est changée d'abord en *l* ordinaire. Si, au contraire, le *z* ne paraît pas après une *l*, c'est que celle-ci, dans la prononciation, était *ł*. L'usage quant au *z* après *n* semble justifier cette manière de voir. Au fait, il n'y avait à la fin que l' *n* mouillée et l' *n* nasale. Cette dernière, devant l' *s* de la flexion, excluait le *z*; l' *n* mouillée, au contraire, se changeant en *n* dentale, faisait naître le *z*. On peut donc voir dans le *z*, après *l* comme après *n*, la preuve de ce que, dans ce cas particulier, ces finales étaient prises dans leur valeur primitive de dentales vraies, ce qui, pour l'une comme pour l'autre, ne pouvait arriver qu'accidentellement, par suite de la perte de leur mouillement, l' *l* finale étant autrement ou mouillée ou *ł*, l' *n*

---

[1]) c. *o* pour *ł* dans le serbe, ainsi que *o* pour *ου* en grec, Dietrich, Zeitschr. f. vgl. Sprf. XIV, p. 48 et suiv.

[2]) Ztschr. f. rom. Phil. VI, p. 489.

[3]) Ztschr. f. rom. Phil. VI (1882), p. 487, 488.

[4]) Romania III, 285, 286.

[5]) v. Horning, Rom. Stud. IV, 627.

ou mouillée ou nasale. Les mots comme *anz* (*nn*) et *jurz* (*rn*), où M. Brekke[1]) voit un changement de *n* en *t*, confirment ce que nous venons de dire: dans les uns comme dans les autres, l' *n* n'était ni nasale ni mouillée, mais une vraie dentale, sollicitant le *t* de transition.

Une dernière question doit nous occuper avant de passer de l' *t* dans le français à l'étude physiologique de l' *t* en général, c'est l'apparition de l' *x* dans les conditions que l'on sait. C'est vers le commencement du quatorzième siècle que les manuscrits offrent souvent *x* pour *ux* à la fin des mots. M. Stürzinger[2]) attribue à Rapp l'explication qui ne voit dans cet *x* qu'une confusion graphique avec 9, abreviation pour *us*, en ajoutant que cette explication ne saurait certes satisfaire personne. Nous n'avons pu constater si Rapp est en effet l'auteur de cette hypothèse; ce qu'il y a de certain, c'est que celle qu'il avance sur cette question dans sa Physiologie du langage[3]) ne vaut pas mieux, il s'en faut. Voici en peu de mots cette idée, bien vague et bien peu nette dans le texte. En écrivant *ux* ou *vx* en caractères gothiques: **ux**, on mettait, pour ainsi dire, la même lettre deux fois, l' *x* ressemblant beaucoup au *v*, à part la petite queue en bas. Au lieu de répéter le même signe, on mit donc l' *x* comme une espèce de *v* barré, ou, en d'autres termes, comme un caractère réunissant le *v* et l' *x*. Quant à la chose principale, le choix de *x* pour *s*, Rapp dit seulement: „*x* (qui est égal à *s*)."

D'après M.M. Darmsteter et Hatzfeld[4]), *us* fut successivement remplacé par les signes *9*, *8*, et *x*, *chevaus* devenant ainsi *chevax*. „Au quatorzième siècle, le signe abréviatif *x* se confondit avec la lettre *x* (= *cs* ou *gs*[5]), et dans l' *x* de *chevax* ou vit une notation spéciale[6]) remplaçant non plus *us*, mais *s*. Or, comme on entendait un *u* (*ou*) dans la prononciation, on fit reparaître l' u: *chevaux*, et à la Renaissance ⋯..:: on écrivit *chevaulx* (= *chevauuus*)."

M. Stürzinger[7]) propose une autre explication. Laissant à l' *x* sa valeur phonétique, il rappelle la prononciation de l'Engadine (Bergün et Oberhalbstein), qui d' *ou* devant *s* fait *ok*. *Nous*, *vous* deviennent ainsi *noes*, *voes*. D'après ce principe, nous aurions de même en français *Diex* pour *Dieus*, *fix* pour *fius*, *castiax* pour *castiaus*.

L'idée de M. Stürzinger se rencontre en un point avec celle que nous nous étions formée de cette orthographe. Non que nous prétendions soutenir l'identité du phénomène français avec le détail mentionné de la prononciation ladine, mais nous voyons

---

[1]) Flexion, p. 37.
[2]) Orth. gall., p. 48 (CO 15).
[3]) p. 86.
[4]) Le seizième Siècle en France, p. 224, 225.
[5]) Il fallait *gz*.
[6]) Pourquoi cela? c'est le point faible de la théorie.
[7]) Orth. gall. 48, (CO 15)

également *ks* dans l' *x* en question. En admettant que l' *u* de *chevaus* n'était que l'équivalent de l' *ł* de *chevaŀs*, il n'y aura rien d'étonnant à ce que l' *x* paraisse après l' *u*, du moment qu'il surgit après l' *ł*. C'est ce dernier fait que nous nous proposons d'expliquer ici. Nous avons dit à plusieurs reprises qu'à notre avis, une *l* dentale, ou encore mouillée, ne pouvait se résoudre en *u*, cette voyelle n'étant pas palatale, et que l' *u* ne saurait provenir que de quelque articulation „gutturale", ou, pour mieux dire, vélaire. Les langues slaves nous avaient fourni foison d'exemples indubitables de cette résolution de l' *ł* vélaire en *u* (*ou*); le latin populaire *sauma* nous a fait voir celle du *g*, autre vélaire. En effet, l' *ł* est de la famille des *gh*, *g*, *kh*, *k*, et s'articule au même endroit qu'eux. Quoi de plus naturel dès lors que de voir l' *ł* entraîner un *k* comme bruit involontaire et dans l'origine certainement inconscient. En achevant un *ł* pour prononcer une *s* après, l'arrière-langue, anticipant, au moment de se séparer du voile, la fermeté demandée à la pointe par l' *s* qu'elle va articuler, fait entendre un *k* avant que l' *s* n'ait le temps de se produire: *łks* = *lx* d'après l'orthographe traditionnelle. Le *k* est le son de transition entre l' *ł* vélaire énergiquement articulé et l' *s* soufflée. Tout en ce fixant plus ou moins par l'usage, cet *x* n'empêcha en rien l'évolution de l' *ł* de suivre son cours, et nous voyons paraître *ux*. Ne devant sa naissance qu'à l' *ł*, et l'impliquant en quelque sorte, cet *x* finit ensuite par figurer tout seul, l' *ł* et son équivalent l' *u* ne se trouvant plus représentés qu'implicitement par *x*, comme *aux* par *ax* etc. Voilà notre théorie. Phonétiquement parlant, elle ne suppose pas plus que les faits signalés par M.M. Lücking, Schuchardt, Gröber: l'allemand *Halz* et *Ganz* pour *Hals Gans*, et les transitoires classiques de *nombre*-μεσημβρία, tendre et ἄνδρα, *sumptus*, *dempsi*. Il nous reste à rendre compte de l' *ł* en général.

4.

Le plus ancien phonéticien que nous ayons pu consulter sur la nature de l' *ł*, c'est Wolfgang von Kempelen[1]), qui distingue trois espèces d' *l*: l' *l* ordinaire; l' *l* grave des Polonais, ou *l* barrée: *ł*; et l' *l* mouillée. D'après cet auteur, l' *ł* polonais, ou, comme il l'appelle aussi, turc, se distingue de l' *l* ordinaire uniquement par la position de la pointe de la langue, qui, au lieu de se mettre contre les dents, se recourbe un peu en dedans, en s'appliquant contre le milieu du palais. Dans le temps, un Polonais lettré nous disait la même chose, mais il ne nous semblait pas que sa prononciation répondît à cette description. D'autre part, le même Polonais comparait l' *ł* au *w* des Anglais, ce qui nous paraissait plus juste. Mais en face de l'indication donnée par un observateur aussi pénétrant que l'était von Kempelen sans aucun doute, il y aurait à nous méfier de nos observations à nous. Pourtant il est positif que l' *ł* polonais, de nos jours, est

[1]) Mechanismus der menschlichen Sprache . . . Wien, 1791. p. 293 et suiv.

formé la plupart du temps sans élever la pointe de la langue[1]). Y a-t-il donc eu changement, depuis le temps de Kempelen, dans la manière d'articuler l' *ł*? Le fait ne serait pas sans précédent et rentrerait dans la catégorie de ces simplifications si fréquentes en phonétique historique. Il se pourrait parfaitement qu'autrefois la pointe de la langue fût appuyée contre le haut du palais en prononçant *ł*. Mais ce qui fait que la question n'en saurait rester là, c'est qu'il ne suffit pas d'appuyer la langue contre le palais pour avoir un *ł*; on peut tout en retournant la langue complètement, maintenir à l' *l* un timbre clair irréprochable. Ce n'est pas là l'essentiel, et c'est en quoi la description de Kempelen ne porte pas coup. Ce qui donne à l' *ł* le timbre de l' *u* (*ou*), c'est le mouvement ascendant de l'arrière-langue, qui est celui que demande cette voyelle.

Il paraîtrait que ce fut sur la foi de l'auteur de tant d'observations exactes que la plupart des successeurs de von Kempelen copièrent l'analyse qu'il avait donnée de l' *ł* polonais, les uns pour ne pas contredire, les autres faute de connaître cette articulation. Mais chez des grammairiens de profession on ne devait pas au moins s'attendre à cette dernière possibilité, et cependant quelles descriptions! Ou c'est la reproduction plus ou moins exacte de ce qu'avait dit von Kempelen, ou ce sont des indications au moins inutiles. Bindseil[2]), auquel renvoie M. de Miklosich, cite Bandtke[3]) et Schmidt[4]), deux grammairiens estimés de son temps. Le premier dit: „Tout Allemand peut le prononcer (l' *ł*) si, en produisant une *l* ordinaire, il heurte contre le palais ou les dents" . . . . L'autre est de l'avis de von Kempelen. Chladni[5]) veut que, pour l' *ł*, la pointe de la langue, recourbée davantage, attaque un peu plus en arrière: M. Lepsius[6]) n'y ajoute rien non plus: „l' *ł* polonais est une linguale dont le timbre sourd est produit uniquement en retirant la langue."

Cependant, deux nouvelles analyses de ce son, bien différentes, il est vrai, l'une de l'autre, parurent cette même année de 1836. L'une, de Rapp, reposant évidement sur une simple conjecture, n'ouvre point d'horizons nouveaux; l'autre, de Purkiňe, fit souche et devait, bien que tard, l'emporter sur toutes les autres. Mais la théorie de Rapp[7]) est trop extraordinaire pour ne pas nous y arrêter un moment. Il s'agit d'expliquer le changement de l' *l* en *u* voyelle („labiale!"). Voici ce qu'imagine l'auteur, apparemment pour gagner les labiales, étant donnée une dentale (*l*): „Tandis que l' *l* se forme en mettant la pointe de la langue contre les dents d'en haut, la langue s'avance maintenant

---

[1]) c. ci-après, et Sweet sur l' *ł* russe.
[2]) Physiologie der Stimm- und Sprachlaute. Hamburg, 1838. 8. p. 316.
[3]) Polnische Grammatik, 3e Aufl.
[4]) Prakt. Gram. d. russ. Spr. Leipzig, 1813. 8°.
[5]) Bindseil, p. 313.
[6]) Zwei sprachvergleichende Abhdl. Berlin, 1836. 8°. p. 10.
[7]) Physiol. der Sprache I, 79, 80.

devant les dents, et cela de deux manières, ou en ne dépassant les dents qu'un peu, ... ou bien en se jetant en avant jusqu'entre les lèvres (le voilà arrivé au port des labiales!) . . . . de sorte que le son „s'élargit" presque jusqu'en *w*." Rapp ne fut pas pris au mot (du moins le faut-il espérer) pour prononcer l' *ł* slave. A propos du polonais il répète cependant que „l' *l* barrée est une *l* pour la production de laquelle il faut que la langue soit avancée au delà des dents", et „l' *l* dure russe se prononce avec un son extrêmement „large" et qui est presque formé dans la région des lèvres." Après cela, qu'on apprenne encore les langues slaves! Après la théorie, voyons la pratique, c'est Purkiňe[1]). „Le dos de la langue touche le palais dans la position du *k* et du *g*", ce qui, comme l'a très bien remarqué M. Merkel, sort l' *ł* d'entre les dentales pour le ranger dans la classe des articulations de l'arrière-palais. Nous continuons notre revue. Bindseil[2]), dont l'ouvrage indique soigneusement la littérature du temps, n'ajoute rien de nouveau: „Comme actuellement je n'ai pas l'occasion d'examiner ce son en me le faisant prononcer par un national, je m'en tiens à la description donnée par Kempelen."

Dès 1848, Schleicher[3]) fit faire un pas en avant à l'intelligence de ce son par des observations personnelles: „On peut avec la racine de la langue exécuter dans la gorge ce qu'il faut pour produire une *l* ou une *r*; c'est ainsi que sont formés l' *ł* guttural des Polonais et l' *r* gutturale."

M. Merkel, qui ne s'appuyait que „sur une expérience pratique bien limitée" n'en avança pas moins pour cela des spéculations sur la nature de l' *ł*! Il s'abstint par contre d'en donner le mécanisme dans les planches qui accompagnent son ouvrage. Dans le tableau des sons, l' *l* soufflée (*ll* galloises) ne figure qu'au sanscrit; l' *ł* seulement au polonais, à l'exclusion de toute autre langue, voire même le russe! etc. etc.

„Ne demandant que la langue et une partie du palais et des alvéoles, l'articulation de l' *r* et de l' *l* laisse aux lèvres et au larynx leur liberté d'agir . . . . Comme pour les voyelles, le timbre du courant sonore dépend, dans le cas de l' *r* et de l' *l*, de la forme que prend l'embouchure, c'est-à-dire le canal depuis le larynx jusqu'aux lèvres. Or, ce canal peut prendre des formes bien diverses sans altérer aucunement la position relative de la langue et des dents supérieures demandée par l'articulation des liquides. Si, en produisant une *r* ou une *l*, on avance les lèvres en les arrondissant et en abaissant le larynx au-dessous de sa position moyenne, l' *r* et l' *l* prennent le timbre de l' *u*. Si, au contraire, en articulant une *r* ou une *l*, on écarte les coins de la bouche en élevant le larynx au-dessus de sa position moyenne, l' *r* et l' *l* prennent le timbre de l' *i*. Entre

[1]) Malheureusement nous n'avons pu avoir le travail même de Purkiňe (Badania w przedmiocie fizyologii mowy ludzkiéj), l'année 1836 du Kwartalnik naukowy ne se trouvant ni à la bibliothèque royale de Berlin, ni à celle de Breslau; nous devons ce que nous citons à l'ouvrage de M. Merkel (v. ci-après).

[2]) p. 315.

[3]) Zur vgl. Sprachengeschichte, p. 139.

les deux, il y a le timbre désigné par Lepsius comme l'*indistinct vowel-sound,* qui est le timbre normal de l' *r* et de l' *l*. Tout écart de cette position moyenne du larynx ou des lèvres donne à ces liquides une teinte qui les rapproche soit de l' *i*, soit de l' *u*. Mais, aussitôt survenue, cette teinte réagit sur celle de la voyelle précédente par assimilation, celle-ci, au point de vue physiologique, étant une tendance à ménager l'action musculaire. C'est ainsi que, devant les liquides plus que devant d'autres sons, la pureté de l' *a* primitif se trouve en péril."

Nous avons transcrit *in extenso* ces remarques de M. Joh. Schmidt[1]) afin d'y opposer le résultat de nos observations, qui, simples à faire, sont confirmées aussi par M. Trautmann[2]). C'est que pour articuler un *u*, le larynx ne descend point au-dessous de la position moyenne, tant que l'intonation ne change pas. L'arrière-langue devant monter pour articuler un *u*[3]), un léger mouvement ascendant du larynx ne serait même pas étonnant. Ce mouvement a lieu et est très prononcé dans le cas de l' *ł*. Que l'on essaye, en partant de l' *l* ordinaire, de prononcer un *ł* en appliquant le bout de l'index un peu au-dessus de ce qu'on appelle vulgairement la pomme d'Adam, et on sentira la partie touchée monter pour l' *ł* et redescendre pour l' *l*. En prononçant cette dernière, on peut, dans cette expérience, exercer une certaine pression contre le doigt surtout en l'appliquant un peu plus haut. Cette pression, provenant d'une espèce de gonflement, cesse aussitôt qu'on remplace l' *l* par l' *ł*, pour ce dernier la concentration ayant lieu plus haut dans l'arrière-bouche. On dirait d'un mouvement de bascule: pour appuyer l'action de la partie antérieure de la langue en prononçant une *l* dentale ou une *l* mouillée, l'arrière-langue descend, pressant ainsi indirectement sur le larynx, tandis qu'elle l'entraîne en montant pour l' *ł*, la partie antérieure, en conséquence, s'abaissant à son tour. Ce qui nous semble avoir entravé l'observation chez M. Schmidt, c'est la préoccupation causée par le terme *labiale* appliqué à la voyelle *u*. Selon nous, l'action des lèvres, concomitante à celle de la langue en prononçant *u*, n'est cependant toujours qu'accessoire. Tant que la langue, prononçant *l*, *lj*, ou *ł* (ou encore la correspondante vocalique des *ll* galloises), touche aux dents, aux gencives, au palais dur ou mou, ou ailleurs, la voix, divisée ou non, mais en tout cas modifiée par le frôlement de la langue, ne prend pas le son pur et franc d'une véritable voyelle, lors même qu'on pose les lèvres comme le demandent les différentes voyelles. C'est l'action de la langue appliquant la pointe, le dos ou la partie postérieure à tel endroit du palais ou du voile, qui, en première ligne, nuance le timbre de l' *l* en faisant de celle-ci (pour ne mentionner que les types principaux) une *l* dentale, ou bien une *l* mouillée, ou un *ł* vélaire; la voyelle „inhérente" à

---

[1]) Zur Geschichte des Indogermanischen Vocalismus II. Weimar, 1875. 8°. p. 210.

[2]) Die Sprachlaute. Leipzig, 1886. p. 61, § 154.

[3]) v. les excellentes analyses de M. Hobbing, Mundart von Greetsiel, p. 8 et suiv.

une *l* générique ne saurait être qu'une voyelle abstraite n'existant pas dans la nature. Tout ce qu'on peut dire dans ce sens, c'est que l' *l* palatale tient de l' *i*, comme l' *ł* de l' *u* (*ou* français), parce qu'ils sont produits à peu près aux mêmes endroits d'articulation que ces voyelles. Si donc le concours de la langue est avant tout nécessaire pour l'articulation de l' *u*, nous savons d'autre part que celui des lèvres n'y est pas absolument indispensable . . . . „Sans changer essentiellement, *ō*, *ŭ*, *ū* peuvent s'articuler aussi tout en ouvrant la bouche beaucoup plus et rien que par l'action de la langue; l' *o* peut même être formé la bouche grande ouverte[1])." Nous ne pouvons nous refuser le plaisir d'ajouter encore ce que nous trouvons après coup dans ce vieux mais gracieux von Kempelen[2]): „Il faut bien observer que cette ouverture plus ou moins grande de la bouche n'est pas absolument nécessaire pour produire la variété des voyelles. On peut distinctement prononcer toutes les voyelles par le seul changement de la position de la langue avec la même ouverture que la bouche forme pour l' *a*, mais elles ont un son gêné et rebutant."

Nous avons cité plus haut les jugements de plusieurs grammairiens sur l' *ł* slave. Sans avoir l'intention d'entrer à ce sujet dans de plus amples détails, les meilleures analyses ne pouvant jamais remplacer la vive voix, il faudrait cependant mentionner ici l'opinion d'un grammairien national polonais, d'autant plus qu'il condamne ceux que nous suivons. M. Małecki[3]) dit que l' *r* et l' *ł* appartiennent aux linguo-palatales, bien qu'aujourd'hui du moins, toutes les nations slaves du nord de l'Europe prononcent l' *r* gutturalement. „D'après le célèbre linguiste Schleicher (p. 156 de sa grammaire de l'ancien slovène), l' *ł* polonais même serait une articulation gutturale. Je serais curieux d'entendre un peu un *ł* pareil tiré du gosier! De pareilles erreurs sont à la vérité bien innocentes. Cependant cela nous donne la mesure de la justesse des indications d'un étranger sur les sons d'une autre langue; cela montre aussi quelle importance il faut ajouter à toutes ces interprétations („circumlocutions") anglo-franco-allemandes des lettres douteuses du sanscrit." Quant au terme de *gutturale*, personne certes n'y tiendra absolument, mais d'un autre côté il ne faudrait pas prendre au pied de la lettre les mots „du gosier" (*z* gardła). Ce qu'il y a de certain, c'est que l' *ł* s'articule dans la partie postérieure plutôt que dans le devant de la bouche. Aussi sommes-nous convaincu qu'au fond, Schleicher et M. Małecki demandent bien une seule et même prononciation pour l' *ł*. La difficulté est de s'entendre pour formuler une analyse pouvant contenter tout le monde. Au reste, il faudrait voir prononcer M. Małecki, qui, sans doute, n'articulera pas autrement que la plupart de ses compatriotes[4]).

---

[1]) Hobbing, p. 12; comparez aussi Sweet, Danish Pronunciation, p. 102.

[2]) Mécanisme de la Parole (éd. française) 195, note; voyez aussi dans les pages suivantes la réfutation de Denis d'Halicarnasse, auteur de tout le mal.

[3]) Gramatika historyczno-porównawcza języka polskiego, I. Lwów (Lemberg) 1879. p. 72, 73, et note 1.

[4]) cp. Leon Biskupski, Beiträge zur Slavischen Dialektologie. I. Die Sprache der Brodnitzer Kas-

La difficulté de juger des sons d'une langue n'est cependant pas toujours du côté des étrangers. Il faut connaître ces sons pour en juger, soit; mais on ne s'entend pas parler. L'étranger qui a eu de la peine à venir à bout de telle articulation, en conçoit souvent d'autant plus nettement le mécanisme, à la différence de l'indigène, qui, l'ayant acquise d'une manière inconsciente, n'arrive pas toujours à s'en rendre un compte exact, tout en articulant dans la perfection. „En général, dit M. Winteler[1]), ce qui est le plus propre à juger de l'effet purement acoustique d'une langue, ce n'est pas l'oreille de quelqu'un qui la parle, mais plutôt celle d'un auditeur à qui elle est entièrement étrangère." Niant la nature gutturale de l' *l* dure anglaise contre M. Storm et les Russes, M. Sweet[2]) a pu constater cependant à son tour combien aussi d'autres nationalités ont de peine à voir clair dans les particularités de leur prononciation. „M. Fansböll (de la bibliothèque de l'Université, à Copenhague) est le premier Danois, à ma connaissance, qui ait saisi, comme qualité et quantité, la différence entre l' *o* ouvert long et l' *o* ouvert bref. Il est étrange qu'une différence aussi frappante n'ait pas été remarquée, puisque, en fait de qualité, elle est même plus grande que celle entre les voyelles de *nought* et *not* en anglais. Cette distinction m'était parfaitement familière pour avoir, auparavant, étudié le norvégien, où elle est également ignorée du grammairien national Aalsen." Gardons-nous de croire pour cela les phonéticiens danois ou norvégiens moins attentifs que nous autres Allemands ou telle autre nationalité. Combien d'Allemands du nord y a-t-il qui aient conscience de ce que dans leur prononciation habituelle, le signe *g* répond à sept articulations différentes? Comptons: 1. *gut* (*g*), 2. *jung* (*k*), 3. *Junge* (*n* nasale), 4. *König* (*ch* dans *ich*), 5. *Könige* (*j* dans *jeder*), 6. *er sagt* (*ch* dans *lachen*), 7. *sagen* (douce correspondante, *gh*). Tous les Allemands ne prononcent pas ainsi. Soit; mais les autres se sont-ils jamais demandé de combien de manières différentes ils articulent *le g* dans leur prononciation à eux?

Tout en reconnaissant parfaitement la différence qu'il y a entre l' *l* syllabique anglaise et l' *l* que nous avons appelée l' *l* ordinaire, comme dans le français *elle*, voici ce que, à propos de l' *ł* russe, M. Sweet dit sur le rapport entre celui-ci et l' *l* dure anglaise: (L' *ł* russe est une) „gutturale pure, apparemment sans aucun point de contact, certainement pas l' *l* syllabique anglaise; n'a pas du tout le son d'une *l* pour une oreille étrangère, mais plutôt celui d'un *u* grave. D'abord j'entendais souvent *gh*."

La dernière dizaine d'années nous a valu, entre autres, une nouvelle édition des Eléments, toujours classiques par leur clarté, de M. Brücke; les observations de M.

suben. Inaugural-Dissertation (Breslau, 1883?), p. 15: „La consonne *ł* a le son de l' *ł* haut-polonais, appelé *l* barrée. C'est l' *l* grave des langues slaves, laquelle, comme dans le mot anglais *table*, vient du gosier."

[1]) Die Kerenzer Mundart. Leipzig und Heidelberg, 1876. 8°. p. 36.

[2]) Danish Prononciation, Transact. Phil. Soc. 1873—74, p. 75.

[3]) Sonnds and Forms of spoken Swedish, ib. 1877—79, p. 490.

Storm; la troisième édition de la Phonétique de M. Sievers; les Sprachlaute de M. Trautmann.

D'après ce qui précède, les doutes soulevés par M. Brücke[1]) s'évanouissent d'eux-mêmes, il nous semble. Nous avons parlé des mouvements du larynx. Quant à l'action de la partie antérieure de la langue, on peut la varier, tout en articulant un *ł*, de manière à appuyer la pointe de la langue contre les dents d'en bas, ou contre celles d'en haut, ou contre leurs gencives, ou contre le haut du palais (l^1), sans que l' *ł*, articulé de l'arrière-langue, perde son timbre particulier: ce dernier est robuste au point de défier les efforts que pourrait tenter le devant de la langue pour le dénaturer. Il paraît qu'une fois formé dans l'arrière-bouche, l' *ł* est à l'abri des atteintes de tout ce qui peut se passer dans l'espace antérieur de la bouche à moins d'une interception de l'air complète. D'autre part, une *l* antérieur (dentale, alvéolaire, cérébrale) étant en train dêtre articulée, il suffit de la moindre action de l'arrière-langue dans le sens de l' *ł* pour que le timbre de ce dernier domine en faisant oublier l' *l*. Voilà pourquoi l' *l* syllabique anglaisé dans *noble, table, little* ne nous paraît pas une *l* à nous autres qui ne sommes pas Anglais, sans que M. Sweet ait moins raison pour cela en disant que l' *l* grave („deep") anglaise est dentale tandis que l' *l* dure russe n'offre point de contact du tout quant à la pointe de la langue. L' *l* dure anglaise (ce que dans le texte nous avons appelé quelquefois l' *ł* anglais) est une *l* antérieure, à action essentielle de l'arrière-langue, la pointe de la langue s'appuyant, à leur naissance ou plus bas, contre les dents d'en haut ou contre leurs gencives: *l* plus ou moins dentale avec action de l'arrière-langue. On sait que cette *l* devient dentale (ou alvéolaire) pure devant une voyelle; *double, doubling* (Ellis, Early Engl. Pron., 315), tandis qu'elle reste dure (d'après la terminologie polonaise) devant une *l* douce: *soulless sōtless* (ib., 574). Ne faut-il pas, du reste, voir une confirmation indirecte de l'affinité qu'il y a entre l' *l* dure anglaise et l' *l* dure slave dans la manière dont y suppléent les étrangers qui ne connaissant point l' *ł*? M. Sweet nous apprend que les Suédois, en cherchant à imiter l' *l* grave anglaise, mettent volontiers leur *l* épaisse à la place. Or, il suffit de se rappeler que cette articulation complexe renferme un élément roulé (*r* cérébrale), pour être frappé de l'analogie qu'offrent les efforts de certains Allemands qui, pour arriver à l' *ł* polonais, cherchent à combiner une *r* avec une *l* ordinaire. Si, dans l'un et l'autre cas, le résultat est malheureux, c'est que l' *r* que l' *ł* rappelle en effet, n'est ni l' *r* cérébrale des Scandinaves ni l' *r* dentale allemande, mais une *r* vélaire, à laquelle il faudrait bien se garder toujours de vouloir rien mêler d'une *l* soit dentale soit cérébrale.

En passant, disons encore que lorsque, en prononçent un *ł*, on appuie la pointe de la langue contre les dents d'en bas, la partie attenante de la langue vient volontiers

[1]) Grundzüge der Physiologie und Systemathik der Sprachlaute. 2e Aufl. Wien, 1876. 8°. p. 56, 57.

s'appliquer doucement le long des dents supérieures et de leurs gencives, détails insignifiants, nous l'avons vu, pour l' *ł* même, mais qui, empêchant la vue de ce qui se passe derrière, seraient propres à égarer le jugement quant au mécanisme de l' *ł*. Nous avons omis l' *l* mouillée en énumérant les articulations de la nature de l' *l* qui se combinent avec l' *ł*. En effet, la possibilité d'articuler cesse si l'on essaie de produire une *l* mouillée et un *ł* en même temps, ce qui exclut *à priori* le changement direct de l' *l* mouillée en *ł*.

D'après ce qui a été dit, nous trouverons peu concluant ce que M. Boehtlingk avait inféré pour ꝏ, l' *l* particulière aux Vèdes, de la prétendue nature cérébrale de l' *ł* polonais: „*l* est à ꝏ comme les dentales aux cérébrales, ou ꝏ = *ł*." De ce que l' *ł*, sans perdre son timbre, peut être cérébral (entre autres) et que ꝏ est une cérébrale, il y a cependant loin à l'identité des deux sons.

M. Johann Storm, à l'ouvrage de qui nous avons si souvent renvoyé, regarde comme guttural non seulement l' *ł* des Slaves, mais encore l' *ł* dure anglaise. M. Sievers, dans la dernière édition de sa Phonétique, ayant dit que l' *ł* slave était formé en n'employant pour l'interception que le bout de la langue, c'est-à-dire en abaissant le reste de la langue autant que possible, M. Storm répond que loin d'être abaissée, l'arrière-langue monte, au contraire, et toute la partie postérieure de la bouche se rétrécit, produisant ainsi un timbre tout à fait guttural[1]). Il dit de même que la nuance de l' *l* dure anglaise est déterminée non seulement par la position du bout de la langue, mais encore par l'action de l'arrière-bouche[2]). M. Sweet lui écrivant que l' *ł* russe était sans aucun doute une *l* gutturale, M. Storm ajoute: „Purkiňe et Schleicher avaient donc raison[3])." Pour lui, l' *ł* anglais est une variété de l' *ł* slave: „Méconnaissant la nature de l' *ł* anglaise, Brücke n'a pas pu saisir non plus l' *ł* guttural de *stół* (polonais; russe *stol*) et en veut à l'analyse exacte qu'en avait déjà donnée Purkiňe et que confirmait Schleicher[4])."

Dans une lettre antérieure à la troisième édition de sa Phonétique, M. Sievers écrivait au savant norvégien[5]): „Quant à l' *ł* guttural, j'en tiendrai compte, bien que je n'en comprenne pas encore nettement le mécanisme." Cette intention, M. Sievers l'a réalisée[6]): „Depuis Purkiňe, la plupart des phonéticiens distinguent aussi une *l* gutturale, qu'ils voient dans l' *l* dure des Russes (*ł*, *lŭ*) et autres sons semblables. Mais on ne paraît pas encore d'accord quant à la manière dont il faut envisager ce son. D'après Belle et Sweet, il faut une interception centrale effectuée par toute l'arrière-langue, la

[1]) Englische Philologie, I. Heilbronn, 1881. 8°. p. 39.
[2]) ib. p. 42.
[3]) ib. p. 39, note 1.
[4]) ib. p. 25.
[5]) ib. p. 428 (addition à p. 39).
[6]) Grundzüge der Phonetik. 3. Aufl. Leipzig, 1885. 8°. p. 111.

langue reculant beaucoup. L'air s'échappe entre les bords de l'arrière-langue et les joues. Storm dit, au contraire, que l'arrière-langue s'élève et que toute la partie postérieure du canal de la bouche se rétrécit (et par consequent, ne se divise pas) occasionnant ainsi le timbre guttural." Nous ne croyons pas que la conséquence tirée par M. Sievers réponde absolument à l'intention de M. Storm. Nous avons vu que ce dernier était d'accord avec Purkiňe et Schleicher, d'un autre côté il dit que M. Sweet était arrivé au même résultat que lui. La contradiction nous semblerait apparente plutôt que réelle, attendu qu'il est impossible qu'il y ait interception centrale sans que la langue monte, et certainement en montant elle recule aussi. Du reste, M. Sievers écrivait en 1885; il est possible que M. Storm se soit prononcé depuis. Nous nous demandons s'il entendait contester formellement l'analyse de M.M. Bell et Sweet.

M. Trautmann, dans ses Sprachlaute[1]), n'a pas abordé la question de ce côté. Il ne voit dans les „*l* graves" que des *l* ordinaires à cela près que la racine de la langue se serre contre les parois du pharynx de manière à ne laisser échapper l'air que par un étroit passage. Nous avons dit que pour l'articulation de l' *ł* il n'est nullement nécessaire que la partie antérieure de la langue opère aucune des interceptions demandées par les autres *l*, ce dont il est facile de se convaincre en prononçant ou en se faisant prononcer l' *ł* à la polonaise, et nous ne trouvons pas que le système de M. Trautmann rende compte de cette manière d'articuler. D'autre part, nous sommes le premier à convenir que le mécanisme de l' *ł* a le plus grand besoin d'être éclairci davantage. En attendant mieux, nous ne croyons pas nous avancer trop en y voyant la vélaire divisée vocalique. „La consonne vélaire divisée n'existe pas en Français; c'est, me semble-t-il, le *l baré* des Polonais et des Russes," c'est ainsi que s'exprime M. Paul Passy dans sa phonétique française[2]) (p. 15, 25); il n'avait qu'à ajouter que c'est la *douce*, malgré le nom de *dur* donnée à l' *ł* par les Polonais par opposition à l' *l* mouillée, la preuve que cet *ł* est bien une douce nous étant fournie, entre autres, par ce fait que dans les mots anglais *pills, shells, walls, dolls, tolls, bulls* et semblables, on entend un *z* et non pas la soufflée.

[1]) p. 106.

[2]) Aussi net que succinct, ce petit traité renferme tout ce qu'il faut pour aborder l'étude de la phonétique. En voici le titre: Les sons du Fransais. Paris, Firmin Didot, sans date, mais mentionnant Trautmann, die Sprachlaute (1886).

P. Voelkel.

TABLEAU HISTORIQUE DU COLLÈGE
PENDANT L'ANNÉE SCOLAIRE 1887—1888.

I. PLAN D'ÉTUDES.

1. TABLEAU DU NOMBRE DES HEURES RÉGLEMENTAIRES DE CLASSE.

A. LYCÉE.

	IA	IB	IIA	IIB 1	IIB 2	IIIA 1	IIIA 2	IIIB 1	IIIB 2	IV 1	IV 2	V 1	V 2	VI 1	VI 2	Somme
Religion	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	3	3	32
Allemand	3	3	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	3	3	34
Latin	10 (8)	10 (8)	8	8	8	9	9	9	9	10 (9)	10 (9)	9	9	7 (9)	7 (9)	132
Grec	6	6	7	7	7	7	7	7	7							61
Français	2	2	3 (2)	3 (2)	3 (2)	4 (2)	4 (2)	4 (2)	4)2)	6 (5)	6 (5)	6 (4)	6 (4)	5 (0)	5 (0)	63
Hist. et Géogr.	3	3	3	3	3	3	3	3	3	4	4	3	3	3	3	47
Math. et Arith.	4	4	4	4	4	3	3	3	3	4	4	4	4	4	4	55
Physique	2	2	2													6
Sciences nat.				2	2			—(2)	—(2)			—(2)	—(2)	—(2)	—(2)	4
Dessin										2	2	2	2	2	2	12
Écriture												2	2	2	2	8
	32 (30)	32 (30)	31 (30)	31 (30)	31 (30)	30	30	30	30	30	30	30	30	29 (28)	29 (28)	
Hébreu	2		2													4
Anglais	2		2													4
Dessin	2															2
Chant	8											2		2		12
Gymast.	2			2		2		2		2		2		2		12

B. CLASSES ÉLÉMENTAIRES.

	1	2	3a	3b
Religion	3	3	3	3
Allemand	7	6	6	6
Arithmétique	5	6	6	6
Écriture	3	3	3	3
Géographie	2			
Chant	½	½		
Gymnastique	½	½		
	22	20	18	18

2. TABLEAU DE LA RÉPARTITION DES CLASSES ENTRE

Noms	Prof. de cl.	IA	IB	IIA	IIB 1	IIB 2	IIIA 1	IIIA 2	IIIB 1	IIIB 2
Marggraff		3 hist.	3 hist.	3 hist.	3 hist.					
Arendt		4 math. 2 physique	4 math. 2 physique	2 physique	2 sc. nat.	2 sc. nat.				
Weissenfels	I A	10 latin 6 grec	6 grec							
Küttner	V 2									
Gottschick	I B		10 latin		7 grec	2 religion				
Stroetzel		2 religion 3 allemand 2 hébreu	2 religion	2 religion 2 hébreu			7 grec			
Baer				4 math.	4 math.			3 math.	3 math.	
Wetzel	IIB 2		3 allemand	7 grec		2 allemand 8 latin		2 religion		
Mangold	IIIA 2	2 français				7 grec	2 Ovide	9 latin		
Rothe	IIA et IIB 1			2 allemand 8 latin	2 religion 8 latin		2 religion			
Voelkel		2 français 2 anglais			3 français					
Esternaux	IIIA 1					3 hist.	2 allemand 7 latin 3 histoire	7 grec		
Weber				2 anglais 3 français		4 math.	3 math.	4 français		3 math.
Dietrich						3 français		3 hist.		3 hist. et géogr.
Grünwald	IIIB 1							2 allemand	2 allemand 9 latin	2 religion 7 grec
Giercke	IIIB 2								4 français	2 allemand 9 latin
Sydow					2 allemand				7 grec	4 français
Franck	VI 2						4 français			
Zelle	IV 1									
Kleineke	IV 2									
Adam	VI 1									
Bremiker										
Boehmer		8 chant								
Wolff		2 dessin								
Heinrich		2 gymnastique			2 gymnastique		2 gymnastique		2 religion 2 gymnastique	
Hallbauer	1.									
Bandt	2.a									
Maiwald	2.b									
Hahn	2.									
Seeländer									3 hist.	
Menzel										

LES DIVERS PROFESSEURS EN HIVER 1887—1888.

IV 1	IV 2	V 1	V 2	VI 1	VI 2	1	2	3a	3b	Somme
										12
				2 géogr.						20
										22
		6 français 3 géogr.	2 allemand 9 latin							20
			1 hist.							20
										20
4 math.			2 géogr.							20
										22
										20
										22
	6 français		2 religion	5 français						20
				1 histoire						23
	4 math.									23
6 français 2 géogr.			6 français							23
										22
2 histoire	2 religion				5 français					24
		2 allemand 9 latin								24
					3 allemand 7 latin					14
2 allemand 10 latin										12
	2 allemand 10 latin									12
				3 allemand 7 latin						10
		4 math.								4
		2 chant		2 chant						12
2 dessin	2 dessin	2 dessin	2 dessin	2 dessin	2 dessin					14
2 gymnastique	2 religion	2 gymnastique		2 gymnastique	1 histoire 2 géogr.					21
2 religion				2 écriture		3 rel., 7 all., 5 acle., 3 écrit. 2 géogr.				24
2 géogr.		2 religion			2 écriture	2|2 gymn.	2|2 gymn.	3 rel., 6 all., 6 calc., 3 écrit.		26
			2 religion 2 écriture		4 arithm.				3 rel., 6 all., 6 calc. 3 écrit.	26
		2 écriture			3 religion	2|2 chant.	3 rel., 6 all., 6 calc., 3 écri. 2|2 chant.			25
	2 histoire									5
		2 religion		3 religion						5

3. ÉTUDES FAITES PENDANT L'ANNÉE SCOLAIRE 1887—1888.

PREMIÈRE SUPÉRIEURE.

Professeur de classe: en été: M. le directeur **Schnatter;** en hiver: M. le professeur **Weissenfels.**

1. RELIGION. (2 heures de classe par semaine.) Cours d'histoire ecclésiastique depuis Grégoire Ier. Explication de la Confession d'Augsbourg. (d'après Hollenberg, Hilfsbuch für den Religionsunterricht.) En été: **Ohle,** en hiver: **Stroetzel.**

2. ALLEMAND. (3 h.) Compositions. Discours faits en classe sur des ouvrages lus par les élèves. Cours d'histoire de la poésie allemande (Herder, Goethe, Schiller) (2 h.) Premières notions de logique et de psychologie (d'après le manuel de Trendelenburg: Elementa logices Aristoteleae. (1 h.) En été: **Weissenfels,** en hiver: **Stroetzel.**

Sujets des compositions allemandes: 1) a. Der Zorn des Achilleus im Lichte der antiken Sittlichkeit. b. Idealismus und Phantasterei. 2) Der Zweifel, ein Hemmnis zugleich und ein Förderungsmittel der Erkenntnis (faite en classe). 3) Der Mensch, das Kind der Sorge. 4) Die Nachtigall ist nicht zum Sehn, ist nur zum Hören; den Dichter kennen, wird nur im Gedicht dich stören. — 5) „Denn nur vom Nutzen wird die Welt regiert." — 6) Inwendig lernt kein Mensch sein Innerstes erkennen, ... nur das Leben lehret jedem, was er sei (faite en classe). 7) Woran bildete Goethe als Knabe hauptsächlich seine Anschauung? 8) Iphigenie, ein Musterbild echter Humanität.

Épreuves écrites des bacheliers.
(St. Michel 1887.) In welchem Sinne nennt Herder den Menschen einen Mikrokosmus?
(Pâques 1888). Was hat den Deutschen Italien so anziehend gemacht?

3. LATIN. (10 h.) Cicéron, *Orator, Laelius, Somnium Scipionis. De natura deorum,* le premier livre et une partie du deuxième. (3 h.) Horace, *Carmina,* III. IV; *Epistulae* I. 1, 2, 4, 7, 10, 17, 18; II, 3. (3 h.) Contrôle de la lecture privée (Cicéron, *De officiis* III, IV. *Tuscul. disput.* III. IV; Caesar *de bello civili;* C. Nepos *vita Attici.*). Aperçu des principaux systèmes philosophiques de l'antiquité (1 h.) Exercices de style (d'après Bergei. lateinische Stilistik et Capelle. Anleitung zum lateinischen Aufsatz.) (1 h.) Traduction orale de passages extraits d'auteurs grecs et allemands. Thèmes, *extemporalia,* compositions. (2 h.) **Weissenfels.**

Sujets de compositions latines: 1) Utra maius sit malum, caecitasne an surditas. — 2) Ciceronis ambitionem vero et patriae et literarum amore temperatum fuisse. — 3) Latissime in utraque arte, et in poesi et in eloquentia, patet illud decorum. — 4) Cur Bruto Cicero Oratorem dedicaverit (faite en classe). — 5) Comparentur Socratis et Callictis de perfecta vita opiniones. — 6) Examinentur Horati de se in altero et in tertio quarti libri carmine iudicia. — 7) Neque divitibus contingunt gaudia solis, nec vixit male qui natus moriensque fefellit (faite en classe). — 8) Cur Electram, non Orestem, Sophocles primas in tragoedia sua agere voluerit. —

Épreuves écrites des bacheliers.
(St. Michel 1887.) Cur Ciceroni tam difficile videatur perfectam eloquentiae describere imaginem?
(Pâques 1888.) Quo jure Aristippus, voluptatis ille patronus, ipse sibi visus sit Socraticus.

4. GREC. (6 h.) Homère. *Iliade,* XVI, XIX—XXI. Sophocle, Électre. Démosthène, les trois Olynthiennes. Platon. *Phédon* 1—13 et 57—67. Grammaire, *extemporalia.* Lecture privée: Huit livres de l'*Iliade.* En été: **Schnatter;** en hiver: **Weissenfels.**

5. FRANÇAIS. (2 h.) Compositions, Petites conférences sur des sujets proposés ou approuvés par le professeur. Cours de littérature française (XVIII[e] et XIX[e] siècles.) **Mangold.**

Sujets des compositions françaises: 1) Les Graeques. — 2) Parallèle entre Rome et Carthage (faite en classe). — 3) Analyse de la seconde Olynthienne. — 4) La paix de Hubertsbourg. — 5) Analyse du discours de Rousseau sur les sciences et les arts. — 6) Rousseau sur les spectacles. 7) Tout notre mal vient de ne pouvoir être seuls (La Bruyère) (faite en classe). — 8) L'Assemblée constituante.

Épreuves écrites des bacheliers:
(St. Michel 1887). La paix de Hubertsbourg: négociations, clauses et conséquences.
(Pâques 1888.) L'assemblée nationale constituante.

6. HEBREU. (2 h.) **(Enseignement facultatif.)** Revision de la grammaire (d'après Gesenius, Hebräische Grammatik. Explication de morceaux choisis des livres historiques et poétiques de l'Ancien Testament. En été: **Ohle**, en hiver: **Stroetzel.**

7. ANGLAIS. (2 h.) **(Enseignement facultatif.)** Macaulay, *Warren Hastings.* Thèmes, *extemporalia.* Grammaire d'après Gesenius, Englische Grammatik). **Voelkel.**

8. HISTOIRE. (3 h.) Histoire des principaux peuples de l'Europe de 1556 à 1871 (d'après Marggraff, Précis de l'histoire d'Allemagne, II., et Ploetz, Auszug aus der alten, mittleren und neueren Geschichte). **Marggraff.**

9. MATHÉMATIQUES. (4 h.) Complément de géométrie et d'algèbre. Revisions et exercices divers. **Arendt.**

Épreuves écrites des bacheliers.
(St. Michel 1887). 1° $9\operatorname{tg} x + \operatorname{tg} y = 4$
$2\operatorname{ctg} x + 4\operatorname{ctg} y = 1.$

2° Dans le triangle ABC les trois côtés sont connus; on demande d'en tirer au côté AB la parallèle XY telle qu'elle rencontre les prolongements directs des deux autres côtés et que AX soit moyen proportionnel entre les deux parallèles.

3° Résolution d'un triangle, connaissant la somme s des deux cotés a et b et les deux segments u et v, déterminés sur le côté c par la bissectrice de l'angle γ.

$$s = 28;\ u = 7{,}5;\ v = 6{,}5.$$

4° Un morceau de bois de densité α a la forme d'un cône droit. On le fait flotter dans un liquide de densité β ($> \alpha$) de manière que son axe soit vertical. En mettant d'abord le sommet en bas, puis le sommet en haut, on demande quelle fraction de la hauteur du cône s'enfoncera dans chaque cas.

$$\alpha = 0{,}729,\ \beta = 1.$$

(Pâques 1888). 1° $\dfrac{(1+x)(1+y)}{(1-x)(1-y)} = a$

$$\frac{(1+x)(1-y)}{(1-x)(1+y)} = b.$$

2° Construction d'un triangle, étant donnés la bissectrice w d'un angle et les deux segments u et v, qu'elle détermine sur le côté opposé.

3° Résolution d'un triangle, connaissant un angle α et les deux segments u, v, déterminés sur le côté c par la bissectrice de l'angle γ.

$$u = 445{,}6;\ v = 138{,}4;\ \alpha = 72^\circ\ 30'\ 27'',6.$$

4° Déterminer le cône droit maximum de tous ceux dont la surface totale est équivalente à celle d'une sphère de rayon r.

10. PHYSIQUE. (2 h. Acoustique. Éléments d'optique. Théorie de la chaleur. Revisions. **Arendt.**

PREMIÈRE INFÉRIEURRE.

Professor de classe: **M. Gottschick.**

1. RELIGION. (2 h.) Explication de l'épître de saint Paul aux Romains. Cours d'histoire ecclésiastique jusqu'à Charlemagne (d'après Hollenberg, Hilfsbuch für den Religionsunterricht). En été: **Ohle,** en hiver: **Stroetzel.**

2. ALLEMAND. (3 h.) Compositions. Discours faits en classe sur des ouvrages lus par les élèves. Cours d'histoire de la poésie allemande; en été: Nibelungen, Gudrun, der arme Heinrich, Iwein, Parzival, Walther von der Vogelweide; en hiver: Lessing. **Wetzel.**

Sujets des compositions allemandes: 1) Πολλῶν ἀνάγκη γίγνεται διδάσκαλος (faite en classe). 2) Der Ausspruch: „Es ist die Treue des deutschen Volkes, die sich in den Volksepen ein unvergängliches Denkmal gesetzt hat," ist aus dem Nibelungenliede zu erweisen. 3) Parzival's Charakter in seiner Entwicklung. 4) a. Ist Siegfried der Hauptheld des Nibelungenliedes? b. Wate, eine Charakteristik. 5) Gedankengang in der Abhandlung Lessings: Wie die Alten den Tod gebildet. 6) Was hat Lessing mit der Rolle des Riccaut de la Marlinière beabsichtigt? 7) Wie ist über den Spruch zu urteilen: πατρὶς γάρ ἐστι πᾶσ' ἵν' ἂν πράττῃ τις εὖ?

3. LATIN. (10 h.) Cicéron, *De officiis* I, II. Tacite, *Annales* IV—VI. (2 h.) Horace, *Carmina* III, IV; *Satirae* I, 6. *Epistulae* I, 1, 3, 4, 7. (3 h.) Contrôle de la lecture privée (Tite-Live II, III. Exercices de style (d'après Berger, lateinische Stilistik et Capelle, Anleitung zum lateinischen Aufsatz). Traduction orale du manuel de Süpfle. Aufgaben zu lateinischen Stilübungen, III (1 h.); thèmes, *extemporalia* (2 h.). Compositions. **Gottschiek.**

Sujets des compositions latines: 1) a. In altero carminum libro quid de optima vivendi ratione praeceperit Horatius. b. Qui fieri potuerit ut C. Julius Caesar Octavianus Augustus rerum potiretur. 2) Non nobis solum nati sumus ortusque nostri partem patria vindicat, partem parentes, partem amici (Cicero de offic. I, 22). 3) Quas imprimis vitutes priscorum Romanorum Horatius carminibus illis sex quae sunt libri tertii prima celebraverit aequalibusque commendaverit. 4) (faite en classe) Prudens futuri temporis exitum Caliginosa nocte premit deus Ridetque si mortalis ultra Fas trepidat. Quod adest memento Componere aequus. (Horat. carm. III, 29, 29—33). 5) Num recte dixerit Cicero Coriolani et Themistoclis similem fuisse fortunam. 6) (faite en classe) Dignum laude virum Musa vetat mori. 7) „Quid debeas o Roma Neronibus Testis Metaurus" (Horat. c. IV, 4, 37). 8) Homines hominibus plurimum obsunt (Cic. de off. II. 12). —

4. GREC. (6 h.) Homère, *Iliade,* IX, XXII—XXIV, Platon. *Gorgias* 1—15, 37—83. Sophocle, *Antigone.* Lucien, *Nigrinus.* Lecture privée: Huit livres de l'*Iliade.* (5 h.) Grammaire, *extemporalia* (1 h.). **Weissenfels.**

5. FRANÇAIS. (2 h.) Compositions. Petites conférences faites par les élèves sur des sujets proposés ou approuvés par le professeur. Cours de littérature française: Depuis les premiers temps jusqu'au milieu du XVII^e^ siècle. **Voelkel.**

Sujets des compositions françaises: 1) Tracer le développement du caractère de Néron dans le Britannicus de Racine. 2) La conquête de la Gaule par les Romains. 3) Analyse sommaire de la Chanson de Roland (faite en classe). 4) Mal vit qui ne s'amende. 5) Les Plaideurs de Racine (analyse). 6) a. Traduction en vers d'une ode d'Horace (IV, 7). b. Face d'homme porte vertu. 7). (faite en classe) a. Nul bien sans peine. b. Qui ose a peu souvent la fortune contraire (Régnier). 8) Fais ce que dois, advienne que pourra.

6. HÉBREU. **(Enseignement facultatif.)** (2 h.) Les élèves de cette classe sont réunis à ceux de la Première supérieure.

7. ANGLAIS. **(Enseignement facultatif.)** (2 h.) Les élèves de Prémière supérieure et de Première inférieure sont réunis.

8. HISTOIRE. (3 h.) Histoire des principaux peuples de l'Europe de 375 à 1556 (d'après Marggraff. Précis de l'histoire d'Allemagne, I).

9. MATHÉMATIQUES. (4 h.) Été: Permutations, arrangements, combinaisons; formule du binôme (2 h.). Hiver: Géométrie dans l'espace, d'après le Traité de Arendt, chap. I à IV (3 h.). — Équations du 2e degré; exercices et revisions (1 h.). **Arendt.**

10. PHYSIQUE. (2 h.) Été: Chaleur. Hiver: Électricité et galvanisme. **Arendt.**

SECONDE SUPÉRIEURE.

Professeur de classe: En été: M. le professeur **Marggraff**; en hiver: M. le Dr. **Rothe.**

1. RELIGION. (2 h.) En été: Explication de l'Évangile selon saint Jean. En hiver: Explication de l'épître de saint Paul aux Galates, de la première épître aux Thessaloniciens et de morceaux choisis dans la première épître aux Corinthiens. En été: **Ohle**; en hiver: **Stroetzel.**

2. ALLEMAND. (2 h.) Cours d'histoire de la poésie allemande au moyen âge. (Nibelungen, Gudrun, Parzival, Walther von der Vogelweide). A la maison: Lecture de drames de Schiller. **Rothe.**

Sujets des compositions allemandes: 1) a. Die sicherste Bürgschaft für den glücklichen Erfolg seiner Unternehmung fand Gustav Adolf in sich selbst. b. Götz von Berlichingens Verhältnis zu Kaiser und Reich. 2) (faite en classe) a. Der Nibelungenhort. b. Siegfrieds Tod. 3. Arbeit ist des Lebens Balsam, Arbeit ist der Tugend Quell. 4) Walther von der Vogelweide und Kaiser Friedrich II. 5) a. Die Hauptzüge des höfischen Rittertums (nach Parzival). b. Der Prolog zu Schillers Wallenstein. 6) Eile mit Weile. 7) Welche Gründe bestimmen Wallenstein zum Abfall vom Kaiser. 8) (faite en classe) Camilla (Virg. Énéide XI).

3. LATIN. (8 h.) Vergile, *Énéide*, IX—XI. (2 h.) Cicéron, *in Verrem* IV. *Laelius.* Tite-Live, XXIII—XXV, 31. (3 h.) *Syntaxis ornata*, construction des phrases et des périodes, règles sur l'emploi des substantifs, des adjectifs, des pronoms et des particules, d'après Berger, Stilistische Vorübungen. Compositions, *extemporalia*, thèmes, traductions orales de Seyffert, Uebungsbuch et de Berger, Stilistische Vorübungen. (3 h.) En été: **Marggraff**; en hiver: **Rothe.**

Sujets des compositions latines: 1) Quomodo factum sit, ut C. Julius Caesar Octavianus rerum potiretur? 2) De Pyrrhi, Epiri regis, in Italiam Siciliamque expeditione. 3) De rebus Campanorum. 4) Quomodo Hierone mortuo Syracusani se in libertatem vindicaverint?

4. GREC. (7 h.) Hérodote, Morceaux choisis dans les livres 2e et 8e. Homère, *Odyssée*, X, XIII—XVI. Revision des verbes irréguliers et des formes du dialecte épique. Cours de syntaxe (d'après Schnatter, Éléments de la langue grecque, IV). *Extemporalia.* Lecture privée: Homère, *Odyssée*, XX—XXII. Récitation de plusieurs morceaux de l'Odyssée. **Wetzel.**

5. FRANÇAIS. (3 h.) Hugo, *Hernani.* Molière, *les Femmes savantes.* Cours de prosodie (d'après Schnatter, Cours de Versification française). Compositions. Traduction orale de Schiller: *Geschichte des dreissigjährigen Krieges* et de Gutzkow: *Zopf und Schwert* et de Lessing. *Hamburgische Dramaturgie.* Exercices d'élocution. **Weber.**

Sujets des compositions françaises: 1) La mort de César. 2) Quelles raisons font dater le commencement des temps modernes de la fin du quinzième et du commencement du seizième siècle ?

3) Phaéton, d'après les Métamorphoses d'Ovide II, 1—381. 4) a. La prise de Thala, épisode de la guerre contre Jugurtha, d'après Salluste. b. Contenu du premier acte du Britannicus de Racine. 5) L'anneau de Polycrate, paraphrase du poème de Schiller. 6) a. L'amour du lieu natal et l'amour de la patrie. b. Quels sont dans les Femmes savantes les caractères qui représentent le bon sens dans tous ses degrés et avec toutes ses nuances? 7) La guerre des esclaves.

6. HÉBREU. (2 h.) **(Enseignement facultatif.)** Cours d'étymologie d'après Gesenius. Explication des morceaux correspondants du manuel de Mezger, Hebräisches Lesebuch. En été: **Ohle**, en hiver: **Stroetzel**.

7. ANGLAIS. (2 h.) **(Enseignement facultatif.)** Les élèves de cette classe sont réunis à ceux de Première. **Voelkel**.

8. HISTOIRE. (3 h.) Histoire romaine. Géographie de l'Italie ancienne (d'après Marggraff, Abrégé de l'histoire ancienne) **Marggraff**.

9. MATHÉMATIQUES. (4 h.) Trigonométrie rectiligne (d'après Arendt, Trigonométrie rectiligne). Équations du 1er degré à plusieurs inconnues et du second degré à une inconnue. Logarithmes. Progressions arithmétiques et géométriques. Interêts composés, Problèmes. **Baer**.

10. PHYSIQUE. (2 h.) Théorie des solides, des liquides et des gaz. **Arendt**.

SECONDE INFÉRIEURE.

Professeurs de classe: 1re division: M. le Dr. **Rothe**; 2e division. M. **Wetzel**.

1. RELIGION. (2 h.) Introduction aux livres poétiques et prophétiques de l'Ancien Testament; lecture de morceaux choisis dans les principaux de ces livres. Introduction au Nouveau Testament (d'après Schulz-Klix, Biblisches Lesebuch). Lecture des Actes des Apôtres. 1re div. **Rothe**, 2e div. **Gottschick**.

2. ALLEMAND. (2 h.) Lecture: 1re et 2e div.: Goethe, *Hermann und Dorothea;* Uhland, *Herzog Ernst;* Schiller, *Wallenstein.* Discours faits en classe. Compositions sur des sujets donnés. 1re div.: en été: **Rothe**, en hiver: **Sydow**. 2e div.: **Wetzel**.

3. LATIN. (8 h.) Lecture: Virgile, *Énéide,* 1re div.: I, 1—632, II. 2e div.: I, 1—613; II. 1—623, V. 1—544. Prosateurs 1re et 2e div.: Salluste, *De conjuratione Catilinae.* Cicéron, *Pro Archia, pro Deiotaro.* (5 h.) Emploi du participe, du gérondif et du supin; revision générale de la syntaxe (d'après la grammaire de Weissenfels). Thèmes et traduction orale du manuel de Süpfle. *Extemporalia.* (3 h.) 1re div.: **Rothe**, 2e div.: **Wetzel**.

4. GREC. (7 h.) Lecture: 1re div.: Homère, *Odyssée,* IV—VI. Xénophon, *Anabase,* VI, *Cyropédie,* III. 2e div.: Homère, *Odyssée* IV. V 1—312, VI. Xénophon. *Anabase* V. *Cyropédie,* morceaux choisis du livre I. Revision des verbes irréguliers. Les formes du dialecte épique (d'après Schnatter, Éléments de la langue grecque. II. III). *Extemporalia.* Récitation de plusieurs morceaux de l'Odyssée. 1re div.: **Gottschick**, 2e div.: en été: **Schnatter**, en hiver: **Mangold**.

5. FRANÇAIS. (3 h.) Lecture: 1er et 2e div.: Racine, *Britannicus.* Sandeau, *Mademoiselle de la Seiglière. La Camaraderie.* Revision des cours des classes inférieures. Régime des verbes; emploi de l'infinitif, de l'adverbe et des prépositions; accord du verbe

avec son sujet (d'après la grammaire de Borel). Thèmes et *extemporalia.* Discours faits en classe. Traduction orale du manuel de Chambeau, Handbuch zum Übersetzen aus dem Deutschen ins Französische, et de Schiller, *Abfall der Niederlande;* et *Über Völkerwanderung, Kreuzzüge und Mittelalter.* 1re div.: **Voelkel**, 2e div.: en été: **Weber**, en hiver: **Dietrich.**

6. HÉBREU. (2 h.) **(Enseignement facultatif.)** Les élèves de cette classe sont réunis à ceux de la Seconde supérieure.

7. ANGLAIS. (2 h.) **(Enseignement facultatif.)** Grammaire (d'après Gesenius, Englische Grammatik). Lecture de morceaux choisis dans le livre de Gesenius. **Weber.**

8. HISTOIRE. (3 h.) Histoire et géographie des principaux peuples de l'Orient. Histoire grecque. Géographie de l'ancienne Grèce (d'après Marggraff, Abrégé de l'histoire ancienne). 1re div.: **Marggraff**, 2e div.: **Esternaux.**

9. MATHÉMATIQUES. (4 h.) Similitude et mesure des figures; polygones réguliers et mesure du cercle. Problèmes de géométrie. Puissances et racines: équations du 1re degré à une inconnue (d'après Baer, Éléments d'Algèbre). 1re div.: **Baer**, 2e div.: **Weber.**

10. SCIENCES NATURELLES. (2 h.) Été: Éléments de botanique. Hiver: Éléments de zoologie. 1re et 2e div.: **Arendt.**

TROISIÈME SUPÉRIEURE.

Professeurs de classe: 1re div.: M. **Esternaux**; 2e div.: M. le Dr. **Mangold.**

1. RELIGION. (2 h.) Histoire du peuple juif depuis la captivité de Babylone jusqu'à la destruction de Jérusalem. Explication des évangiles synoptiques. 1re div.: **Rothe**, 2e div.: **Wetzel.**

2. ALLEMAND. (2 h.) Lecture de Hopf et Paulsiek, *Lesebuch für Tertia.* Récitation de poésies. Compositions. 1re div.: **Esternaux**; 2e div.: **Grünwald.**

3. LATIN. (9 h.) Lecture: Ovide, *Métamorphoses,* 1re div.: X. 1—77, XI, 85 jusque 193, XII, 1—145, 580—628, XIII, 1—398. 2e div.: VII, 1—158, VIII, 157—195, XI, 85—193, I, 748—779, II, 1—333. Éléments de Prosodie. Récitation de différents passages des Métamorphoses. (2 h.) 1re et 2e div.: **Mangold.** Prosateurs: 1re div.: César, *de Bello gallico,* VI. VII 1—44. Cicéron, *la* 1re *Catilinaire.* 2e div.: César, de Bello gallico, V. VI, 1—44. Cicéron, *la* 4e *Catilinaire.* (3 h.) Emploi de l'indicatif, du subjonctif, de l'impératif et de l'infinitif (d'après Weissenfels, Syntaxe latine). Revision du cours des classes inférieures. *Extemporalia.* Traduction orale des manuels de Gruber et d'Ostermann. (4 h.) 1re div.: **Esternaux**, 2e div.: **Mangold.**

4. GREC. (7 h.) Morceaux choisis dans Jacobs, *Elementarbuch der griechischen Sprache, I.* Xénophon, *Anabase,* 1re div.: I. III, 1. 2e div.: I. Verbes à liquide, verbes en μι et verbes irréguliers. Revision du cours de Troisième inférieure (d'après Schnatter, Éléments de la langue grecque I, II). *Extemporalia.* 1re div.: en été: **Mangold**, en hiver: **Stroetzel**, 2e div.: **Esternaux.**

5. FRANÇAIS. (4 h.) 1re div.: Guizot, *Récits historiques.* II. 2e div.: Guizot, *Récits historiques.* Erckmann-Chatrian, *Histoire d'un conscrit de 1813.* Revision du cours des classes inférieures. Syntaxe de l'adjectif, de l'article et des pronoms (d'après la grammaire de Ploetz). Thèmes et *extemporalia.* 1re div.: en été: **Dietrich**, en hiver: **Franck.** 2e div.: **Weber.**

6. HISTOIRE. (3 h.) Histoire de Prusse (d'après Marggraff, Précis de l'histoire d'Allemagne, II.) Revision de la géographie de l'Allemagne (d'après Daniel, Leitfaden zum Unterricht in der Geographie). 1re div.: **Esternaux**, 2e div.: **Dietrich.**

7. MATHÉMATIQUES. (3 h.) Revision des quatre premières opérations algébriques, puissances à exposants entiers et extraction de la racine carrée (d'après Baer, Éléments d'Algèbre). Propriétés du cercle, équivalence des figures. Problèmes. 1re div.: **Weber**, 2e div.: **Baer.**

TROISIÈME INFÉRIEURE.

Professeurs de classe: 1re div.: M. le Dr. **Grünwald**; 2e div.: en été: M. le Dr. **Sydow**, en hiver: M. **Giercke.**

1. RELIGION. (2 h.) Histoire du peuple juif jusqu'à la captivité de Babylone. Lecture de morceaux choisis dans les livres historiques de l'Ancien Testament. 1re div.: **Heinrich**, 2e div.: **Grünwald.**

2. ALLEMAND. (2 h.) Hopf und Paulsiek, *Deutsches Lesebuch für Tertia.* Récitation de poésies. Plans de compositions. Compositions. 1re div.: **Grünwald**, 2e div.: en été: **Sydow**, en hiver: **Giercke.**

3. LATIN. (9 h.) Lecture: César, *de bello gallico*, 1re div.: I. II. IV; 2e div.: I—II. (4 h.) Syntaxe des cas. Revision des cours des classes inférieures (d'après Weissenfels, Syntaxe latine). Traduction orale du manuel de Gruber. *Extemporalia.* (5 h.) 1re div.: **Grünwald**, 2e div.: en été: **Sydow**, en hiver: **Giercke.**

4. GREC. (7 h.) Cours de grammaire élémentaire: les mots déclinables, les verbes en ω et les règles de l'augment et du redoublement (d'après Schnatter, Éléments de la langue grecque, I, II.). Traduction orale de morceaux choisis du manuel de Jacobs. *Extemporalia.* 1re div.: **Sydow**, 2e div.: **Grünwald.**

5. FRANÇAIS. (4 h.) Construction; emploi des temps et des modes du verbe; syntaxe des participes présent et passé, de l'adjectif et de l'adverbe, d'après la grammaire de Ploetz. (2e cours, leç. 39—57 et 66—69.) Revision du cours de Quatrième. Thèmes et *extemporalia.* Lecture: 1re div. Michaud, *Histoire de la première croisade.* 2e div. Michaud, *Histoire de la troisième croisade.* 1re div. **Giercke**, 2e div. en été: **Franck**, en hiver: **Sydow.**

6. HISTOIRE. (2 h.) Histoire d'Allemagne depuis les origines jusqu'à la paix de Westphalie (d'après Marggraff, Précis de l'histoire d'Allemagne, I.) 1re div. en été: **Rothe**, en hiver: **Seeländer**, 2e div. **Dietrich.**

7. GÉOGRAPHIE. (1 h.) Géographie physique et politique de l'Allemagne (d'après Daniel, Leitfaden zum Unterricht in der Geographie). 1re div. en été: **Rothe**, en hiver: **Seeländer**, 2e div. **Dietrich.**

8. MATHÉMATIQUES. (3 h.) Propriétés des triangles, des perpendiculaires et des parallélogrammes. Les quatre premières opérations algébriques (d'après Baer, Éléments d'Algèbre, et Bardey, Aufgabensammlung). 1re div. **Baer**, 2e div. **Weber**.

QUATRIÈME.

Professeurs de classe: 1re division: M. **Zelle**; 2e division: M. le Dr. **Kleineke**.

1. RELIGION. (2 h.) Les cinq articles du catéchisme, avec l'explication de Luther. Revision de l'histoire sainte (vie de Notre Seigneur et des Apôtres). Histoire de la conversion des Germains au christianisme. Les principales dates de l'histoire de la Réforme. Récitation de cantiques et de passages des saintes Écritures. 1re div. en été: **Hallbauer**, en hiver: **Maiwald**, 2e div. en été: **Heinrich**, en hiver: **Giercke**.

2. ALLEMAND. Lecture de Hopf et Paulsiek, *Lesebuch für Quarta*. Revision du cours de Cinquième. Exercices d'élocution et de récitation. Dictées. Compositions. Premiers éléments de la prosodie allemande (l'iambe, le trochée et le dactyle). 1re div. **Zelle**, 2e div. **Kleineke**.

3. LATIN. (10 h.) Lecture: Cornelius Nepos, *Vitae*, 1re div.: II, III, XV, XVI, XIX, XX, XXII, XXIII. 2e div.: VIII, IX, XI, XII, I—V. Premiers éléments de syntaxe générale. Emplois principaux des cas. Revision détaillée des verbes irréguliers. Revision des cours des classes inférieures (d'après Richter, Lateinisches Lesebuch) et traduction orale du manuel de Richter. *Extemporalia*. 1re div. **Zelle**, 2e div. **Kleineke**.

4. FRANÇAIS. (6 h.) Cours de grammaire d'après Ploetz (2e Cours, leçons 12—38). Revision du cours de Cinquième. Thèmes et *extemporalia*. Lecture de Voltaire, *Charles XII*. 1re div. **Dietrich**, 2e div. **Voelkel**.

5. HISTOIRE. (2 h.) Été: Histoire grecque. Hiver: Histoire romaine (d'après Ploetz, Hauptdaten der Weltgeschichte). 1re div. en été: **Zelle**, en hiver: **Giercke**, 2e div. en été: **Mangold**, en hiver: **Seeländer**.

6. GÉOGRAPHIE. (2 h.) Géographie physique et politique de l'Europe, à l'exception de celle de l'Allemagne (d'après Daniel, Leitfaden zum Unterricht in der Geographie). 1re div. en été: **Bandt**, en hiver: **Dietrich**, 2e div. en été: **Rothe**, en hiver: **Heinrich**.

7. MATHÉMATIQUES. (4 h.) Arithmétique: Problèmes d'intérêts, de tare de marchandises, de société, de pertes et profits, de rabais et d'escompte; règles de trois composées (d'après le manuel de Harms et Kallius). Premiers éléments de géométrie plane (d'après le manuel de Kambly). 1re div. **Baer**, 2e div. en été: **Hoefinghoff**, en hiver: **Weber**.

8. DESSIN. (2 h.) 1re et 2e div. **Wolff**.

CINQUIÈME.

Professeurs de classe: 1re div. en été: M. le Dr. **Adam,** en hiver: M. le Dr. **Sydow.** 2e div. M. le Dr. **Küttner.**

1. RELIGION. (2 h.) Histoire sainte depuis la mort de Salomon jusqu'à la descente du Saint-Esprit (d'après Schulz-Klix, Biblisches Lesebuch). Le deuxième et le troisième article du catéchisme avec l'explication de Luther. Récitation de plusieurs cantiques et de quelques passages des saintes Écritures. 1re div. en été: **Bandt,** en hiver: **Menzel.** 2e div. en été: **Maiwald,** en hiver: **Voelkel.**

2. ALLEMAND. (2 h.) Théorie de la proposition simple et de la proposition composée. Conjonctions. Ponctuation. Exercices d'orthographe, de lecture et de récitation. Lecture de Hopf et Paulsiek. *Deutsches Lesebuch für Quinta.* 1re div. en été: M. le Dr. **Adam,** en hiver: M. le Dr. **Sydow.** 2e div. **Küttner.**

3. LATIN. (9 h.) Pronoms, degrés de comparaison, noms de nombre, prépositions, adverbes, verbes anomaux et défectifs, conjugaison périphrastique, verbes irréguliers. Revision du cours de Sixième. Exercices de traduction, surtout orale, de Richter, Lateinisches Lesebuch. *Extemporalia.* 1re div. en été: **Adam,** en hiver: **Sydow,** 2e div. **Küttner.**

4. FRANÇAIS. (6 h.) Cours de grammaire élémentaire d'après le manuel de Ploetz (1er Cours, leç. 60 jusqu'à la fin; 2e Cours, lec. 1—11). Thèmes et *extemporalia.* Récitation d'un grand nombre de mots, de plusieurs dialogues et de quelques fables. 1re div. **Küttner,** 2e div. **Dietrich.**

5. HISTOIRE. (1 h.) Biographies d'hommes illustres. 1re div. **Küttner,** 2e div. **Gottschick.**

6. GÉOGRAPHIE. (2 h.) Géographie de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Océanie (d'après Daniel, Leitfaden für den Unterricht in der Geographie). 1re div. **Küttner,** 2e div. **Baer.**

7. ARITHMÉTIQUE. (4 h.) Calcul de fractions ordinaires et décimales (d'après Harms und Kallius, Rechenbuch.) (3 h.) Dessin de figures à l'aide de la règle et du compas. (1 h.) 1re et 2e div. en été: **Hoefinghoff,** en hiver: 1re div. **Bremiker,** 2e div. **Maiwald.**

8. ÉCRITURE. (2 h.) 1re div. **Hahn,** 2e div. **Maiwald.**

9. DESSIN. (2 h.) 1re et 2e div. **Wolff.**

SIXIÈME.

Professeurs de classe: 1re div. en été: M. **Voelkel,** en hiver: M. le Dr. **Adam,** 2e div. M. **Franck.**

1. RELIGION. (3 h.) Histoire sainte jusqu'à la mort de Salomon (d'après Schulz-Klix, Biblisches Lesebuch). Les trois premiers articles du catéchisme (le premier avec l'explication de Luther). Récitation de plusieurs cantiques et de quelques passages de l'Écriture sainte. 1re div. en été: **Voelkel,** en hiver: **Menzel,** 2e div. en été: **Hahn,** en hiver: **Hallbauer.**

2. ALLEMAND. (3 h.) Livre de lecture: Hopf und Paulsiek. *Deutsches Lesebuch für Sexta.* — Déclinaison des substantifs, des adjectifs et des pronoms; conjugaison régulière et irrégulière; régime des prépositions; proposition simple. Exercices d'orthographe, de lecture et de récitation. 1re div. en été: **Zelle**, en hiver: **Adam**, 2e div. **Franck.**

3. LATIN (7 h.) Conjugaison régulière, déclinaison des substantifs et des adjectifs; genre des substantifs; verbes déponents. Exercices de traduction, surtout orale, de Richter, Latein. Lesebuch. Thèmes et *extemporalia.* 1re div. en été: **Zelle**, en hiver: **Adam**, 2e div. **Franck.**

4. FRANÇAIS. (5 h.) Cours de prononciation et de grammaire élémentaire d'après le manuel de Ploetz (1er Cours, leç. 1—59). Thèmes et *extemporalia.* Récitation de mots et de quelques petits dialogues. 1re div. **Voelkel**, 2e div. en été: **Franck**, en hiver: **Giercke.**

5. HISTOIRE. (1 h.) Biographies d'hommes illustres de l'antiquité. 1re div. en été: **Voelkel**, en hiver: **Esternaux**, 2e div. en été: **Franck**, en hiver: **Heinrich.**

6. GÉOGRAPHIE. (2 h.) Notions élémentaires de géographie physique et de cosmographie. Géographie élémentaire de l'Europe (d'après Daniel, Leitfaden zum Unterricht in der Geographie). 1re div. **Arendt**, 2e div. en été: **Rothe**, en hiver: **Heinrich.**

7. ARITHMÉTIQUE. (3 h.) Les quatre règles (nombres entiers concrets). Exercices préliminaires pour le calcul des fractions ordinaires et décimales. 1re div. en été: **Hoefinghoff**, en hiver: **Hahn**, 2e div. en été: **Maiwald**, en hiver: **Bandt.**

8. ÉCRITURE. (3 h.) 1re div. **Hallbauer**, 2e div. **Maiwald.**

9. DESSIN. (2 h.) 1re et 2e div. **Wolff.**

NOTA. Aucun élève n'a été dispensé des leçons de religion.

---

4. Enseignements des arts et de la gymnastique.

1. GYMNASTIQUE. Les deux divisions de chaque classe sont réunies dans ces leçons. Les élèves des deux Premières et ceux de Seconde supérieure suivent le cours de gymnastique en commun.

L'enseignement comprend 7 séries (IA, IB et IIA, IIB, IIIA, IIIB, IV, V, VI); le nombre des heures réglementaires de gymnastique étant de deux par semaine pour chaque série, la somme des heures consacrées à cette branche de l'instruction est de 14. Au surplus on a donné aux élèves les plus habiles l'occasion de prendre part à des leçons extraordinaires à l'intention des aides *(Vorturner).* Les leçons ont lieu 2 fois par semaine en 2 divisions, dont l'une comprend les volontaires de première et de seconde, l'autre ceux de troisième et de quatrième.

Ont été dispensés (pour raison de santé):

en été	sur 425	élèves:	120.
„ hiver	„ 427	„	116.

Le professeur de gymnastique est M. **Heinrich.**

2. CHANT. Les élèves de Sixième et de Cinquième ont 2 leçons de chant par semaine.

Les élèves des classes supérieures et moyennes, jusqu'à la Quatrième inclusivement, sont répartis en quatre séries recevant chacune deux leçons par semaine. L'ensemble du cours comprend donc huit heures.

Le professeur de chant est M. **Boehmer.**

3. DESSIN. **(Enseignement facultatif.)** Les élèves de Première, de Seconde et de Troisième qui veulent continuer leurs études de dessin sont réunis une fois par semaine pour une leçon de deux heures. C'est le professeur de dessin des classes inférieures, M. **Wolff**, qui est chargé de cet enseignement. Le nombre des élèves qui ont suivi ce cours s'est monté à 32 en été et 32 en hiver.

Prix Monod.

Les prix fondés par feu M. Monod pour récompenser les progrès dans l'étude de la langue française ont été distribués, comme d'ordinaire, au mois de janvier dernier. Voici les noms des élèves dont les compositions ont été jugées les meilleures: *H. Gradewitz* de Première supérieure, *F. Guerlin* de Première inférieure, *C. Mano* de Seconde supérieure, *Skarzyński* de Seconde inférieure. Les travaux d'*Alexandre* de Première inférieure et de *Mertens* de Seconde supérieure ont obtenu une mention honorable.

CLASSES ÉLEMENTAIRES.

La première division de la troisième classe élémentaire (3a) commence son cours à Pâques, la seconde (3b) à la St. Michel.

PREMIÈRE CLASSE.

Professeur de classe: M. **Hallbauer.**

1. RELIGION. (3 h.) Histoire sainte (d'après Fürbringer, Bibl. Geschichten). Revision du Décalogue avec explication. Récitation du second article du catéchisme de Luther, de (trois) cantiques et de passages tirés des saintes Écritures. **Hallbauer.**

2. ALLEMAND. (7 h.) Exercices de lecture, de récitation et d'orthographe. Lecture et analyse de poésies lues en classe. Les parties du discours; déclinaison des substantifs, des adjectifs et des pronoms; conjugaison de l'actif et du passif. **Hallbauer.**

3. ARITHMÉTIQUE. (5 h.) Les quatre règles (nombres entiers et nombres décimaux). **Hallbauer.**

4. ÉCRITURE. (3 h.) **Hallbauer.**

5. GÉOGRAPHIE. (2 h.) Notions élémentaires de géographie physique et de cosmographie. Topographie de Berlin et de ses environs. **Hallbauer.**

6. CHANT. (2 demi-heures.) **Hahn.**

7. GYMNASTIQUE. (2 demi-heures.) **Bandt.**

SECONDE CLASSE.

Professeur de classe: M. **Hahn.**

1. RELIGION. (3 h.) Histoire sainte (d'après Fürbringer, Bibl. Geschichten). Les dix commandements avec explication. Récitation de (deux) cantiques et de passages tirés des saintes Écritures. **Hahn.**

2. ALLEMAND. (6 h.) Lecture de morceaux imprimés en caractères allemands et en caractères latins; exercices de récitation et d'orthographe. Exercices oraux sur les poésies lues en classe. Déclinaison du substantif et de l'adjectif. conjugaison de l'indicatif actif du verbe. **Hahn.**

3. ARITHMÉTIQUE. (6 h.) Les quatre règles (nombres entiers de 1 à 1000; table de multiplication). **Hahn.**

4. ÉCRITURE. (3 h.) Caractères allemands et caractères latins. **Hahn.**

5. CHANT. (2 demi-heures.) **Hahn.**

6. GYMNASTIQUE. (2 demi-heures.) **Bandt.**

TROISIÈME CLASSE.

Professeurs de classe: 1re div.: M. **Bandt,** 2e div.: M. **Maiwald.**

1. RELIGION. (3 h.) Histoire sainte. Récitation des dix commandements sans commentaire; des prières du matin, du soir et de table ont été apprises par coeur. 1re div.: **Bandt,** 2e div.: **Maiwald.**

2. ALLEMAND. (6 h.) Exercices de lecture et d'écriture en caractères allemands et en caractères latins. Exercices de récitation et d'orthographe. 1re div.: **Bandt,** 2e div.: **Maiwald.**

3. ARITHMÉTIQUE. (5 h.) Les quatre règles (nombres entiers de 1 à 100). 1re div.: **Bandt,** 2e div.: **Maiwald.**

4. ÉCRITURE. (4 h.) Majuscules et minuscules allemandes seules et réunies en mots. 1re div.: **Bandt,** 2e div.: **Maiwald.**

LISTE DES MANUELS ETC.
EN USAGE AU COLLÈGE ROYAL FRANÇAIS.

1. RELIGION.	*Fürbringer*, Biblische Geschichten für die Unterklasse	2.
	—, Biblische Geschichten für die Mittelklasse	1.
	Schulz-Klix, Biblisches Lesebuch	VI—IIB
	Hollenberg, Hülfsbuch für den evangelischen Religionsunterricht auf Gymnasien	IIA—I
2. ALLEMAND.	*Fechner*, Deutsche Fibel	3.
	—. Erstes Lesebuch im Anschluss an die Fibel	3.
	Paulsiek, Deutsches Lesebuch für Vorschulen höherer Lehranstalten, Abt. 1	2.
	— —, Abt. 2	1.
	Engelin, Leitfaden für den deutschen Sprachunterricht. II.	1.
	Hopf & Paulsiek, Deutsches Lesebuch für Sexta	VI
	— —, für Quinta	V
	— —, für Quarta	IV
	— —, für Tertia	IIIB—IIIA
	Regeln und Wörterverzeichnis für die deutsche Rechtschreibung	VI—IA
	Kluge, Abriss der deutschen Nationalliteratur	IIA—IA
	Trendelenburg, Elementa logices Aristoteleae	IA
2. LATIN.	*Richter*, Lateinisches Lesebuch	VI—IV
	Weissenfels, Syntaxe latine	IIIB—IA
	Gruber, Übersetzungsbuch aus dem Deutschen ins Lateinische für Tertia	IIIB—IIIA
	Ostermann, Lateinisches Übungsbuch für Tertia	IIIA
	Süpfle, Aufgaben zu lateinischen Stilübungen II.	IIB
	— —, III.	IB
	Seyffert, Übungsbuch zum Übersetzen aus dem Deutschen ins Lateinische für Secunda	IIA
	Berger, Stilistische Vorübungen der lateinischen Sprache	IIA
	— Lateinische Stilistik	IB—IA
	Capelle, Anleitung zum lateinischen Aufsatz	IB—IA
4. GREC.	*Schnatter*, Élément de la langue grecque. I—IV	IIIB—IA
	Jacobs, Elementarbuch der griechischen Sprache. I	IIIB
5. FRANÇAIS.	*Plœtz*, Elementarbuch der französischen Sprache	VI—V
	—, Schulgrammatik	V—IIIB
	—, Nouvelle Grammaire française	IV—IIIA
	—, Petit Vocabulaire français	V—IIIB
	—, Vocabulaire sytématique	IIIA—IIA
	—, Chrestomathie	V
	Borel, Grammaire française	IIIA—IIA
	Chambeau, Handbuch zum Übersetzen aus dem Deutschen ins Französische	IIB

5. FRANÇAIS.	*Schnatter,* Cours de Versification française	IIA
6. HISTOIRE.	*Plœtz,* Hauptdaten der Weltgeschichte	IV
	Marggraff, Précis de l'histoire d'Allemagne	IIIB—IA
	—, Abrégé de l'histoire ancienne	IIB—IA
	Plœtz, Auszug aus der alten, mittleren und neueren Geschichte	IB—IA
7. GÉOGRAPHIE.	*Daniel,* Leitfaden zum Unterricht in der Geographie . .	VI—IIIA
	Debes, Schul-Atlas	VI—IIIA
	Kiepert, Atlas antiquus	VI—I
8. MATHÉMATIQUES.	*Baer,* Éléments d'Algèbre	IV
	Spiess, Géométrie	IIIB—IIB
ARITHMÉTIQUE.	*Arendt,* Trigonométrie rectiligne	IIA—IA
	—, Géométrie dans l'espace	IB—IA
	Baer, Éléments d'Algèbre	IIIB—IIA
	Bardey, Aufgabensammlung	IIIB—IA
	Wittstein, Fünfstellige Logarithmen	IIA—1A
	Harms, Rechenbuch für die Vorschule. 2 und 1 . . .	3—1.
	Harms & Kallius, Rechenbuch für Gymnasien	VI—IV
	Arendt, Regeln der Bruchrechnung	V -IIA
9. HÉBREU.	*Mezger,* Hebräisches Übungsbuch	IIB
	Gesenius, Hebräische Grammatik, herausgegeben von Kautzsch	IIA—IA
10. ANGLAIS.	*Gesenius,* Englische Grammatik	IIB—IA
11. CHANT.	*Bellermann,* Hülfsbüchlein beim Gesangsunterricht . .	VI—V

II. CIRCULAIRES ET ARRÊTÉS

du Ministre des Cultes et de l'Instruction publique et du Collège royal des écoles de la province de Brandebourg.

13 août 1887. Circulaire réglant la position des maîtres de dessin dans le corps des professeurs.

18 mai 1887. Les requêtes et les sollicitations des maîtres ne doivent se faire que par l'entremise du Collège royal des Écoles.

17 mai 1887. L'enseignement de l'histoire de Prusse doit être continué jusqu'en 1871.

5 septembre 1887. Un rapport doit être fait au Ministère de l'Instruction publique sur les collections d'objets d'art etc. que le Collège français pourrait avoir.

12 septembre 1887. La direction provisoire du Collège français est confiée au professeur M. Marggraff.

13 novembre 1887. Les élèves promus à une classe plus élevée, doivent recevoir, à la publication de leur promotion, la liste des livres dont ils auront besoin dans la nouvelle classe.

21 décembre 1887. Désormais les candidats, désireux de faire leur stage auprès d'un lycée, devront s'adresser au Collège royal des Écoles, pour en obtenir la permission.

Le nombre des candidats en pédagogie autorisés à donner des leçons non rétribuées dans un collège, est restreint à deux.

16 janvier 1888. L'examen public n'aura pas lieu cette année-ci.

2 janvier 1888. Les vacances pendant l'année scolaire sont fixées comme suit:

Pâques:	Clôture:	28 mars	rentrée:	9 avril,
Pentecôte:	„	18 mai	„	24 mai,
Vacances d'été:	„	7 juillet	„	13 août,
St. Michel:	„	29 septembre,	„	11 octobre,
Noël:	„	22 décembre,	„	7 janvier 1889.

III. CHRONIQUE DU COLLÈGE.

Le cours d'été, commencé le 18 avril, a duré jusqu'au 1er octobre 1887; celui d'hiver, commencé le 13 octobre 1887, sera terminé le 28 mars 1888.

L'anniversaire de la bataille de Sedan a été célébré de telle manière, que plusieurs classes ont fait, sous l'inspection de leurs maîtres, des excursions dans les environs de Berlin.

Le 2 novembre, l'anniversaire de l'introduction de la Réforme dans la Marche de Brandebourg a été célébré de la même manière que les années précédentes. La médaille envoyée, à cette occasion, au Conseil académique par les autorités municipales a été remise à *Max Cuny*, élève de Première supérieure.

Le 22 mars, que depuis tant d'années nous avions célébré avec la plus grande joie comme jour de naissance de Sa Majesté le Roi Guillaume, se trouve changé en un jour de deuil national. Le 9 mars notre glorieux Empereur et Roi est mort. Nous avons perdu en lui non seulement notre roi chéri et notre maître vénéré, mais notre protecteur et père. Suivant en cela fidèlement l'exemple de ses augustes ancêtres, l'empereur Guillaume a toujours accordé sa protection particulière à notre Collège, monument de la haute tolérance du Grand-Électeur; à son avènement au trône, il nous a même fait la grâce de nous donner son portrait, qui depuis ce temps orne notre grande salle d'audience.

C'est ainsi que ce jour mémorable n'a plus pu être célébré comme un jour de joie universelle. Le deuil dans l'âme, nous avons été réunis par un acte commémoratif en souvenir de ce Roi et Empereur que l'histoire, avec les meilleures raisons, pourra nommer le Grand. La solennité comprenait un discours fait en allemand par M. *Gierke*, des chants appropriés à la circonstance, et des prières dites par le soussigné.

PERSONNEL DU COLLÈGE.

Il n'est que trop juste de commencer cette partie de notre programme par la mention de la perte qui nous a frappés, de beaucoup la plus cruelle qu'ait pu faire le Collège.

Dans la nuit du 8 au 9 septembre 1887, notre cher et vénéré directeur, M. le Dr. *Schnatter*, nous fut enlevé par une mort subite et tout à fait inattendue. La veille de sa mort encore, M. *Schnatter* était en parfaite santé, et remplissait tous ses devoirs avec l'exactitude consciencieuse que l'on sait. Rien ne faisait pressentir un événement aussi funeste, lorsque, vers minuit, une apoplexie du coeur vint mettre fin à cette vie si active, si bien remplie, et qui promettait encore une si longue carrière.

Né à Berlin le 5 février 1826, d'un père employé de la poste royale, M. *Schnatter* appartenait par sa naissance même à cette colonie française avec laquelle il est resté dans la plus étroite communauté durant toute sa vie. Élevé dans les écoles élémentaires de la colonie, il fit plus tard ses classes au Collège royal français, et gagna ainsi cette connaissance intime et approfondie du français qui le distingua à tel point que des nationaux même convenaient avec admiration de la perfection de son style français. En 1846 il passa l'examen de maturité. Il étudia d'abord à l'université de Berlin la théologie et subit aussi avec honneur son premier examen de théologie, mais se voua ensuite tout à fait à la philologie. Ayant passé l'examen *pro facultate docendi*, il fut reçu à Halle docteur en philosophie et entra dans la carrière de l'enseignement. Dès l'année 1855, il eut une place de professeur titulaire au Collège français, et fut en 1869 nommé directeur de ce lycée.

En 1857, M. *Schnatter* avait publié une dissertation *de Cyro Persarum rege* dans le programme du Collège. Il donna ensuite, à l'usage des élèves de notre lycée, une grammaire grecque et un traité de versification française. Enfin en 1869, il a publié son histoire synchronique des arts plastiques dans l'antiquité, livre qui a été beaucoup loué par les savants les plus compétents pour sa lucidité et l'exactitude des faits qu'il donne. L'activité heureuse de M. *Schnatter* étant bientôt beaucoup appréciée par les autorités supérieures, il fut nommé membre de la commission pour l'examen des candidats au volontariat d'un an et directeur du Séminaire des langues vivantes, avec la mission d'y enseigner le français.

Les éminents services que dans toutes ces fonctions il a rendus à l'État, ont été officiellement reconnus par les autorités, qui ont demandé à Sa Majesté le Roi et obtenu pour M. *Schnatter* la décoration de l'Aigle rouge. Si la vie de M. *Schnatter* a été simple, régulière et exempte de tout événement extraordinaire, sa carrière officielle a été des plus occupées et des mieux remplies. Laborieux jusqu'au bout de ses forces physiques, et au delà, il a été le modèle d'un homme actif et énergique et d'un professeur scrupuleusement consciencieux. Doué de talents pédagogiques rares, il a su, dans son enseignement, obtenir les plus beaux résultats; grâce à un mélange très heureux de fermeté et de douceur, il a su se concilier et conserver l'affection sincère et l'estime inaltérable de tous ses élèves. Et pour diriger le Collège, il a eu tous les dons de l'esprit et du caractère nécessaires pour une tâche aussi difficile; sa mâle fermeté, son calme, sa clarté dans toutes les questions pédagogiques, l'abnégation parfaite avec laquelle il se refusait tout ménagement de sa propre personne, son dévouement complet et absolu à tout ce qu'il

reconnaissait comme son devoir, lui assuraient la plus haute estime de la part de ses collègues. A tout cela il a joint un savoir-faire éminemment pratique, de sorte qu'il a su transférer notre collège de son ancien local si étroit dans le grand et bel édifice que nous possédons maintenant, sans le moindre obstacle pour l'instruction, de manière à pouvoir même ajouter aux classes régulières du Collège encore des classes élémentaires et préparatoires.

Le résultat de cette sage et énergique administration fut si beau, que non seulement l'école préparatoire se remplit rapidement d'élèves, mais que le nombre des collégiens augmenta au point qu'il a fallu dédoubler toutes les classes jusqu'à la Seconde supérieure. Ainsi le nombre des classes a été augmenté de 7, celui des élèves du lycée proprement dit s'est porté de 297 à près de 450, ou, si l'on y ajoute le nombre des élèves des classes élémentaires, à près de 600.

Aussi le souvenir de M. *Schnatter*, comme homme et comme directeur restera-t-il à jamais vivant dans les cœurs de tous ses collègues et de tous ses élèves. Et nous pouvons dire de lui ce qu'on a dit un jour sur M. *Kramer*, lorsqu'il quitta la direction de notre Collège (1852):

„Il s'est érigé un monument durable dans les annales du Collège français."

M. *Schnatter* étant mort dans la nuit du 9 septembre, le matin tous les élèves ont été réunis dans le grand auditoire, où, après une prière du soussigné, la triste nouvelle leur a été communiquée. Le lundi suivant, les funérailles ont été faites avec la plus grande solennité dans notre grande salle, où, d'après un désir exprimé autrefois par le défunt, son cercueil avait été porté. La bière était entourée de plantes vertes, la salle entière était drapée de noir. C'est de cette manière que les élèves avaient voulu montrer leur amour et leur attachement pour le directeur qu'ils venaient de perdre. La nombreuse assistance était formée de députations de tous les élèves actuels, d'une foule d'anciens élèves, d'un grand nombre d'amis, et de la famille de M. *Schnatter;* en outre, comme représentants du Ministère royal de l'Instruction publique et du Collège royal des écoles, M. le conseiller intime *Bonitz*, M. le président *Herwig*, puis comme représentant des Autorités municipales, M. le conseiller *Fürstenau* et bien d'autres venaient assister aux funérailles. M. le pasteur *Nessler*, de la Colonie française à Berlin, ami intime du défunt, fit l'oraison funèbre, qui ne manqua pas de produire la plus profonde impression sur tous les assistants. La solennité terminée, le corps fut porté au cimetière de la Colonie française; tous les professeurs du Collège ainsi que tous les élèves suivirent le cercueil.

Mais comme la salle n'avait pas été assez vaste, pour que tous les élèves eussent pu assister au service funèbre, les professeurs du Collège arrangèrent encore pour la clôture des classes à la fin du semestre une solennité commémorative. Elle eut lieu le 1er octobre à midi dans le grand auditoire. Selon leur désir, les membres de la famille de M. *Schnatter* avaient été invités à y assister; de même M. *Gruhl*, Conseiller au Collège royal des écoles, et M. le pasteur *Tournier*, comme membre du Conseil académique du Collège français, ont bien voulu honorer cette solennité de leur présence. Le soussigné, chargé provisoirement de la direction du Collège, se fit l'interprète des sentiments douloureux que cette mort prématurée de M. *Schnatter* a dû causer à tous ceux qui ont eu le bonheur d'être ses élèves ou ses collègues et amis.

M. le Dr. *Strötzel*, étant complètement rétabli, est revenu pour le semestre d'hiver. Nous avons salué avec la plus grande joie le retour de ce collègue si cher et si distingué.

Aussi M. *Giercke* est rentré dans le corps enseignant, après avoir atteint le but qu'il s'était proposé, de se perfectionner à Paris dans la connaissance de la langue française.

M. *Höfinghoff* nous a quittés, pour aller occuper au gymnase de Luckau une place de maître titulaire.

A la St. Michel, M. *Ohle*, qui, pendant la maladie de M. le Dr. *Strötzel*, avait bien voulu se charger des leçons de religion et d'hébreu, a passé au gymnase Leibnitz. Le Collège lui doit beaucoup de reconnaissance du zèle dévoué avec lequel il a rempli sa difficile tâche.

Les candidats en philologie, MM. les Drs. *Kleineke* et *Adam* sont entrés à Pâques comme professeurs suppléants dans le corps enseignant du Collège.

A la St. Michel aussi, M. le Dr. *Bremiker*, M. le Dr. *Secländer* et M. *Menzel* ont pu être chargés de quelques leçons.

En conséquence le personnel du Collège royal français se composait, à la fin du semestre d'hiver de 1887—1888, des professeurs suivants:

I. Directeur: vacat. II. Professeurs titulaires ayant la qualité de Oberlehrer: 2) M. le Prof. Dr. *Marggraff;* 3) M. le Prof. *Arendt;* 4) M. le Prof. Dr. *Weissenfels;* 5) M. le Dr. *Küttner;* 6) M. *Gottschick;* 7) M. le Dr. *Stroetzel;* 8) M. le Dr. *Baer.* III. Professeurs titulaires (Ordentliche Lehrer): 9) M. *Wetzel;* 10) M. le Dr. *Mangold;* 11) M. le Dr. *Rothe;* 12) M. *Voelkel;* 13) M. *Esternaux;* 14) M. le Dr. *Weber;* 15) M. le Dr. *Dietrich;* 16) M. le Dr. *Grünwald;* 17) M. *Giercke.* IV. Professeurs suppléants: 18) M. *Franck;* 19) M. *Zelle;* 20) M. le Dr. *Sydow;* 21) M. *Heinrich;* 22) M. le Dr. *Kleineke;* 23) M. le Dr. *Adam;* 24) M. le Dr. *Bremiker;* 25) M. le Dr. *Secländer;* 26) M. *Menzel.* V. Pour les arts et la gymnastique: 27) M. *Boehmer,* professeur de chant; 28) M. *Wolff,* professeur de dessin; 29) M. *Heinrich,* professeur de gymnastique. VI. Professeurs des classes élémentaires: 30) M. *Hallbauer;* 31) M. *Maiwald;* 32) M. *Bandt;* 33) M. *Hahn.*

IV. STATISTIQUE DES ÉLÈVES.

1. LISTE DE PRÉSENCE.

	A. Lycée																Total	B. Classes élément.				Total
	I A	I B	II A	II B 1	II B 2	III A 1	III A 2	III B 1	III B 2	IV 1	IV 2	V 1	V 2	VI 1	VI 2			1	2	3a	3b	
1. Présents le 1er févr. 1887	19	26	38	27	19	30	21	34	21	36	29	40	31	40	34		445	58	45	29	16	148
2. On quitté à la fin de l'année scolaire	8	1	5	2	—	1	1	2	1	4	3	4	2	6	3		43	—	—	4	—	—
3a. Promus à Pâques 1887	14	12	11	24	—	20	—	18	—	29	—	27	—	26	—		181	22	25	—	—	47
3b. Sont venus de l'autre division	—	—	—	—	14	3	5	1	12	—	14	4	7	2	7		69	—	—	3	—	3
3c. Nouveaux élèves reçus à Pâques 1887	—	—	—	1	—	—	—	—	—	—	—	—	—	8	—		9	4	3	21	3	31
4. Total au commenc. du sem. d'été 1887	25	23	32	25	33	23	22	19	31	29	40	31	32	36	36		437	58	51	24	19	152
5. Reçus dans le cours du semestre d'été	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	—	—	—	—		1	—	—	—	1	1
6. On quitté dans le cours du semestre d'été	10	1	5	—	4	—	1	2	4	2	6	3	5	—	3		46	—	1	—	1	1
7a. Promus à la St. Michel 1887	10	12	20	—	15	—	17	—	24	—	23	—	24	—	24		169	56	16	—	—	72
7b. Sont venus de l'autre division	—	—	—	9	6	6	—	10	2	10	4	4	—	11	1		63	—	24	2	2	28
7c. Nouveaux élèves reçus à la St. Michel 1887	—	—	—	—	1	—	—	1	3	—	3	—	3	—	7		18	4	1	2	27	34
8. Total au commerc. du sem. d'hiver 1887/88	25	24	35	28	22	29	17	25	29	33	30	32	27	42	32		430	60	41	26	29	156
9. Reçus dans le cours du du sem. d'hiver	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—		—	—	—	—	—	—
10. Ont quitté dans le cours sem. d'hiver	—	—	—	—	3	1	—	—	—	—	—	1	—	—	3		8	1	—	—	—	1
11. Présents le 1er févr. 1888	25	24	35	28	22	29	17	25	29	32	30	32	27	42	30		427	59	41	26	21	147
12. Moyenne de l'âge des élèves le 1er févr. 1888	18,8	17,5	16,8	15,9	15,2	14,8	14,2	13,4	12,9	12,8	12	11,25	11,02	10,4	9,8		—	9,1	8	7,2	6,6	—

2. RELIGION ET PATRIE DES ÉLÈVES.

	A. Lycée							B. Classes élémentaires						
	Prot.	Cath.	Diss.	Israél.	Berl.	Orig. de la prov.	Étrang.	Prot.	Cath.	Diss.	Israél.	Berl.	Orig. de la prov.	Étrang.
1. Au commencem. du sem. d'été 1887	—	—	—	—	—	—	—	89	3	2	58	152	—	—
2. Au commencem. du sem. d'hiver 1887/88	229	12	1	189	412	16.	3	87	4	1	63	153	2	—
3. Le 1er févr. 1888	225	12	1	189	408	16	3	87	4	1	63	153	2	—

Le certificat pour le volontariat d'un an a été accordé à Pâques 1887, à 13 élèves, à la St. Michel à 23, en tout à 36 élèves. Sur ces 36, 6 ont quitté le Collège pour entrer dans la vie pratique (2 à Pâques et 4 à la St.-Michel).

3. ÉLÈVES QUI ONT OBTENU LE CERTIFICAT DE MATURITÉ.

I. A l'examen de la St. Michel 3 septembre 1887.

(Présidence de M. *Gruhl,* Conseiller au Collège royal des écoles de la province de Brandebourg.)

1. *Frédéric-Charles-Victor-Rodolphe von Erckert,* né le 17 mars 1869 à Berlin, de confession évangélique, a été au Collège 8 ans, en Première 2 ans. Il entre dans la carrière des armes.

2. *Édouard-Félix Wolffenstein,* né le 18 mars 1867 à Berlin, de religion judaïque, a été au Collège 13 ans et demi, en Première 2 ans et six mois. Il étudie la médecine à Berlin.

3. *Gustave-Adolphe Nessler,* né le 13 août 1868 à Munzenheim en Alsace, de confession évangélique, a été au Collège 10 ans, en Première 2 ans et demi. Il étudie la théologie à Strasbourg.

4. *Charles-Paul Dannehl,* né le 18 août 1869 à Berlin, de confession évangélique, a été au Collège 9 ans, en Première 2 ans. Il étudie la médecine à Berlin.

5. *Richard-Raphaël-Nathan Loewenherz,* né le 16 mai 1867 Berlin, de religion judaïque, a été au Collège 12 ans, en Première 2 ans. Il étudie les sciences physiques et la chimie à Berlin.

6. *Oscar-Ewald-Auguste Heeker,* né le 26 janvier 1867 à Berlin, de confession évangélique, a été au Collège 13 ans, en Première 2 ans. Il étudie des langues vivantes à Paris.

7. *Bernard-Gustave Roesing,* né le 29 octobre 1869 à New-York, de confession évangélique, a été au Collège 12 ans, en Première 2 ans. Il étudie les langues vivantes à Berlin.

8. *Paul Wolff,* né le 4 octobre 1869 à Berlin, de religion judaïque, a été au Collège 11 ans et demi, en Première 2 ans. Il étudie la philosophie à Berlin.

II. A l'examen de Pâques (20 et 21 février 1888.)

(Présidense de M. le Conseiller *Gruhl.*)

9. *Fritz Ellon,* né le 2 novembre 1870 à Berlin, de religion judaïque, a été au Collège 7 ans et demi, en Première 2 ans. Il fait son droit à Berlin.

10. *Richard Böhm*, né le 25 février 1866 à Berlin, de religion judaïque, a été au Collège 13 ans et demi, en Première 2 ans et demi. Il étudie l'agriculture à Berlin.

11. *Max Cuny*, né le 12 avril 1869 à Berlin, de confession évangélique, a été au Collège 9 ans, en Première 2 ans. Il fait son droit à Berlin.

12. *Walter Grafe*, né le 11 février 1869 à Anklam, de confession évangélique, a été au Collège 13 ans, en Première 2 ans. Il entre dans la carrière des armes.

13. *Erich Friedländer*, né le 8 octobre 1870 à Berlin, de religion judaïque, a été au Collège 11 ans et demi, en Première 2 ans. Il étudie les langues vivantes à Berlin.

14. *Otto Steinhagen*, né le 16 août à Berlin, de confession évangélique, a été au Collège 12 ans, en Première 2 ans. Il étudie la médecine à Berlin.

15. *Guillaume Krüner*, né le 17 décembre 1869 à Ziesar, de confession évangélique, a été au Collège 8 ans, en Première 2 ans. Il étudie la théologie à Berlin.

16. *Frédéric Haack*, né le 5 octobre 1868 à Berlin, de confession évangélique, a été au Collège 12 ans et demi, en Première 2 ans. Il étudie la médecine à Berlin.

17. *Max Roloff*, né le 1er juillet 1870 à Halle, de confession évangélique, a été au Collège 11 ans, en Première 2 ans. Il étudie les sciences physiques et la chimie à Berlin.

18. *Walter Karsten*, né le 17 novembre 1869 à Berlin, de confession évangélique, a été au Collège 11 ans, en Première 2 ans. Il étudie les sciences physiques à Berlin.

19. *Henri Levin*, né le 8 juin 1868 à Berlin, de religion judaïque, a été au Collège 13 ans et demi, en Première 2 ans. Il étudie la médecine à Berlin.

20. *Gustave Schwalbe*, né le 20 juillet 1869 à Berlin, de confession évangélique, a été au Collège 12 ans, en Première 2 ans. Il étudie les sciences physiques et la chimie à Berlin.

21. *Théodore von der Hude*, né le 5 novembre 1869 à Berlin, de confession évangélique, a été au Collège 11 ans et demi, en Première 2 ans. Il étudie les sciences physiques et la chimie à Berlin.

V. COLLECTIONS.

1. BIBLIOTHÈQUE.

Dans l'année scolaire 1887—1888, la bibliothèque s'est enrichie tant par les acquisitions régulières que par des dons, pour lesquels j'adresse mes sincères remercîments aux personnes qui en ont honoré le Collège.

Dons. De M. le baron de Born: *Ebers und Guthe*, Palästina in Bild und Wort. (E. 682) et *Michaud*, Histoire des Croisades. (E. 683.) De l'élève de Quatrième, von Wedell: *Hofmann*, Neuer deutscher Jugendfreund 1884. (E. 884) et *Körner*, Prinz Eugen. (N. 559). De l'élève de Seconde inférieure, E. Meyer: *Wollheim*, Die Fahrt der Vega. (E. 235). De l'auteur: *Ebe*, Die Spätrenaissance. (E. 679). De M. *Boll*, Les discours de M. le prince de Bismarck, vol. 4 et 14. (N. 349.) De l'auteur: *Ohle*, Die Essäer des Philo. (A. 556.) De Son Exc. M. le Minister de Gossler: *Zenker*, Die Sonnenfinsternis vom 19. August 1887. (U. 416.) Des autorités communales de la ville de Berlin: Katalog für die Bibliothek der *Göritz-Lübeck*-Stiftung. (N. 571.)

Acquisitions: 1. *Théologie et Pédagogie:* Ordnung der Prüfung für das Lehramt an höheren Schulen. (D. 268). *Schiller*, Handbuch der praktischen Pädagogik. (D. 281.) Das Neue Testament, griechisch, mit kurzem Commentar nach de Wette. (A. 178.)

2. *Philologie classique:* *Müller*, Cicero de nature deorum. (J. 539.) *Livius* ed.

Egelhaf. (J. 711. II). *Sergilius* ed. Brosin (J. 314). *Ducange*, Glossarium mediae et infimae latinitatis VI, VII, VIII, IX, X. *Sepp*, Lat. Synonyma. (J. 1252). *Ciccro*, de Oratore libri 3 ed. Klotz. (J. 537.)

3. *Langue et littérature allemande: Grimm*, Wörterbuch. VII. 9. 2; VII. 10; VIII. 3; (H. 1400). *Khull*, Geschichte der altdeutschen Dichtung. (H. 1095.) *Könnecke*, Bilderatlas zur Geschichte der Deutschen Nationalliteratur. (E. 684). *Herder*, Sämmtliche Werke herausgegeben von Suphan. (H. 574. 13, 16. 24.)

4. *Langue et littérature françaises: Körting et Koschwitz*, Zeitschrift für neufranzösische Sprache und Litteratur. (O. 1175.) Revue des 2 Mondes. (M. 156.)

5. *Phonétique. Brücke*, Grundzüge der Physiologie und Systematik der Sprachlaute. (K. 281.) *Trautmann*, Die Sprachlaute. (K. 651.)

6. *Histoire et géographie: v. Sybel*, Historische Zeitschrift. (F. 608.) *Habenicht*, Atlas zur Heimatkunde des Deutschen Reiches. (E. 879.) *Ranke*, Weltgeschichte. 7 et 8. (F. 819. 7 et 8.)

7. *Mathématiques, Sciences naturelles, Physique: Poske*, Zeitschrift für den physikalischen und chemischen Unterricht. (U. 607.)

8. *Mélanges: Zarncke*, Literarisches Centralblatt. 1887. (S. 227.) Centralblatt für die Unterrichtsverwaltung, 1887. (D. 427.) *Kern* und *Müller*, Zeitschrift für das Gymnasialwesen, 1887. (P. 210.) *Brockhaus*, Conversationslexicon. (N. 534.) *Ersch* und *Gruber*, Encyclopädie, 2e section, 41. *Bergau*, Inventar der Bau- und Kunst-Denkmäler der Provinz Brandenburg. (E. 680.) *Bergau*, Archäologisches Wörterbuch. (E. 681.) *Westermann*, Monatshefte, 1887. (N. 479.)

9. *Acquisitions faites pour la bibliothèque des élèves: Dütschke*, Der Olymp der Griechen und Römer. (K. 652.) *Van Muyden*, Le Roman des Familles. (O. 1364.) *Streckfuss*, 500 Jahre Berliner Geschichte. (F. 609.) *Rackwitz*, Im neuen Reich. (N. 359.) *Höcker*, Robinson Crusoe's Fahrten. (N. 500.)

2. GYMNASTIQUE.

Une barre à sphères de 25 kil. fut donnée par les *aides* de Première, un ballon par *Schweigger*, élève de Seconde supérieure.

3. CABINET DE PHYSIQUE.

1 voltamètre et 1 galvanomètre vertical d'après *Zwick*.
1 hygromètre à cheveu d'après *Koppe*.
1 thermomètre de fenêtre; 1 thermomètre à maxima.

4. CABINET DE SCIENCES NATURELLES.

Animaux empaillés: 1 mustela putorius, 1 Halichoerus grypus, 1 sterna hirundo.
6 algues de la mer du Nord.

Ces objets ont été donnés au Cabinet de sciences naturelles par les élèves *Treitel* de Troisième inférieure, *Joachim* et *Haymann* de Seconde inférieue et *Schweigger* de Seconde supérieure.

VI. FONDATIONS.

1. CAISSE DES VEUVES ET DES ORPHELINS.

La caisse des veuves, fondée en 1842, sert aux veuves et aux orphelins des professeurs du Collège royal français une pension annuelle, dont le montant se règle sur le nombre des ayants droit. Le capital de cette caisse se monte actuellement à 29700 marcs.

Un ancien élève du Collège pour montrer sa reconnaissance envers M. *Schnatter*, au delà du tombeau et pour perpétuer la mémoire du maître vénéré, a fait don au Collège d'une somme de 2000 marcs, dont une moitié augmentera le capital de la Caisse des Veuves et des Orphelins et l'autre celui de la *Bourse des Anciens élèves du Collège.* Honneur et reconnaissance au généreux donateur, qui a même défendu de publier son nom!

2. BOURSES.

Le Collège dispose des bourses suivantes:

1. *La grande bourse Oelrichs* est accordée une fois tous les deux ans à un étudiant, ancien élève du Collège, qui prononce dans la grande salle, le jour de la fête du Roi, un discours latin composé par lui-même et avec lequel il a remporté le prix sur ses compétiteurs, étudiants et anciens élèves du Collège comme lui. Le montant de cette bourse est de 200 marcs.

2. *La petite bourse Oelrichs* (autrement nommée *le Viatique Oelrichs*) se monte à 100 marcs et est donnée à un élève d'origine bourgeoise qui passe à l'université après avoir subi avec honneur son examen de maturité.

3. *La bourse Monod*, de 90 marcs, est accordée par le Conseil académique à un élève, ordinairement de Première ou de Seconde, proposé par le directeur et agréé par les autres professeurs du Collège. Le même élève peut bénéficier plusieurs fois de cette bourse.

4. *La bourse des Anciens Élèves du Collège*, a été fondée le 27 septembre 1873 par d'anciens élèves du Collège réunis en fête d'adieu dans la grande salle de l'ancien local, Niederlagstrasse 2. Les intérêts du capital réuni par la cotisation des fondateurs se montent en ce moment à 100 marcs par an.

5. *La bourse Reichenheim*, fondée en 1886 par feu M. *Adolphe Reichenheim*, est destinée, tout comme la bourse des Collégiens, à venir en aide à des élèves nécessiteux. Elle se monte annuellement à 564 marcs.

6. *La gratuité de l'enseignement* est accordée à des élèves appliqués et de conduite irréprochable, à leur entrée en Seconde. En outre la rétribution scolaire (100 marcs par an) peut être réduite de moitié en faveur d'élèves distingués des classes inférieures lorsqu'il y a au moins deux ans qu'ils sont au Collège. Le nombre des élèves qui jouissent de la gratuité ne doit jamais, aux termes de la loi, dépasser dix pour cent du total des élèves.

7. *Les prix Monod pour l'encouragement de l'étude du français* sont distribués au concours une fois par an. Leur montant s'élève à 60 marcs en Première supérieure et à 45 en Première inférieure, à 80 et à 15 en Seconde supérieure et en Seconde inférieure. Aux termes du testament de feu M. Monod les travaux de concours des élèves de Première doivent être en vers.

C'est le Conseil académique qui dispose de toutes les bourses énumérées ci-dessus et qui les accorde, après avoir entendu préalablement l'avis du directeur et des professeurs du Collège.

Les vacances commenceront le mercredii 28 mars après la distribution des bulletins. L'ouverture du semestre d'été aura lieu le lundi 7 avril à 10 heures du matin.

Le Directeur recevra les personnes qui désirent mettre leurs fils au Collège, samedi 7 avril à 9 heures du matin, Dorotheenstrasse 41.

Berlin, au mois de mars 1888.

Marggraff.